



ROMAN

Cuba libre

ANNE FLEISCHMAN



Table des matières

Prologue	5
Chapitre 1	6
Chapitre 2	12
Chapitre 3	13
Chapitre 4	20
Chapitre 5	24
Chapitre 6	26
Chapitre 7	31
Chapitre 8	34
Chapitre 9	36
Chapitre 10	44
Chapitre 11	46
Chapitre 12	53
Chapitre 13	55
Chapitre 14	63
Chapitre 15	73
Chapitre 16	76
Chapitre 17	79
Chapitre 18	84
Chapitre 19	88
Chapitre 20	94
Chapitre 21	102
Chapitre 22	106
Chapitre 23	111
Chapitre 24	115
Chapitre 25	120

CUBA LIBRE

Anne Fleischman



Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Fleischman, 1970-, auteur

Cuba libre / Fleischman.

Publié en formats imprimé(s) et électronique(s).

ISBN 978-2-924849-23-1 (couverture souple)

ISBN 978-2-924849-24-8 (EPUB)

ISBN 978-2-924849-25-5 (PDF)

I. Titre.

PS8611.L415C82 2018

C843'.6

C2018-941230-5

PS9611.L415C82 2018

C2018-941231-3

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.



Conception graphique de la couverture : Normand Bastien

Photo 4^e de couverture: Peter C. van Wyck

Direction rédaction : Marie-Louise Legault

© Anne Fleischman, 2018

Dépôt légal – 2018

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada

1^{re} impression, août 2018

Prologue

Si le monde va si mal, c'est parce que les dieux croulent sous la paperasserie. Quand on passe ses journées à remplir des formulaires, est-ce qu'on a vraiment le temps de s'occuper des Humains ? Itzamna réfléchit à la question en sifflant *una cerveza*, l'oreille distraitement tendue vers le plancher des vaches. On lui avait bien dit, au Central, que la péninsule de Varadero serait l'endroit rêvé pour une paisible retraite. Son esprit vagabonde vers les villages, les forêts, les champs et les plages. Il soupire d'aise... Une éternité à se la couler douce, sans s'inquiéter des affaires politiques et militaires qui accaparent les autres divinités depuis la nuit des temps. Du haut du mont Turpino, la plus haute éminence de l'île de Cuba, il souffle sur les bulles de son bain d'eau sulfureuse. C'est la première semaine du mois d'octobre. Il veut se faire beau, car son stagiaire va bientôt arriver.

Chapitre 1

En robe de chambre dans la salle de bain, Jean-Louis Lemieux examine ses paupières. Elles forment des petits paquets mous comme les raviolis chinois dont Monique et lui se sont régalez la veille. Le sexagénaire grimace, se frictionne les gencives et ne peut réprimer un énième bâillement. «C'est quoi l'idée de nous priver de sommeil ? songe-t-il. Ils sont de mèche avec l'industrie du mal de tête, ou quoi ?» Monique sommeille encore dans la chaleur de l'édredon. Courbaturé, Jean-Louis s'étire, un froissement de draps sur la joue. Encore une heure avant le départ pour l'aéroport. Dans la cuisine plongée dans l'obscurité, l'odeur du café soluble lui apporte un peu de réconfort. 3 octobre. 03/10, et non 10/03 pour le 10 mars. «Il est beau le progrès d'Internet» ressasse-t-il en attrapant le sucre sur l'étagère.

Les choses avaient pourtant été bien planifiées. Le couple Belle-feuille devait s'envoler vers Cuba après la naissance du bébé, accompagné par Monique dans le rôle de la jeune grand-mère dynamique et comblée. Pendant ce temps, il allait passer une semaine tranquille au Cycliste Joyeux avec pour seule compagnie les quelques dingues qui s'acharnent à faire du vélo dans la neige. L'assurance du bonheur familial sans avoir à mettre un orteil dans le sable ; une formule par procuration qui lui convenait parfaitement.

Et voilà qu'on s'était emmêlé dans les réservations. Le voyage à Cuba aurait lieu en plein cœur de l'automne, au moment où Monique passait enfin son permis de conduire. Impossible d'annuler l'un, impensable de retarder l'autre. Jean-Louis Lemieux avait donc dû se résigner au baignoire des vacances.

Sa tasse fume encore quand le klaxon du taxi interrompt sa rêverie. À regret, il agrippe sa valise préparée la veille par une Monique maintenant frissonnante sur le pas de la porte. Deux shorts et quatre chemisettes, il fait toujours beau à Cuba, son coiffeur a été formel, donc pas la peine de s'encombrer. Au-delà des toits, la lueur de l'aube fait pâlir les étoiles. Sa casquette à carreaux vissée sur le crâne, tel un soldat prêt pour le front, le vieil homme embrasse son épouse. Quelques feuilles jaunies tournoient autour d'elle, alors qu'elle ressert davantage les pans de sa robe de chambre lilas. Jean-Louis soupire, grimpe dans la Tercel et claque la portière.

—Alors comme ça, on va à l'aéroport ? lance le Caribéen jovial qui tient le volant.

—On dirait bien, grommelle-t-il.

—On part en vacances ?

—Ça m'en a tout l'air.

—Et on va loin ?

—Mmm...

—On part tout seul ?

—Vous pouvez pas la fermer, non ?

—Si vous le prenez sur ce ton, je mets la radio.

Tandis que l'écho étouffé d'airs hispanisants résonne dans l'obscurité des rues résidentielles, Jean-Louis finit par desserrer les dents :

—Je pars à Cuba avec ma fille et mon gendre, si vous voulez vraiment tout savoir.

—Cuba en octobre ? Vous n'avez pas dû les payer cher, vos billets.

—Dites donc, mon vieux, vous vous prenez pour qui avec vos commentaires ? Et pourquoi vous dites ça, d'abord ?

—Ben monsieur, c'est bien connu, en octobre c'est la saison des pluies dans les Caraïbes. Faut être idiot pour voyager à cette période, ou alors très radin. Ils ne vous ont pas prévenu à votre agence de voyages ? Mon pauvre monsieur, j'espère que vous avez apporté votre parapluie !

Non, on ne les avait pas prévenus. Un parapluie pour partir à Cuba ? Et puis quoi, encore ? Un passe-montagne ? La main crispée sur la lanière de son sac, Jean-Louis préfère garder le silence pendant le reste du trajet.

À cette heure matinale, l'aéroport Pierre-Elliott-Trudeau est presque désert. Quelques voyageurs ensommeillés attendent aux comptoirs d'enregistrement où l'on commence à peine à s'affairer. Léa et Christian Bellefeuille ne sont pas encore là, alors inutile de se presser. Après avoir franchi en sens inverse les portes-tourniquets, Jean-Louis fouille dans ses poches à la recherche d'un briquet. En un instant, les volutes de la *Du Maurier* tournoient sur le bleu du ciel. L'air est sec, vivifiant, l'haleine fraîche de la nuit envahit l'espace, pleine des promesses d'une matinée radieuse. Quel temps idéal pour filer sur l'asphalte à pleine vitesse au lieu d'être coincé ici ! En se concentrant, il peut presque sentir la courbe rassurante de son gui-

don au creux de ses paumes. La mort dans l'âme, il laisse son regard errer sur l'aire de débarquement des taxis qui, petit à petit, déversent leur flot de voyageurs en route pour le Sud. Tous ces braves gens ont-ils prévu des bottes en caoutchouc ? se questionne-t-il en observant une petite famille qui sort du stationnement. Leur bonne humeur est palpable. En passant près de lui, les parents enlacés qui le frôlent sans interrompre une conversation à bâtons rompus laissent flotter dans leur sillage un effluve de crème à bronzer. Un peu plus loin, un long adolescent vêtu de sombre traîne la patte. Lui n'a pas l'air si content. « Hé hé, bienvenue au club ! », se dit Jean-Louis en écrasant son mégot sur le trottoir. Un coup de sifflet le fait sursauter.

— Règlement sur la circulation aux aéroports, alinéa 49. Interdiction de jeter vos mégots ici, il y a une aire réservée aux fumeurs un peu plus loin. C'est quarante dollars. Payables immédiatement à moi, ou par la poste dans les vingt et un jours.

L'adolescent qui passe à sa hauteur brandit le poing en signe de solidarité, avant de rattraper ses parents qui l'attendent à l'entrée du terminal, absorbés dans la contemplation du soleil levant. Jean-Louis extirpe deux billets de vingt dollars de son portefeuille et retourne flâner à l'intérieur. Quel crétin, ce flic ! Tiens, en parlant de crétin... Christian Bellefeuille et Léa font leur entrée dans l'aérogare. Elle, resplendissante dans une robe écruée qui enveloppe son ventre protubérant, et lui, fagoté d'une chemise hawaïenne et poussant son chariot à bagages d'un air fanfaron.

— Beau-papa ! lance Bellefeuille en ouvrant les bras.

— Je t'ai déjà dit mille fois de ne pas m'appeler comme ça ! peste Jean-Louis en embrassant sa fille.

— Je le sais bien, depuis le temps ! Tu sais bien que je blague, pas vrai ? réplique Christian Bellefeuille en le saluant d'une grande claque dans le dos. Tu as toujours le droit de m'appeler Cricri, tu sais...

— Manquerait plus que ça !

Léa Lemieux lance un regard indulgent à son époux et enlace son père. Quelques mèches blondes s'échappent de son chignon.

— Je ne pensais jamais y arriver, ce matin, laisse-t-elle tomber en s'effondrant dans un fauteuil pendant que Christian, à quatre pattes, triture la fermeture éclair de sa valise pour dégager le morceau de linge coincé dans la charnière.

Jean-Louis Lemieux s'installe à côté de sa fille et passe son bras autour de ses épaules :

— Pauvre petite chérie, papa est là... dit-il. On peut encore renoncer à prendre cet avion, tu sais.

— Jamais de la vie. Ne te stresse surtout pas pour moi, tout va très bien, répond Léa en caressant son ventre.

— Tout va se passer comme sur des roulettes, beau-papa, *no problemo*, renchérit Christian en levant le pouce.

Quelques heures plus tard, l'A 340 d'Air Sunny décolle après l'inévitable attente aux douanes (à quoi bon arriver tellement à l'avance ?) et le traditionnel muffin tout sec mastiqué en guettant l'ouverture des boutiques hors taxes. Quand Montréal s'évanouit dans la brume, Jean-Louis sent sa gorge se serrer.

— Vous voulez du lait dans vot'café ?

La voix nasillarde de l'agente de bord le tire de sa rêverie.

— Du café ? demande-t-il ahuri, concentré sur l'auréole brunâtre qui tâche son uniforme.

— Du lait ? Dans vot'café ?

— Elle est pas de la première jeunesse, hein ? murmure Christian quand l'hôtesse disparaît. Tu sais que c'est pas mon genre de critiquer, mais franchement, ils pourraient faire un effort sur la qualité du personnel... Embaucher des jeunes, quoi.

Le coup de coude complice répand la moitié du café de Jean-Louis sur ses genoux, maculant sa seule paire de pantalons d'une tache de la forme de l'Amérique du Sud. Côté couloir, Léa sourit dans son sommeil, blottie dans la veste en jean de son époux. Coincé contre Christian Bellefeuille qui, depuis qu'il a découvert les poids et haltères, a la carrure d'une pinte de lait, Jean-Louis s'apprête à reprendre la lecture du magazine *Voyages*. Son pantalon encore souillé après un nettoyage sommaire avec les serviettes en papier d'Air Sunny, pris d'un léger mal de tête qu'il contrôle tant bien que mal en se concentrant sur le hublot, il compte les minutes jusqu'à l'atterrissage.

— Et puis, question standing, ils repasseront. Enfin, je dis pas ça pour critiquer, tu me connais.

Tout bien considéré, cette hôtesse de l'air lui paraît charmante. Quel goujat, ce Bellefeuille, de se moquer d'une gentille dame qui ne fait que son métier ! Ce n'est déjà pas drôle de passer ses journées à servir une bande de râleurs... Mais comme il doit passer les

quatre prochaines heures encastré dans son gendre, autant éviter les sujets qui fâchent. Il passe sa main dans ses cheveux blancs, pense à sa fille chérie, à sa femme à qui il a promis d'être de bonne humeur, se construit une figure avenante et prend une grande inspiration avant de poser la question d'usage :

—Alors, Christian, comment ça se passe au bureau ?

Christian Bellefeuille rayonne : ça ne pourrait pas aller mieux. Il allait justement lui en parler. Un gros coup à venir, mais qui pourrait prendre du temps... Trois ou quatre mois avant que les deux parties ne se décident. Ça négocie, ça prend son temps, ça joue avec mes nerfs. Dans l'immobilier, faut savoir être patient, pas vrai ? On est un peu comme des généraux sur un champ de bataille, on élabore des stratégies, on doit être diplomates et plein de finesse. Des héros dans la guerre des prix, quoi !

—Tout ça m'a l'air passionnant, répond Jean-Louis en pensant à autre chose.

—Au fait, j'ai un bon copain qui se spécialise dans les locaux commerciaux, alors dès que tu te décides à prendre ta retraite, tu me fais signe, hein beau-papa ?

Jean-Louis soupire et jette un œil à sa fille assoupie. «Est-ce que j'ai le droit de le remettre à sa place, le héros de guerre, si elle ne peut pas entendre ?» se questionne-t-il avant de replonger dans un article sur les meilleurs vignobles de la Napa, se promettant d'enchaîner directement avec Le festival du homard de Saint John. Il s'éveille à l'atterrissage, alors que les hôtes tentent de récupérer les écouteurs et les couvertures enfouis sous les sièges parmi les magazines froissés et les restes de nourriture. Léa s'enduit les lèvres de baume hydratant en souriant à son miroir de poche, pendant que son mari explique à une petite fille à lunettes les avantages et inconvénients de voyager avec une femme enceinte. La fillette opine en se fourrant les doigts dans le nez. Navré pour la pauvre gamine, Jean-Louis remercie de ciel de s'être assoupi.

Une puissante odeur de tabac et de nourriture accompagne les touristes dès leur sortie de l'avion. À l'aéroport, la cohorte ankylosée par le voyage est accueillie par des militaires taciturnes derrière leurs lunettes de soleil. À travers les grandes baies vitrées, alors qu'il patiente à la douane en récitant l'alphabet à l'envers pour tromper l'ennui, encore ensommeillé mais déjà pressé d'en finir, Jean-Louis ob-

serve le stationnement où une dizaine d'autocars alignés ronronnent, le moteur allumé. Devant les coffres à bagages grand ouverts, les chauffeurs fument en consultant des registres, guettant les vacanciers qui, dans un lent manège, hébétés par l'humidité, alourdis par leurs bagages, se dirigent docilement vers leur autobus climatisé, guidés par des agents touristiques surgis de nulle part, efficaces comme des chiens de berger à l'entrée d'un enclos. C'est l'autocar 24 qui conduit la famille Lemieux-Bellefeuille à l'hôtel Costa Sol y Mar. À l'approche de celui-ci, une quinzaine de personnes occupe encore l'autocar, bondé une heure plus tôt. Maintenant sortis de leur apathie, ils ont les mains poisseuses et frissonnent à cause de l'air conditionné.

—Le Costa Sol y Mar est le dernier arrêt du périple, avait annoncé le guide. Vous pouvez soit vous rendormir, soit admirer notre beau pays !

—Quelle chance, avait ronchonné Jean-Louis en se demandant ce qu'il avait bien pu faire au ciel pour hériter de l'hôtel le plus éloigné de toute civilisation.

Par la fenêtre de l'autocar, il regarde maintenant défiler les complexes hôteliers qui surplombent l'océan, tels des bunkers multicolores face à un envahisseur fantôme. Playa magnifica, Felicidad y Pescados, Principe del Paraiso... des promesses de bonheur balnéaire déclinées en lettres d'or à la grille de chaque palace. Derrière lui, Christian Bellefeuille commente les hauts et les bas de l'industrie touristique cubaine, tout en énumérant les nombreux mérites du Costa Sol y Mar, le seul hôtel de l'île qui, a-t-il lu quelque part, compte deux centres de conditionnement physique. De son côté, Léa parcourt la table des matières du livre *Ma grossesse, un jour à la fois*, embaumée d'un délicat parfum de citronnelle. Des nuages bas envahissent l'horizon qui vire au gris alors que les palmiers, jusqu'alors frémissants, commencent à tanguer. Leurs longues feuilles sont les jupes ondoyantes d'immenses danseuses que Jean-Louis imagine dans un demi-sommeil. Les premières gouttes éclaboussent le sol marbré du Costal Sol y Mar au moment où ils débarquent de leur autocar. Le directeur de l'hôtel, un quadragénaire au costume vert pomme comme le reste du personnel, les accueille en trois langues avec un plateau chargé du cocktail de bienvenue, le sourire enjoué et le parapluie à la main. Le souvenir de son chauffeur de taxi fait grimacer Jean-Louis alors qu'il pénètre dans le hall.

Chapitre 2

Le Dieu Iztamna s'ébroue, enfle un pagne propre et coiffe sa parure protocolaire : le stagiaire est là, tout droit devant l'entrée du bureau, l'air timide. Dans sa toge amidonnée, le jeune Eexos correspond à l'image que s'en était faite Iztamna : un demi-dieu grec en formation professionnelle, le cousin par alliance du demi-frère de Zeus – un inconnu au Panthéon – le candidat typique pour un séjour en zone touristique tropicale pendant la basse saison, un endroit où il n'y a ni guerre, ni crise constitutionnelle, ni scandale, ni catastrophe naturelle ; juste une bande de voyageurs pépères en sandalettes.

Laissant le temps à Eexos de découvrir les lieux et d'installer son matériel, le Maître prépare son entrée en matière en caressant son nez busqué.

— Tu dois comprendre, mon garçon, que traditionnellement, les mois d'automne sont plutôt calmes, en bas. Il y a moins de monde. Les conditions météo médiocres refroidissent les aspirants au bronzage et à la plongée sous-marine.

— C'est bien dommage, déplore le jeune dieu en cherchant une prise pour son PC.

— Mais depuis quelques années, les bas prix pratiqués par les voyagistes rameutent une nouvelle clientèle, moins exigeante et tout aussi amusante à observer.

— Formidable !

— C'est quoi ton cours, déjà ?

— Sociologie des microcosmes.

Chapitre 3

Au même moment, à l'aéroport de Varadero, Roger Girard s'entretient avec l'agent de liaison de son agence de voyages : leurs valises ne sont jamais apparues sur le tapis roulant. Enfin, pour être exact, son bagage et celui de son épouse, pourtant bien identifiés avec des étiquettes et un ruban de couleur vive comme on le leur avait conseillé avant le départ. Le sac à dos informe de leur fils, qui ressemble comme un jumeau à tous les autres sacs à dos, est arrivé, lui, sans encombre.

—Y'a pas de souci, annonce finalement Roger, alors que sa famille patiente devant un stand de souvenirs.

—L'art précolombien est tout simplement fascinant, réplique sa femme sans se retourner.

—C'est de la peinture pour touristes, marmonne l'adolescent boutonneux qui se tient à ses côtés.

—Nos bagages sont partis sur un autre vol, précise Roger. Tout va bien, on va les récupérer demain. Dacodac, Sigmund ?

—J'ai le mien, c'est tout ce qui compte. Et arrête de m'appeler comme ça, p'pa. Tu m'appelles Sid et on n'en parle plus.

—Comme tu voudras, fiston. Je vais me renseigner pour l'autocar et je reviens dans deux minutes.

—C'est ça, fait Sigmund. Moi, je vais me chercher à boire. T'as des pesos ?

Michelle Girard, une rousse flamboyante, essaie des foulards en souriant à son reflet dans la vitrine.

—Je pense que je vais prendre le bleu. Il est tellement intense et audacieux... Ou peut-être le rouge à fleurs ? Qu'est-ce que tu en penses, Sid ?

—J'm'en fous, répond l'ado en fourrant l'agent dans la poche de son jean étriqué.

Reparti à la recherche de l'agent de Tourland, Roger Girard revient trente minutes plus tard, après avoir laissé Michelle et Sigmund dans la moiteur de l'aérogare.

—On va devoir prendre un taxi, mais ils nous remboursent la moitié. Qu'est-ce qu'ils sont sympas chez Tourland !

—Un taxi ? Formidable ! Une fabuleuse occasion de rencontrer des vrais Cubains dès le premier jour ! Tu ne trouves pas, mon chéri ?

— Si tu le dis, lâche Sigmund en haussant les épaules.

Le trio arrive à l'Hôtel Costa Sol y Mar en fin d'après-midi, alors que le soleil encore haut peine à faire évaporer les flaques qui inondent sur le plancher du lobby, et que des touristes prennent la pause devant la grande fresque murale qui décore le comptoir de la réception.

— Ces Cubains sont de véritables artistes. Tu devrais prendre des photos, toi aussi, Roger.

— J'aimerais bien, mais la caméra est dans ta valise. Aucune importance : on a une belle semaine devant nous, alors on profite de chaque instant et on apprécie le moment présent. Pas vrai, Sid ?

— Ouais, genre. Alors, pourquoi j'ai pas droit à un cocktail rouge comme vous ?

— Mon chéri, il y a de l'alcool, là-dedans, répond Michelle en lui caressant le bras.

Roger Girard fait un clin d'œil à son fils et lui tend son verre.

— Allons allons... Seize ans, tu es presque un adulte, pas vrai ?

— C'est quoi cette merde ? C'est dégueulasse !

— On essaie d'éviter les gros mots, s'il te plaît. Oh, regarde Roger, le bel aquarium tropical ! On dirait bien des *Tyttocharax Tambo-patensis*. Je vais jeter un œil pendant que vous vous occupez des clés, les garçons.

— Les poissons, ça lui a pas passé ?

— Viens, mon grand. Ne brimons pas la curiosité créative de ta mère. C'est très bon de s'intéresser à des tas de choses. Tu vas voir, on va profiter de ce temps ensemble pour te faire découvrir plein de nouveaux intérêts.

Les cocktails absorbés, les clés empochées, la chambre repérée sur le plan dûment consulté au comptoir d'accueil, les Girard partent en direction de leur chambre dans le jour déclinant.

— Au moins, on n'est pas encombrés par les bagages, fanfaronne le père.

— Et on peut prendre le temps d'admirer le paysage... Regarde comme ces fleurs sont jolies, Sid ! Oh, celles-ci sont tombées à cause de la pluie, veux-tu les ramasser pour faire un herbier ?

— Et puis quoi encore ? Chuis pas à la maternelle !

Sitôt arrivé à la chambre, pendant que les adultes s'extasient sur les serviettes de toilette savamment pliées en forme de cygne, l'adolescent s'écroule sur son lit et allume la télé. Augmentant le volume

pour faire taire ses parents qu'il entend pouffer de rire dans la salle de bain, il ronchonne.

— Y'a que des chaînes en espagnol, ici, c'est nul !

— On est à Cuba, mon grand, lui rappelle son père en passant la tête par l'embrasure de la porte. Au fait, tu me prêteras un T-shirt pour aller manger, ce soir ? Je n'ai pas envie d'arriver au buffet tout transpirant,

— Ne masque pas tes effluves corporels, Roger, on en a déjà discuté. Ça entoure ton corps d'un karma multisensoriel qui ne demande qu'à s'exprimer.

Michelle dépose un baiser sur la barbe de son époux, à qui l'adolescent lance un T-shirt de la tournée 2008 de Black Sabbath roulé en boule. En enlaçant sa femme, Roger lui glisse à l'oreille :

— Comme ça, je connecterai complètement avec lui !

— Tu as bien raison, mon chéri. N'oublie pas de noter cette excellente initiative dans le journal de bord. Je sens qu'ici, on va faire de grands progrès avec Sigmund...

Dans le bâtiment principal, la salle à manger est à moitié pleine. Ça et là, quelques familles, des couples et un groupe de retraités terminent leur repas sur des tables décorées de nappes aux motifs floraux. Michelle Girard admire le buffet qui court le long des murs et s'extasie devant l'abondance de mets astucieusement regroupés en zones de couleurs : crudités et légumes tiennent les rouges et les verts, charcuteries froides les teintes rosées, les plats chauds, poissons grillés et bœuf mariné sont un festival de nuances brunes, en parfait contraste avec le comptoir à spaghettis derrière lequel s'affaire une dame coiffée d'une toque immaculée. « Quelle harmonie ! » pense Michelle, alors que son fils est de retour avec une assiette pleine de carottes râpées.

— Tu as pris des légumes ? Bravo, mon grand !

— Excellent choix, fiston, renchérit le père.

L'adolescent lève les yeux au ciel et met ses écouteurs.

— Si ça ne te dérange pas trop, j'aimerais que tu enlèves ces écouteurs pendant qu'on mange, lance son père. Jouons plutôt au jeu des histoires.

— Quelle bonne idée, comme quand Sid était petit !

— Laisse tomber, p'pa, c'est débile comme jeu.

— Mais non, c'est très chouette, au contraire. Et en plus, c'est bon pour la créativité, demande à ta mère. Alors, on débute par la fa-

mille attablée près de la colonne là-bas.

—Voilà qui est charmant, observe Michelle. Un voyage inter-générationnel avec le grand-père et les enfants. La femme va même avoir un bébé ! Ils ont l'air de très bien s'entendre, tous les trois.

—À moins que ce soit le monsieur plus âgé et la femme enceinte qui forment un couple, avance Roger en se grattant la barbe.

—Toi alors ! pouffe Michelle. Faire des blagues de ce genre devant Sid ! Remarque, il est assez grand pour comprendre, n'est-ce pas, mon chéri ? demande-t-elle à son fils, en lui jetant un regard pétillant de complicité.

Près d'une colonne gréco-romaine en stuc blanc cassé, Christian Bellefeuille raconte des blagues à la cantonade, pendant que Jean-Louis Lemieux fait semblant de l'écouter, le nez dans son poulet en sauce.

—C'est le vieux qui a presque envoyé chier un flic à l'aéroport ce matin, je me rappelle très bien de lui, dit Sigmund. J pense pas qu'il couche avec la jeune, par contre...

—C'était peut-être pas une bonne idée, finalement, dit Roger. On va plutôt jouer à «ni oui ni non», d'accord ?

—De mieux en mieux, les parents...

Sigmund ne quitte pas le vieil homme des yeux. Lui aussi à l'air de s'ennuyer ferme avec les deux autres. Par contre, le gars costaud paraît content de son sort. Il n'arrête pas de gesticuler et de rire fort, tandis que la femme enceinte nettoie compulsivement les miettes de pain sur la nappe. Quand Jean-Louis passe près de leur table, Sigmund le hèle :

—Bonsoir, m'sieur ! On est dans le même hôtel, vous voyez, on se retrouve...

—On se connaît ? Désolé, mais je n'ai aucun souvenir de toi, jeune homme.

—Ben oui, on s'est vu ce matin, à l'aéroport, quand le sale flic...

—Bonsoir bonsoir, interrompt le père. Permettez-moi de me présenter, Roger Girard. Et voici mon épouse Michelle, et notre fils Sigmund. Euh... Pardon, fiston, voici Sid. Vous êtes avec quelle agence ? Vous habitez à Montréal ? C'est votre première fois à Cuba ?

Jean-Louis dévisage la famille : l'adolescent au duvet naissant avec ses cheveux ondulés qui lui chatouillent la nuque, l'homme et la femme dans leur accoutrement étrange, T-shirt satanique pour le père,

chemise d'armée trouée pour la mère.

— Je m'appelle Jean-Louis Lemieux, se présente-t-il en tendant la main à Sigmund.

Et, s'adressant aux parents :

— Effectivement, j'arrive de Montréal et je suis exténué par mon voyage. Je monte me coucher. On va sans doute se recroiser demain. Et tous les jours pendant une semaine, ajoute-t-il avec un sourire forcé.

Michelle Girard se lève pour l'embrasser sur les deux joues, puis Roger lui donne une poignée de main affectueuse en lui empoignant l'avant-bras. Comme c'est sympathique de faire des rencontres dès le premier jour !

— Nous aussi, on est là pour seulement une semaine. On aurait bien pris un forfait plus long, mais notre thérapeute nous l'a déconseillé. En tout cas, on compte bien profiter au maximum de ce fantastique endroit !

— Je suis ici avec ma fille et mon gendre, grommelle Jean-Louis en épiant Léa qui s'est lancée dans l'alignement des accessoires de table.

— Alors, c'est un voyage de célébration de la famille, tout comme nous ! poursuit Michelle.

— Et surtout, de célébration de la vie, ajoute Roger en lançant un regard humide vers son fils qui continue de fixer Jean-Louis comme s'il était la réincarnation de Kurt Cobain.

— Pas fameux, la nourriture, hein ? tente le sexagénaire pour changer de sujet, impatient d'en finir avec cette interminable journée.

— Nous, on est tellement contents d'être là qu'ils pourraient nous servir n'importe quoi, répond joyeusement le père.

— Même des rats crevés ? demande Sigmund en guettant la réaction de Jean-Louis.

— Allons, fiston, on essaie d'être poli avec le monsieur, d'accord ?

— Il n'a pas tort, votre fils. Sur ce, je vous souhaite une bonne nuit, conclut Jean-Louis en battant finalement en retraite.

— Trop cool, ce vieux. Bon, j'irais bien me coucher, moi aussi. C'est pas qu'on s'emmerde ici, mais...

— Tu n'iras nulle part tout seul, fiston. Le vent est tombé et c'est le moment idéal pour une promenade à la plage au soleil couchant !

lance Roger Girard en passant son bras autour de l'épaule de Sigmund.

Le jeune homme se dégage en grognant, oblique par le plateau des desserts garni de sablés au glaçage multicolore, glisse une pâtisserie dans la poche de son kangourou noir et se dirige vers la sortie en traînant des pieds, les baskets mal lacées flottant autour de ses chevilles poilues. Dans le hall du bâtiment principal, Michelle s'arrête pour étudier à nouveau la fresque de l'accueil et commander un cocktail au bar pendant que Sigmund fait la tête, avachi sur un fauteuil, et que Roger repasse par la chambre pour chercher l'antimoustiques qui – Dieu merci – n'a pas quitté sa ceinture de voyage de depuis leur dernier séjour au camping.

Un peu plus tard, à la queue leu leu dans le labyrinthe de pistes qui rayonnent à partir de l'entrée principale, les Girard suivent les indications gravées sur des panneaux en bois. Guettant les pictogrammes, ils dépassent la discothèque et la piscine familiale où s'ébrouent encore quelques enfants, bifurquent par l'aire d'habitation La Palmas, reviennent sur leurs pas et finissent par emprunter un tortillon bordé de palmiers qui débouche sur l'océan. Aussitôt, les parents courent vers la grève pour découvrir la longue langue de sable. Au nord, ils devinent le reste de la péninsule de Varadero, en partie masquée par un accident géologique en forme de tête d'Indien.

Sur l'horizon azur et orangé qui lui semble assorti aux couleurs de sa carte Opus, Sigmund ne peut s'empêcher d'admirer le vol lourd des pélicans. Les grains de sable soulevés par la brise qui lui picotent les narines papillonnent en arabesques compliquées. Souliers à la main, pieds nus dans le sable mouillé, l'adolescent est sorti de sa torpeur. «*Fucking gorgeous*», murmure-t-il en fixant l'océan, tandis que ses parents le couvent de regards attendris.

— Alors, mon grand, tu es heureux ? demande le père au bout d'un moment.

Sigmund sursaute comme si on l'arrachait d'un rêve.

— Ouais, c'est pas mal, répond-il en balançant un caillou dans l'eau.

— Comme c'est mignon ! s'exclame sa mère en lui passant la main dans les cheveux. Tu as eu un moment de grâce, comme celui dont parle le Dr Duval dans *Le bonheur est à votre portée*. C'est une expérience fabuleusement intense, tu ne trouves pas ?

— Ta mère a raison. Il en parle au troisième chapitre, je crois...

— Je le cite de mémoire : le moment de grâce, appelé aussi MDG pour faire plus court, correspond à cet instant d'infini où l'esprit et le corps sont fusionnés dans un temps T et un lieu L... Et où les flux de l'univers convergent vers un seul individu, conclut Roger. J'adore ce passage. Pas toi, mon grand ?

— C'est carrément débile.

De retour dans la chambre, ayant laissé derrière eux le dédale de sentiers pointillés de trous d'eau, ils partagent la brosse à dents de Sid, unique accessoire de toilette qui se trouve dans le même pays que la famille, et se répartissent les T-shirts pour la nuit.

— Y'a pas de souci, le gars de Tourland m'a assuré qu'on allait récupérer nos valises demain à la première heure. En attendant, on a l'air d'un groupe de heavy métal. C'est très rassembleur.

Devant le miroir de la salle de bain, Sigmund fronce les sourcils et rétorque :

— En tout cas, moi j'ai bien aimé le monsieur de tout à l'heure. Je sens qu'on va devenir copains, tous les deux.

— Mon chéri, je suis certaine qu'il y a plein de jeunes de ton âge, ici.

— Et puis, on est là pour passer du temps en famille, ne l'oublie pas.

— Et pour profiter de ce magnifique endroit. Toute cette végétation tropicale, c'est formidable, quand on y pense !

— Vous pourrez pas me forcer. C'est nul tous ces palmiers.

Leur chambre double, nichée au dernier étage d'un bungalow vert pastel de l'aire d'habitation Los Cactus, est décorée de paysages marins où s'ébrouent les mouettes. De la terrasse, immédiatement investie par les parents pour admirer la vue sur la piscine et la pinède qui borde l'hôtel, on perçoit la musique de l'océan. Michelle et Roger veillent tard, les pieds sur la balustrade du balcon, se balançant au rythme de leurs éclats de rire, les doigts enlacés.

Quelques minutes avant l'aube, alors que les adultes se sont enfin endormis, Sigmund se faufile à l'extérieur. Installé sur le sol froid en position du lotus, il ferme les yeux en soupirant d'aise, ignorant les gouttes de pluie qui clapotent à la surface de la piscine.

Chapitre 4

Sifflotant dans la nuit tiède, Jean-Louis Lemieux aspire lui aussi à une bonne nuit de sommeil. L'escalier sombre de son bungalow sent un peu le moisi, mais on lui a assuré, à l'accueil, que l'aire d'habitation Las Palmas était la mieux orientée de l'hôtel. Les clés en main, il grimpe quatre à quatre les marches menant au deuxième étage du pavillon bleu poudre, faisant fuir les lézards sous la lueur des étoiles. Soudain, la vue d'une ombre tapie dans le couloir le fait sursauter. La forme pousse un cri aigu, puis embraye sur une cascade d'excuses récitées à toute vitesse.

— Je vous ai fait peur ? Pardon, quelle idiote je suis ! Je vous avais pris pour une bête sauvage. Vous parlez français ? Vous êtes mon sauveur ! Je suis tellement maladroite...

« J'ai comme l'impression que je ne suis pas couché, moi... », soupire-t-il

— Un problème avec votre clé ?

La pauvre femme offre le visage de la morosité. Jean-Louis est perplexe : est-elle plus proche de trente-cinq ou de cinquante-cinq ans ? Dans sa robe aux motifs fleuris, elle a l'air d'une paire de rideaux, constate-t-il en la dévisageant dans la demi-obscurité tandis qu'il triture la serrure qu'elle lui a désignée. Le genre de femme que l'on croise dans la rue sans la voir : ni grande, ni petite, ni grosse, ni maigre, une coiffure quelconque, des cheveux ternes d'une couleur indéterminée, pas tout à fait gris, plus tout à fait bruns. Une créature déprimante, songe-t-il alors qu'il l'entend babiller sans relâche.

— Ça fait un quart d'heure que je m'acharne sur cette porte, se lamente-t-elle. Au début, je voulais retourner à la réception, mais je n'ai pas eu le courage. Toute cette marche...

— Sûrement la rouille, ronchonne Jean-Louis. Attendez-moi ici, j'ai une lampe de poche, quelque part.

Laissant son interlocutrice lâcher un profond soupir de soulagement, il pénètre dans la chambre voisine et revient avec une boîte à outils miniature de laquelle il tire un tournevis qu'il utilise pour crocheter la serrure.

— Vous êtes bien équipé, dites donc !

— J'ai un magasin de réparation de vélos, alors mon kit de sur-

vie ne me quitte jamais, explique-t-il au moment où un clic se fait entendre. Voilà, c'est réglé, mais vous devriez quand même en parler aux gens de l'accueil, parce que je ne suis pas trop sûr que le verrou va fonctionner, maintenant...

—Mais je n'arriverai jamais à retrouver mon chemin jusqu'à l'accueil de nuit, je suis tellement peureuse ! Tout à l'heure, j'ai entendu un animal hurler et ça m'a glacé le sang. Sans compter que je risquerais de tomber dans l'un de ces bassins qu'ils ont mis partout. C'est joli, ces décorations, mais c'est tellement dangereux ! Et je ne peux pas laisser ma porte ouverte avec toutes mes petites affaires à l'intérieur...

Dans la pénombre, Jean-Louis la voit se pincer les lèvres. Son visage blême forme une tache claire sur le mur du corridor, que seul éclaire un rayon de lune.

—Et vous dites que le verrou est bloqué ? continue-t-elle en lançant des regards inquiets à sa porte. Mais alors, comment je vais m'enfermer, moi, ce soir ? Je ne peux quand même pas dormir la porte ouverte, je n'arriverai jamais à fermer l'œil...

Puis elle fond en larmes. Jean-Louis se balance d'un pied sur l'autre, indécis, et part lui chercher un rouleau de papier toilette dans lequel elle se mouche bruyamment.

—Je suis un peu à fleur de peau en ce moment. Ne vous inquiétez surtout pas pour moi. Oh, je suis désolée de m'être donnée en spectacle comme ça. Je vais retourner à l'accueil, ça ira très bien, renifle-t-elle en lui tendant la main. Je m'appelle Claudette Roy.

—Ne vous en faites pas, je vais vous chercher de l'aide au bâtiment principal. Pas de panique, j'en ai pour quelques minutes.

Jean-Louis s'enfonce à contrecœur dans la nuit noire, contournant avec prudence la piscine et les bassins d'agrément où sommeillent quelques carpes. À l'accueil, on lui explique dans un français approximatif qu'il n'a qu'à retourner au bungalow avec le concierge. L'employé siffle entre deux doigts. L'homme qui apparaît aussitôt porte une chemisette qui fait ressortir son bronzage et sa musculation. Le badge « Miguel », fièrement cousu sur la pochette de sa poitrine, est à l'image d'une marque d'officier sur un uniforme d'apparat. Avec ses yeux brillants soulignés par des cils en nombre suffisant pour nettoyer un piano à queue et ses cheveux gominés sentant le shampoing, il arrache un sifflement d'admiration à Jean-Louis. « Une belle pièce

d'homme», pense-t-il en embarquant à sa droite dans une voiturette électrique. L'hidalgo emprunte à toute allure un sentier en périphérie du complexe, sans se soucier des éclaboussures qui jaillissent du sol à chaque flaque d'eau. Immédiatement trempé jusqu'aux genoux, Jean-Louis se cramponne à la portière. Les yeux phosphorescents d'un chat sauvage réfléchissent un instant les phares du bolide.

Assise au sol, le dos au mur, Claudette Roy passe en revue le contenu de son sac à main. Le flacon d'eau de Cologne, les lunettes de soleil, l'appareil photo jetable et la crème à bronzer disparaissent en un éclair quand les deux hommes débarquent tel un duo de superhéros surgissant dans la nuit. Miguel relève les bords de son pantalon blanc et s'accroupit agilement. Une lampe de poche coincée sur le bras, le geste précis, il remplace vis et serrure sans mot dire, puis file au volant de sa voiture de golf, abandonnant Jean-Louis et Claudette dans la pénombre.

— Tout est bien qui finit bien, monsieur Lemieux. Quelle histoire... Et quel bel homme ! rougit Claudette.

Alors que Jean-Louis tourne les talons pour rentrer enfin dans sa chambre, il reconnaît la voix de Christian Bellefeuille.

— Tiens, si c'est pas beau-papa ! Pas encore couché ?

L'homme apparaît au pied de l'escalier, un cigare à la main, le feu aux joues.

— Oh, pardon ! J'avais pas vu que tu t'étais déjà fait une copine. Grand coquin, va ! lance-t-il en s'approchant pour serrer la main de Claudette. Je suis Christian, et Jean-Louis est mon beau-papa. Ah ! Ah ! Il déteste quand je l'appelle comme ça...

— Ce monsieur vient de me sauver la vie ! Figurez-vous que ma porte était bloquée et que...

— Qu'est-ce que tu fais ici ? interrompt Jean-Louis.

— Je me baladais près de la piscine pour trouver le sommeil et j'ai reconnu le son de ta voix. J'étais juste un peu curieux. Ça fait de mal à personne, pas vrai ? En passant, madame, votre histoire de porte, ça m'étonne pas du tout. Je veux pas critiquer, ce n'est pas mon genre, mais c'est bien connu que les Cubains sont pas forts sur la construction. Je dis ça parce que c'est un peu mon métier, vous voyez, l'immobilier...

Jean-Louis s'éclipse, laissant la femme aux prises avec son enquiquineur de gendre. Vers deux heures du matin, un bruit de ventila-

teur le tire d'un rêve agréable où il file à vélo sur une route bordée de cactus. Le son provient de derrière la tête du lit. Les canalisations ? Ça ressemble plutôt à une bouilloire électrique, se dit-il en remarquant, dehors, la frange de cocotiers qui fouette le ciel avec force. Il soupire, se traîne jusqu'à la salle de bain dans l'espoir de dissiper son mauvais réveil avec une gorgée d'eau, se ravise en se souvenant des conseils d'hygiène prodigués par son épouse, et pioche une bouteille dans son mini frigo. Le bruit s'accroît. « Et en plus, elle ronfle... »

En miroir derrière la cloison, Claudette Roy rêve que le beau concierge de l'hôtel lui propose d'aller boire un verre sur la rue Saint-Denis.

Chapitre 5

Chaque année, la venue d'une divinité étrangère revigorait le vieil Itzamna. Quel plaisir d'avoir des nouvelles fraîches du Monde tout en accueillant un collègue venu d'ailleurs... Il avait lui-même effectué plusieurs stages d'immersion interculturels dans le cadre de la formation continue et en gardait d'excellents souvenirs qu'il se promettait de partager avec Eexos à la première occasion. Un séjour dans un village français bordé de montagnes lui avait notamment permis de se frotter aux mœurs étranges de producteurs de fromage aux prises avec des industriels japonais menaçant d'ouvrir une usine de production laitière dans leur vallée. Bref, quelque chose de très exotique et de hautement formateur qui intéresserait sûrement ce jeune demi-dieu.

Admirant au passage le nez bien droit de son stagiaire, Itzamna lui fait faire le tour des lieux en commençant par la salle des archives dont il connaît l'attrait pour des jeunes divinités sans expérience. Le lendemain, au milieu d'un fouillis de cartes et de feuilles volantes, il aide son apprenti à se familiariser avec la topographie de la péninsule de Varadero et à retenir le nom des unités éco systémiques. Il n'y a pas de temps à perdre, car après une dizaine de jours à Cuba, le stagiaire devra regagner ses pénates pour rédiger son rapport. Plongé dans un atlas avec son mentor, Eexos détermine le périmètre d'expérience pour les travaux pratiques, un quadrilatère bordé à l'est par l'océan, à l'ouest par la route principale, au sud par une station d'épuration des eaux usées et au nord par une bande forestière qui marque la bordure entre deux complexes hôteliers : le Costa Sol y Mar et le Principe del Paraíso.

— Ces complexes de vie artificiels m'ont toujours intrigué. Est-ce que les Humains y sont enfermés pour toujours ? Interroge le stagiaire en prenant des notes.

— Pas du tout. Ils y passent quelques jours, puis rentrent chez eux. Et ils ne sont pas vraiment enfermés. Théoriquement, ils ont le droit de sortir quand ils veulent, mais ils le font rarement.

— C'est curieux, non ? On sait pourquoi ?

— Il y a plusieurs hypothèses là-dessus. Une école de pensée penche en faveur de la théorie de la Procrastination vacancière, l'autre en faveur d'une hypothèse connue sous le nom du Syndrome des mou-

tons. On a beaucoup de documentation sur le sujet... Tu pourras passer à la bibliothèque plus tard dans la journée pour faire des photocopies.

Tout en parlant, Itzamna observe son stagiaire. Avec ses lunettes carrées, ses cheveux hirsutes et sa toge blanche, il lui rappelle l'une de ces statues anciennes que les Petits, en bas, aiment tant. « Brave garçon, se dit-il, il a l'air motivé. »

— Et ceux qui en sortent, ils sont considérés comme des parias ou des épiphénomènes ? continue Eexos en mordillant son stylo.

— Bonne question, fiston. Tout dépend de la dynamique des groupes. C'est un sujet très complexe. Moi-même je n'y connais pas grand-chose, mais tu pourras te faire ta propre opinion au cours des prochains jours.

Chapitre 6

Alors qu'un soleil timide fait miroiter les flaques d'eau parsemant les sentiers, Claudette Roy et Jean-Louis Lemieux sortent de leur chambre en même temps.

De son côté de la cloison, Jean-Louis, réveillé aux aurores, avait longtemps traîné en pyjama en se préparant un café grâce à la machine rudimentaire postée sur une étagère de la penderie. Autant ne pas trop se presser, le couple Bellefeuille n'émergerait pas avant 9h30. Compatissant avec les palmiers dont la mauvaise mine sous la bruine lui rappelait combien il aurait lui-même préféré être ailleurs, il s'était décidé à affronter l'extérieur en songeant à son épouse, la chanceuse.

À quelques centimètres de là, dans la chambre voisine, Claudette avait longuement hésité quant à la tenue qu'elle devrait porter, puis avait inventorié tous les accessoires de la salle de bain avant de se changer à nouveau, en songeant à son ex-mari. La plaquer pour une jeunette parce qu'il la trouve éteinte et déprimée... Le salaud. Déprimée, ça oui, elle l'est à mourir depuis qu'il a fait sa valise ! C'est pour cette raison que ses collègues de la banque s'étaient cotisées pour lui offrir ce voyage. «Un séjour paradisiaque dans un hôtel grand luxe», comme le promettait la carte en belles lettres italiques. Quel gentil cadeau !

«Toute une semaine pour prendre soin de toi ma cocotte, et profite-en bien», lui avait recommandé Diane, du service du Contentieux, en l'accompagnant à l'aéroport. Pour le bronzage, pas de risque aujourd'hui, s'était-elle dit en ouvrant les yeux sur le paysage nuageux qu'elle devinait par la fenêtre de cette chambre d'hôtel humide, frissonnante dans sa chemise de nuit en dentelle. Mais au moins, elle avait dormi comme un bébé, agréablement engourdie par le délicieux cocktail d'arrivée offert par l'hôtel et la *cerveza* qui avait suivi au buffet. Sans sa mésaventure avec la serrure, elle aurait presque eu l'impression d'être heureuse.

C'est sur ces réflexions qu'elle se décide pour sa robe rose clair et son petit gilet ivoire. Un œil dans le miroir de la salle de bain et la vision d'un boudin recouvert d'une tranche de lard lui confirment qu'elle aurait bien besoin de prendre des couleurs et de perdre quelques kilos. Tout en soupirant, elle range ses lunettes de soleil et sa crème

Protection 60 dans un sac de plage, verrouille la porte avec précaution et, dans le couloir, tombe nez à nez avec le gentil monsieur d'hier soir.

— Mon bon samaritain ! Vous avez bien dormi ? Vous allez déjeuner ?

— Ça m'en a tout l'air, bougonne-t-il.

— Ça ne vous dérange pas trop qu'on y aille ensemble ? Je ne suis plus sûre de l'itinéraire. Je suis tellement tête en l'air...

— Vous savez, il y a des panneaux partout. On ne peut pas se tromper, même sous cette pluie.

— Vous avez bien raison. Vous m'attendez deux minutes ?

Son grand parapluie violet fera parfaitement l'affaire. Le manche en bois est encore enveloppé d'un film transparent quand elle le tend à Jean-Louis Lemieux.

— Vous avez l'air mieux équipée que moi, constate ce dernier. Vous saviez qu'il allait pleuvoir aujourd'hui ?

— Oui, j'ai tout vérifié avant de partir. On aura un temps momoche pendant toute la semaine.

— Momoche ?

— Pas joli joli, si vous préférez. Du ciel bleu intermittent et des averses. On n'a vraiment pas de chance... Un caillou de plus dans mes chaussures, ajoute-t-elle pour elle-même.

Ils pataugent sur la voie principale, attentifs aux bruits de succion de leurs sandales dans la boue. Concentré sur chacun de ses pas, Jean-Louis avance prudemment. Son unique pantalon, même taché, est trop précieux pour être mis hors d'usage dès le premier jour. Au fait, vous avez entendu parler de l'écrasement d'avion ? Quel désastre ! lance tout d'un coup Claudette.

Il en a vaguement eu écho à la radio, au milieu de la nuit, avant de prendre son taxi : on avait enfin retrouvé les survivants de l'écrasement d'un avion touristique survenu fin août dans les montagnes du Yukon. Une trentaine d'Américains partis chasser le caribou dans la toundra sans permis avait survécu en dévorant les cadavres du pilote et du copilote.

— C'est épouvantable, vous ne trouvez pas ? Ça me donne la chair de poule.

— Épouvantable, c'est vrai, mais au moins, ils ont tous tenu le coup. Enfin... sauf les membres d'équipage, évidemment.

—Mais les pauvres gens ! Manger de la chair humaine. Quel traumatisme !

—C'est mieux que de mourir de faim, non ? Ça finit plutôt bien, finalement. Enfin, si je dis ça, c'est pour vous remonter le moral.

—Terrible, conclut Claudette en arrivant aux abords du bâtiment principal qui se dresse près de la piscine comme un vaisseau amiral, imposant cube blanc aux lignes arrondies.

Claudette observe les touristes qui errent dans le lobby en grappes de deux ou trois, agréablement désœuvrés. Se fera-t-elle se faire des amis, ici ? Une femme rousse affublée d'un T-shirt trop grand et orné des mots «*Fuck you*» admire des poissons tropicaux, à demi agenouillée. Quand elle relève la tête, son visage jusqu'alors caché par les algues et les branches de corail est celui d'une femme d'une quarantaine d'années parsemé de taches de rousseur. Elle donne des coups d'ongle dans la vitre de l'aquarium en poussant des «*guizigui-ziguzi*». Des rides d'expressions creusent le coin de ses yeux. «Un peu vieille pour ce look», juge Claudette. Plus loin, un barbu dont le T-shirt réclame en grosses lettres la légalisation du LSD achète des cartes postales au magasin de souvenirs, pendant qu'un adolescent avec un air de famille fixe le plafond d'un air las. En apercevant Jean-Louis Lemieux, le jeune s'exclame :

—Bon matin, m'sieur ! Ici, vous pourrez fumer où vous voulez, j'ai vérifié. Il n'y a aucune zone non-fumeurs dans l'hôtel !

—Merci pour ton enthousiasme, jeune homme. Comment tu t'appelles, déjà ?

—Sid.

—Il me semble que c'était un autre nom, hier...

—C'est Sigmund, rectifie Roger Girard en approchant.

D'un geste affectueux immédiatement repoussé par un coup de coude furibond, le père prend son fils par les épaules. Impassible, il explique qu'ils se sont levés tôt pour profiter de la belle journée et qu'ils ont mangé léger pour se garder de la place pour le lunch. Vu l'abondance de nourriture, il serait dommage de ne pas en profiter, non ?

—J'allais justement grignoter. Je vous laisse, dit Jean-Louis en lui présentant Claudette comme une offrande. Voici madame Roy, nous nous sommes rencontrés en chemin et elle a eu la gentillesse de me prêter son parapluie. Je vous laisse faire connaissance.

Tel un bateau qui quitte un quai pour accoster à un autre, Claudette s'empare du bras de Roger Girard et déclare en frétilant :

— Je suis ravie de vous rencontrer ! Quel temps épouvantable, vous ne trouvez pas ?

— Aucune importance. On est là pour célébrer la vie ! répond Girard avec un enthousiasme qui n'est pas sans rappeler à Claudette un animateur du télé-achat présentant le dernier modèle de robot culinaire.

— Célébrer la vie ? Vous avez de la chance... Au fait, vous avez entendu parler de cette histoire d'avion ? C'est l'horreur, hein ?

Jean-Louis n'écoute pas la suite. Il a repéré sa Léa qui sirote son café près d'une table d'Argentins jouant au blackjack. La dame affectée la veille au comptoir des pâtes est aussi là, distribuant les cartes avec la dextérité d'un croupier, pendant que les touristes l'encouragent en frappant des mains dans la confusion joyeuse d'une matinée de vacances où on est libre de taper le carton de l'aube au crépuscule.

— Je peux me joindre à vous, petite demoiselle ? Christian n'est pas là ? Quel dommage, tu dois t'ennuyer, toute seule, lance Jean-Louis en feignant la déception.

Léa n'est pas dupe. Jouant à son tour la contrariété en fronçant ses sourcils blonds, elle l'informe que son mari fait son jogging matinal et qu'il planifie de partir en excursion dans l'après-midi, à la faveur d'une éclaircie annoncée en grande pompe au comptoir d'accueil.

— Génial ! J'espère qu'il va se trouver plein d'excursions à faire en solo pendant toute la semaine, réplique le sexagénaire. Pour une fois que je t'ai pour moi tout seul. Ne fais pas cette tête ! Je plaisante, ma mignonne.

Jean-Louis sucre son café, le goûte, ajoute le contenu d'un autre sachet, puis lorgne du côté des joueurs de cartes.

— En tout cas, ne comptez pas trop sur moi pour sortir de l'hôtel. Grâce à ta mère, je n'ai qu'un seul pantalon. Et de toute façon, je veux vous laisser tranquilles, les enfants.

— Mais on est là pour passer des vacances tous ensemble, papa ! Je te sens un peu tendu, ces temps-ci... J'ai rêvé ?

Passant derrière lui, elle entreprend de lui masser vigoureusement les trapèzes, son ventre protubérant appuyé contre le dossier de la chaise.

— Je me demande bien ce qui te stresse autant, dit-elle en cherchant des doigts les points de tension.

— Ne t'inquiète surtout pas pour moi, répond Jean-Louis en lui embrassant la paume de la main. Comme toujours, tu fais des miracles avec tes massages. Je me sens déjà beaucoup mieux.

— Dommage que maman ne soit pas avec nous, poursuit Léa en attaquant les muscles du cou. Ça t'aurait peut-être détendu...

— En parlant de ta mère, j'ai promis de lui téléphoner tous les jours. Je file me renseigner. Sinon, elle va me faire une crise !

Le préposé à l'accueil est déjà très occupé. Selon ce que Jean-Louis comprend, deux couples veulent changer de chambre pour être placés le plus loin possible les uns des autres.

— On n'a pas fait toutes ces heures d'avion pour se retrouver à côté des Morin ! Ils nous empoisonnent déjà la vie à Brossard, on ne va pas en plus se les taper comme voisins à Cuba.

— Non, mais... Vous vous prenez pour qui ? C'est nous qui voulons changer de chambre pour être le plus loin possible de vous !

Pendant que les deux hommes se chamaillent, les épouses, qui exhibent le même chignon auburn encadré du même pare-soleil en plastique, regardent chacune de leur côté la peinture murale de l'accueil. Au moment où Jean-Louis peut enfin demander au préposé comment accéder à la ligne, il constate que Roger Girard monopolise l'unique cabine téléphonique. Il le voit s'agiter puis l'entend crier à sa femme :

— Ya pas de souci, on aura nos bagages d'ici vendredi !

— Génial, les parents, vous pourrez vous habiller normalement le dernier jour des vacances, lâche le fils depuis le canapé en rotin où il est affalé, les écouteurs toujours vissés aux oreilles.

Chapitre 7

Christian Bellefeuille a parcouru 452 mètres. C'est du moins ce que lui indique l'écran de sa nouvelle montre high-tech qui lui mange une partie du poignet. Le souffle court, il ralentit, tente de contrôler sa respiration et décide de prendre une pause. Pas facile de courir avec tout ce sable. Il aurait dû porter son autre paire de chaussures, les orange, celles avec des coussins d'air sur le côté. En équilibre sur le pied gauche, il saisit son talon droit et tente une extension du quadriceps comme le font les vrais coureurs qu'il croise en allant au bureau. Peine perdue, il trébuche plusieurs fois. Trop de vent, décide-t-il pour se remonter le moral. Le gadget émet un double bip pour signaler qu'il est temps d'y aller s'il ne veut pas perdre son score et devoir tout recommencer. À petites foulées, il continue son jogging en direction de la tour qui se dessine au loin. Jean-Louis prétend qu'il s'agit d'une usine d'épuration. Il aurait bien aimé valider l'information avec l'un des préposés de l'accueil, mais comme il ne faut surtout pas agacer beau-papa, autant aller vérifier soi-même. C'est motivant d'avoir un but quand on court. Sinon, on s'ennuie et on finit par laisser tomber. Sauf Léa, bien entendu, qui s'enfile des kilomètres six fois par semaine dans l'allégresse. Sa lionne.

Lui, en revanche, a tendance à se décourager facilement. C'est idiot d'avoir oublié son casque. Il aurait pu écouter de la musique en courant, comme tout le monde. Les gens disent que ça aide et en plus, ça donne un petit air de sportif décontracté qui lui plaît bien. Il jette un œil à sa montre : 1,2 km depuis le hall du Costa. Combien, encore, jusqu'à cette usine ? Difficile à dire avec ce sable qui l'oblige à cligner des yeux. Il a peut-être été téméraire. Au pire, il recommencera demain. Le but était juste de s'en approcher un peu, de tâter le terrain, quoi. Au fond, ce n'est que le premier jour des vacances et il compte bien se lever tôt chaque matin pour travailler son cardio. Et éviter Jean-Louis au petit déjeuner. Enfin, c'est ce qu'il projette.

Sur cette résolution, il s'immobilise et observe l'océan traversé par des vagues moutonneuses. D'accord, l'époque n'est pas idéale pour un séjour dans les îles, mais on ne va pas boudier son plaisir, pas vrai ? Et les billets n'étaient vraiment pas chers. Son pouce posé sur sa carotide résonne au rythme des battements de son cœur. Attentif, il

égrene à haute voix les pulsations en fixant son chronomètre, comme le lui a montré Léa, s'embrouille, puis reprend du début. Est-ce que c'est mieux de compter pendant vingt secondes, trente, ou une minute? Est-ce qu'on doit s'inquiéter si notre cœur bat trop vite? Ou pas assez? Quelle est la formule, déjà, pour savoir si on est dans la moyenne de sa tranche d'âge? Tout cela lui semble bien compliqué. Il regrette de ne pas avoir investi dans le kit de suivi cardiaque automatique offert à prix réduit avec la montre. Mais, sans vouloir critiquer, c'est pas parce qu'on veut garder la forme qu'on doit enrichir l'industrie, non?

Assis sur un rocher, il délace ses souliers et constate que le sable s'est infiltré jusque dans ses chaussettes. Évidemment, sans gourde, impossible d'étancher sa soif. Et sans serviette éponge, impossible de s'essuyer. C'est Léa qui va rire de lui, quel amateur! À l'heure qu'il est, elle doit être en train de paresser au restaurant de l'hôtel avec son papa chéri. Elle qui, à la maison, est la première debout, énergique et casse-cou comme pas une, même enceinte de sept mois! Sa lionne qui collectionne les médailles comme d'autres courent les soldes et qui rugit en terrassant ses adversaires sur le tatami! Si Jean-Louis savait ce dont sa fille est capable, il ferait une drôle de tête. Mais Léa est inflexible sur ce point: depuis l'accident, il ne faut surtout pas inquiéter ses parents, en particulier son père. Alors motus et bouche cousue, et les trophées au fond du placard. Ah, la vie secrète de Léa! Et ce n'est pas lui qui ira la trahir. On ne plaisante pas avec une triple championne de karaté, pas vrai?

Bip-bip... Fin des deux minutes de pause. Déjà? Christian repart au trot, bien décidé à faire honneur au joujou électronique qu'il porte au poignet. Mis en confiance, il tente une accélération qui effraie un groupe de sternes, atteint les 11 km/heure, (pas mal pour un début), et essaie de pousser encore. Les yeux rivés sur sa montre, il sent son cœur s'emballer, décélère et s'arrête. Cette fois, il est hors d'haleine. Sans prendre la peine de vérifier son pouls, il rumine. Pauvre Léa... Ce n'est pas drôle d'être coincée ici avec l'autre mère poule. Est-ce qu'on dit père poule? se questionne-t-il au passage. Pas étonnant qu'elle soit sur les nerfs. Elle les aime tellement, ses parents, mais à vouloir les protéger comme elle le fait, forcément, ça l'épuise, se dit-il en faisant des étirements, agenouillé sur le sable, les bras tendus.

Interrompu par le double bip du chronomètre, il s'élance à nouveau sur la grève. La foulée souple, il a enfin trouvé son rythme. Il sent le vent sécher son front et le rythme de son cœur accélérer à nouveau. Plissant les yeux, il jette encore un œil à son poignet, sans se méfier de la talle d'algues huileuses qui s'étend devant lui. Ses semelles émettent un chuintement alors qu'il s'écroule sur le sable mouillé, maculant son short d'une traînée brunâtre. Il est peut-être temps de rentrer, se dit-il en ôtant les minuscules coquillages qui se sont incrustés dans sa cuisse. Plus de peur que de mal. Il remue la cheville, étend la jambe, sautille sur place puis reprend sa course en se tenant le ventre, guettant un point de côté. Il ne manquerait plus que ça !

De toute façon, trop d'effort le premier jour n'est pas bon pour le moral, se convainc-t-il. Il se rattrapera à la salle de gym. La muscu, c'est beaucoup moins salissant. Il rentre à l'hôtel au pas en pensant à sa lionne. Ce serait quand même plus simple si Léa montrait son vrai visage à ses parents chéris, se dit-il en apercevant Jean-Louis au comptoir d'accueil. Mais bon, elle ne veut pas les contrarier. La famille, c'est la famille, pas vrai ?

Chapitre 8

Le jeune Eexos s'étire et se frotte les yeux. Il a décidément beaucoup d'informations à assimiler.

— Donc pour résumer, tous ces Petits sont là de leur plein gré ? demande-t-il à son maître de stage.

— Absolument, répond Itzamna. C'est d'ailleurs l'idée de base de ce type de collectivité. Cette volonté de former des groupes fait partie des principes universels décrits dans la littérature. Je te donnerai des références.

— Ils sont donc tous heureux d'être enfermés là ?

— Bien sûr. Ils ont même payé pour leur séjour.

— Avec de l'argent ?

— Avec de l'argent.

— Fascinant...

Itzamna couve son interlocuteur d'un regard amusé. Une bonne cuvée, comme stagiaire. Un peu zélé, mais sympathique.

— Ne te casse pas trop la tête avec tout ça, Eexos. Le but de ton séjour est surtout de te dépayser un peu et de faire une gentille petite expérience, non ?

— Je prends ça très au sérieux, au contraire, car j'envisage une carrière dans la fonction publique. Chez nous, il n'y a malheureusement plus vraiment d'autres débouchés. Alors, je compte mettre le paquet pour écrire un bon rapport de stage et me faire remarquer.

Voici qui explique cela, pense Itzamna. Pourtant, malgré la petite crise de la crise de la foi en Occident, il lui semblait que les perspectives d'emploi étaient au beau fixe, en Europe.

— Non, malheureusement, le corrige Eexos. Et puis, comme je ne suis pas une divinité importante, je dois mettre le paquet si je veux me trouver un bon boulot !

— On vit une sale époque, tout de même. Surtout pour vous, les jeunes... Sans parler des compressions budgétaires, peste Itzamna.

— Chez vous, par contre, il y a toujours autant de travail ?

— Disons qu'on n'a pas à se plaindre. Ce n'est plus le plein emploi comme avant, mais on a toujours un bon fonds de commerce dans cette partie du monde. Enfin, je parle pour mes collègues. Moi, je suis à la retraite. Une éternité sur le mont Turpino à me tourner les pouces !

- Vous n’avez pas peur de vous embêter ?
- Aucun risque. Le spectacle est tordant et la bière abondante.
- J’espère que mon expérience ne va pas tout gâcher...
- J’ai confiance en toi, bonhomme !

Chapitre 9

Son premier petit déjeuner au Costa Sol y Mar est un peu décevant. Mais depuis des mois, Claudette Roy s'est habituée au désenchantement sous toutes ses formes. Difficile de ne pas penser à son salaud d'ex-mari qui l'a plantée il y a plus d'un an. Elle s'abîme dans la contemplation de son verre de jus en se remémorant ce jour funeste. Ils avaient pourtant passé du bon temps, lui semble-t-elle, dans ce chalet loué près de Tadoussac. Mais rien n'avait empêché ce mufle d'avoir une aventure avec une dinde jouant les exploratrices en mini short sur un bateau d'observation des baleines.

Un peu comme aujourd'hui, il ne faisait pas si chaud, cette journée-là. Claudette s'en souvient parfaitement, elle portait son Anorak turquoise et ses bottes jaune citron. C'est vrai que ça n'allait pas très bien ensemble, mais, après tout, ils étaient dans la nature, pas dans un défilé de mode. Comme le guide les avait prévenus que les excursions sur le Saint-Laurent pouvaient être très venteuses, elle avait noué autour de ses cheveux un fichu léopard assorti à son sac à main, façon Grace Kelly. Pour sa part, la jeune dinde, elle, se promenait sur le pont avec des vêtements sportifs élégants, confortables et très courts, en remuant ses minuscules fesses.

Évidemment, Philippe, son ex-mari, ne l'avait pas quittée des yeux de toute la traversée, alors qu'elle poussait des exclamations à la vue des dos de sardines qui apparaissaient à l'horizon. Avec son micro, elle ressemblait à une aspirante à Star Académie. Mais Claudette, elle, ne voyait rien. Au bout d'une heure, elle en eut assez : pouvaient-ils se faire rembourser les billets d'excursion si les baleines étaient invisibles pour le commun des mortels ? Le type au comptoir des souvenirs du Cavalier des mers avait ricané avant de l'envoyer poser la question « à la spécialiste ». Claudette avait alors attendu sagement que celle-ci éteigne son micro, puis lui avait posé sa question. La jeune dinde l'avait toisée comme si elle venait d'assassiner un bébé phoque et, d'un ton à la fois condescendant et venimeux, avait lancé :

— Mais voyons, madame, on n'est pas dans un zoo, ici ! Ces spectaculaires animaux sont sauvages, on ne va pas leur courir après juste pour faire plaisir aux touristes.

—Vous ne pourriez pas leur donner quelque chose à manger ? Je ne sais pas, moi, des croquettes ou quelque chose du genre pour les attirer ? avait risqué Claudette.

La jeune femme n'avait même pas daigné lui répondre. À la place, elle avait rallumé son micro et monté le volume avant de lancer :

—Et pour ceux, comme madame, ici, avec le foulard, qui veulent savoir si on peut attirer les baleines pour les touristes, c'est non seulement impossible, mais c'est complètement absurde.

Elle avait pris une profonde inspiration et déclaré, sûre de son effet :

—Il y a tellement à manger dans la mer qu'elles refuseraient nos friandises, même si on leur envoyait du chocolat aux crevettes !

Tout le monde avait bien sûr éclaté de rire. « Les hypocrites », avait pensé Claudette, convaincue qu'un bon nombre de personnes à bord s'était posé la même question. Puis, sur un ton sentencieux, l'animatrice avait ajouté :

—Puisque ces majestueux mammifères marins sont en voie d'extinction partout sur la planète, ce serait un outrage à mère Nature que de vouloir essayer de les domestiquer, comme le suggère cette dame.

Philippe, qui lui non plus n'avait pratiquement rien vu et qui se fichait pas mal de mère Nature, avait foudroyé son épouse du regard. Ce fourbe était même allé s'excuser auprès de super poulette pour les inepties de sa tendre moitié. En y réfléchissant bien, c'était donc elle-même, Claudette, qui les avait rapprochés. Le salaud avait passé le reste de la croisière à discuter avec l'autre cruche, en faisant semblant de s'intéresser à une ignoble chose rappelant un vieux pneu que la fille brandissait avec un plaisir évident.

—Ce sont de vrais fanons de rorqual commun. Vous pouvez les toucher, si vous voulez !

Il avait manipulé le machin rugueux comme s'il s'agissait d'un nouveau-né en disant : « Il faut respecter la nature. Je suis bien d'accord avec vous, mademoiselle ». Et par la suite, il ne l'avait plus lâchée. Après la croisière, alors qu'ils étaient attablés dans un restaurant et que Claudette se réchauffait avec un capucino, il n'avait pas tari d'éloges au sujet de cette jeune femme ô combien intéressante et passionnée.

—Figure-toi que c'est du bénévolat qu'elle fait ici. Juste pour l'amour des animaux.

—Et pour avoir l'occasion de remuer son petit cul en public.

—Tu as tort de le prendre sur ce ton. Cette fille a une maîtrise en finance et travaille à Montréal dans un grand cabinet.

—Alors, vous pourrez vous revoir, avait lancé Claudette à la blague en remplaçant ses cheveux que son foulard n'avait pas réussi à entièrement protéger des embruns et qui ressemblaient à présent à une toile d'araignée tout emmêlée.

Un mois plus tard, monsieur mettait un point final à dix ans d'un mariage médiocre, mais globalement satisfaisant, et annonçait ses fiançailles avec Miss Baleine Académie.

Claudette laisse son regard errer sur les décorations murales du réfectoire du Costa Sol y Mar : les grands paysages colorés sont peuplés de musiciens stylisés qui, malgré leur sourire, semblent porter sur elle un jugement sévère. Elle émiette tristement sa tartine à moitié grignotée dans son assiette et dessine ses initiales d'un trait de confiture qu'elle fait disparaître à l'approche d'une serveuse en vert pomme. Le crachin a cessé, c'est le moment d'aller enfin contempler l'océan dont elle n'a jusqu'ici deviné que des parcelles grisâtres dissimulées par les arbres. Mais seule... La perspective est trop déprimante. La salle à manger est à moitié vide. Il y a bien ces jeunes adultes bruyants qui ont l'air éméchés de si bon matin, mais à quoi bon essayer de socialiser ? À quelques tables, son voisin de chambre avec son pantalon taché est attablé avec une jeune femme enceinte. «Sa fille, probablement», soupire-t-elle avant de s'arracher à son troisième café. C'est merveilleux de se faire offrir des vacances de rêve par ses collègues de la banque, ses seules véritables amies, pense-t-elle en sentant l'iode lui chatouiller les narines sur le chemin qui descend vers la grève. Mais quel ennui d'être au Paradis terrestre toute seule ! Enfin... Paradis... Il faut le dire vite. Ce complexe hôtelier n'a au fond rien d'extraordinaire. Peut-être a-t-il juste besoin d'un peu d'amour, lui aussi, songe-t-elle en passant devant les échafaudages qui masquent l'entrée de plusieurs bâtiments en direction du bord de mer. Ses sandales rouges commencent à rendre l'âme. «Et je suis arrivée à peine hier», se lamente-t-elle devant les lanières en cuir déformées par l'humidité. Elle qui s'était fait une joie de les acheter en solde sur la rue Saint-Hubert, et ce, spécialement pour ce voyage inattendu au

milieu de l'automne.

Le chemin qui mène à l'océan est sinueux. Ratant la flèche indiquant la direction de la plage, Claudette bifurque vers le secteur d'habitation Los Cactus, passe devant une piscine qui ressemble en tous points à celle qui se trouve devant son propre bungalow, retourne sur ses pas, hésite, et tourne encore.

S'affairant sur une échelle avec une perceuse à la main, le concierge qui a réparé sa porte la veille lui fait un signe de la main. Quel homme... À la fois si gentil et si fort ! Et elle, dans sa robe rosâtre, à quoi ressemble-t-elle ? Les dernières paroles de son ex lui reviennent en tête au moment où Miguel se retourne pour la suivre des yeux :

— Notre mariage aurait peut-être duré plus longtemps si je n'avais pas l'impression de me trimbaler en permanence avec une publicité tout droit sortie d'un catalogue pour agricultrices en surcharge pondérale.

Le mufle. Claudette passe les doigts dans ses cheveux et ramène une mèche derrière les oreilles avant d'envoyer la main au concierge. Trop timide pour demander des indications afin de ne pas se perdre à nouveau, elle oblique vers un espace couvert de buissons qui descend en pente douce vers le rivage. Le concierge la regarde s'éloigner, alors qu'elle crapahute entre des rochers coupants, perd l'équilibre et manque de tomber plusieurs fois. Des oiseaux effrayés s'échappent des fourrés en piaillant. Tremblante, elle finit par rejoindre la plage. Même à marée haute, la grève lui semble jonchée de débris de toutes sortes : feuilles de palme arrachées par le vent, méduses engluées de sable et algues collantes pareilles à des bras de noyés invisibles qui auraient tenté de sortir de l'eau, à bout de force. La mer a laissé des paquets de mousse blafarde sur le sable.

— Oui, on est loin du paradis, dit-elle à voix haute pour briser le silence.

Cherchant sans succès les traces d'un humain avec qui partager ses réflexions, elle finit par s'installer sur une chaise longue laissée à l'abandon et sortir un exemplaire chiffonné du *Journal de Montréal* de son sac de plage. Le papier a gardé l'odeur de la cabine de l'avion et du poisson en sauce qu'elle a avalé en regardant un drame familial qu'elle a adoré sur le moment, mais dont elle a déjà oublié le titre, le nom des acteurs et l'intrigue. Frissonnante dans son gilet étriqué, elle

consulte son horoscope de la veille.

Au même instant, le soleil perce la couverture nuageuse et vient lécher la langue de sable, réchauffant immédiatement l'atmosphère et illuminant l'horizon. Claudette plie son gilet, attrape ses lunettes de soleil et ferme les yeux, concentrée sur cette minute de bonheur tant attendue, prête à adopter la posture appropriée en pareille circonstance, le buste bien droit, le ventre rentré. Puis, incapable de tenir la pause plus longtemps, elle entreprend de dessiner des cercles sur le sable avec un morceau de bois mort. L'éclaircie sonne le signal d'arrivée des touristes qui, en chapelets désordonnés, débarquent sur le bord de mer, tous munis des serviettes de plage beiges aux initiales du Costa Sol y Mar. Certains les ont nouées autour de la taille, les faisant ressembler à une horde de légionnaires romains en campagne. « Ils sont courageux, il ne fait quand même pas si chaud », se dit-elle. Un homme et une femme dont elle ne peut distinguer le visage font preuve d'un enthousiasme qui lui donne des frissons. Sans hésiter, ils plongent tête baissée dans les flots, piquant du nez dans l'océan, s'éclaboussant et riant aux éclats. Ils sont en sous-vêtements. L'homme porte un caleçon noir qui peut à la rigueur passer pour un maillot de bain, mais la femme est incontestablement en soutien-gorge et petite culotte. Ils ont pourtant un certain âge, s'étonne Claudette en reconnaissant la chevelure rousse de la dame rencontrée ce matin. Au bord de l'eau, leur adolescent garde les sacs et les serviettes. Claudette le voit sculpter deux dômes de sable côte à côte, les couvrir chacun d'un caillou pointu posé bien au centre, les examiner, les arrondir minutieusement avec la paume de la main, puis les détruire d'un coup de pied en jetant des regards apeurés aux alentours. Étrange garçon. Les écouteurs aux oreilles, il n'entend pas les deux adultes lui crier :

— Siiiiid ! Viens nous rejoindre, elle est bonne !

Le spectacle dure une quinzaine de minutes durant lesquelles un autre couple s'installe à côté de Claudette. L'homme en bermuda rayé a un peu d'embonpoint, juge-t-elle, tandis que la femme en costume de bain noir et laineux, avec ses grosses boucles dorées qui lui descendent jusqu'au milieu des omoplates, est très comme il faut. Ils ont réquisitionné un troisième transat pour déposer crème à bronzer et magazines. En jetant un coup d'œil discret à la pile, Claudette reconnaît la couverture du numéro de *Châtelaine* du mois dernier. Des francophones du Québec, Dieu merci !

—Excusez-moi, madame, mais je ne peux pas m’empêcher de vous poser une question : où avez-vous acheté votre maillot ? Il est tellement ravissant, lance-t-elle à sa voisine.

—Oh, comme vous êtes gentille. Je l’ai acheté juste avant de partir dans une toute petite boutique près de chez moi. Je ne vous dis pas son nom, on a toutes nos petits secrets, n’est-ce pas ? Vous ne trouvez pas qu’il me moule un peu trop ?

—Mais non, il est très joli. J’adore la texture, ça fait très habillé. Excusez-moi, je suis tellement curieuse...

Claudette fait mine de reprendre la lecture de la chronique Art de vivre du *Journal de Montréal* quand la femme lance à son tour :

—Je vois que vous avez le journal ! C’est celui d’aujourd’hui ?

—Celui d’hier, malheureusement. Je me suis renseignée au kiosque à l’accueil de l’hôtel, mais ils ne reçoivent pas de journaux du Québec. C’est dommage, vous ne trouvez pas ?

—À Fort Lauderdale, l’hiver passé, j’avais mon horoscope tous les jours. Est-ce que je peux jeter un coup d’œil à celui d’hier ? Je l’ai raté à cause du voyage... Un petit enfant assis à côté de moi dans l’avion a vomi sur mon exemplaire.

—Pauvre vous.

Pendant ce temps, le mari tente d’extraire le bouchon de sable qui obstrue le tube de crème.

—Tu t’y prends mal, mon chéri, laisse-moi faire, intervient la femme au maillot noir en lui arrachant le tube des mains. Puis, se tournant vers Claudette, elle ajoute : ce n’est pas comme si on avait vraiment besoin de crème aujourd’hui, on a à peine vu le soleil. Mais j’ai entendu dire qu’ici, les rayons sont extrêmement meurtriers.

Prestement, Claudette fouille dans son sac à la recherche de sa propre lotion.

—Au niveau des cancers de la peau, bien sûr, continue la femme en fermant les paupières en signe d’assentiment.

—On n’est jamais trop prudent, réplique Claudette en se badi-geonnant les bras. Surtout à nos âges.

—Mais avec la température qu’on a jusqu’à maintenant... Pas de chance, n’est-ce pas ?

—Vous ne me le faites pas dire. Ça me fait penser à cet article que j’ai lu au sujet de l’impact des pluies abondantes sur la reproduction des moustiques qui transmettent des maladies épouvantables dans

les pays pauvres...

— Et c'est sans parler de l'effet des étés pluvieux sur les jardins au Québec.

— Oh là là ! Oui, c'est dramatique ! Toutes ces fleurs qui meurent...

— Avec mon mari, on connaît bien le problème. On peut même dire qu'on est des spécialistes.

— Vous êtes des scientifiques ?

— Mieux que ça, on est propriétaires d'une pépinière à Bros-sard.

Les deux femmes procèdent alors aux présentations officielles : les époux Morin, propriétaires des *Jardins de qualité* sur le boulevard Roland Therrien, en sont à leur quatrième voyage à Cuba. Comme le reste du groupe de Tourland, ils sont arrivés la veille et se préparent à passer une belle semaine de repos au Costa Sol y Mar.

— Pour vous dire la vérité, nos vacances ont mal commencé. Figurez-vous que nous logeons dans le même hôtel que des compétiteurs qui viennent d'ouvrir à côté de chez nous...

— Et dans le même bungalow ! renchérit monsieur Morin qui jusqu'à présent, s'était contenté de fermer les yeux en laissant filer la conversation.

— Oh là là ! Si vous saviez comme on est embêtés.

— C'est vraiment pas de chance...

Là-dessus, monsieur Morin se lance dans la description détaillée de leur commerce et de leur catalogue, insistant sur les milliers de dollars investis en rénovations, l'arrivée inopinée du concurrent et les incalculables démêlés qui s'en sont suivis. Du coup, son visage bouffi vire au rouge.

— Attention, mon chéri, tu vas réveiller ton ulcère, le prévient madame Morin en lui tapotant le bras.

Puis, s'adressant à Claudette, elle ajoute :

— Je ne veux pas vous embêter avec nos petits problèmes. On est en vacances, après tout.

— Au contraire, je trouve tout cela passionnant. Vous avez une vie beaucoup plus remplie que la mienne.

— Alors, laissez-moi vous raconter en détail notre situation...

Claudette efface d'un geste le dessin qu'elle avait commencé dans le sable. Pendue aux lèvres de Mme Morin, elle sourit pour la

première fois de la journée, admirant l'océan strié de rouleaux qui en découpent la surface comme la robe d'un beau zèbre ondulant.

Chapitre 10

Le lendemain, Eexos pénètre dans le bureau d'Itzamna d'un pas joyeux. Rayonnant dans sa toge propre, les cheveux peignés, il veut lui faire part de ses premières observations et éclaircir certains détails administratifs. Son maître de stage lui propose une *cerveza* que le stagiaire refuse poliment : c'est contraire au règlement. Prenant place dans un fauteuil face à la vue, il consulte son cahier de notes, croise les jambes, prend une grande inspiration et se lance :

—Premièrement, je ne suis pas sûr de bien saisir comment on est certains que tous ces Humains sont contents d'être là.

—Je vois que tu es en forme, mon gars ! Et voici la réponse : parce que tous les ans, les hôtels sont pleins. Les Petits reviennent. Quand ils rentrent chez eux, ils parlent de leur expérience à leur famille et à leurs amis, qui prennent ensuite leur place. C'est un cycle immuable.

—Hum... On en est vraiment certains ?

—Positif.

—Hum... Alors, pourquoi n'ont-ils pas tous l'*air* d'être contents ?

C'est une bonne question. Eexos veut-il orienter son stage vers l'analyse morphologique ? Le dieu maya émet un rot qui fait frissonner la forêt en contrebas et s'envoler à tire-d'aile un couple de pélicans.

—Les microcosmes vacanciers ne sont pas les meilleurs endroits pour mener ce genre de recherche, commence-t-il. Trop de variables, surtout à cause du bronzage qui brouille les cartes, car il donne à tout le monde une apparence décontractée. Enfin... À ce qu'on dit. Je l'ai lu quelque part, car moi, je ne suis pas spécialiste.

—C'est compris. J'ai une autre question, poursuit Eexos après avoir coché une case dans sa liste. Quel est l'impact des facteurs externes non organiques sur les activités non productives qui caractérisent ces regroupements éphémères ? Et quel est le degré de variance des comportements ?

Itzamna lui fait signe de se calmer. Comme ils sont ici entre amis, inutile de sortir les grands mots : peut-on continuer la discussion sans utiliser de jargon, comme deux dieux civilisés ?

—Excusez-moi, tous ces humains en vacances qui mangent et qui dorment ensemble, est-ce qu'ils ne peuvent pas... évoluer un peu ?

demande alors Eexos sur le ton du gamin qui a peur d'être pris en faute.

Itzamna décapsule sa bière d'un coup d'ongle, tasse les coussins moelleux qui parsèment son canapé, se cale sur son appui-tête en velours et pose une minuscule paire de lunettes sur son énorme nez.

— Je vois que tu prends vraiment les choses au sérieux, mon garçon. C'est très bien, mais je te conseille de ne pas trop te compliquer la vie...

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils sont compliqués, justement, les Petits qui sont en bas. Tu es sûr que tu ne veux rien boire ?

Itzamna veut bien aider, mais il n'a aucune expertise dans la sociologie des loisirs des sociétés occidentales du XXI^e siècle. « Misère, je ne lui serai d'aucune utilité », soupire-t-il en tirant sur sa pipe.

— Tu sais, mon gars... Je suis à la retraite, moi, et il ne faut pas trop m'en demander. On m'a surtout casé ici pour que je me paye du bon temps. Tu devrais faire une recherche au Central...

— Justement, j'ai essayé. Mais je n'ai pas encore de code permanent pour consulter les bases de données et, pour avoir un mot de passe temporaire, on m'a demandé de remplir une telle montagne de formulaires que ça m'a découragé...

— C'est ce que je dis toujours : si le monde va si mal, c'est parce qu'on croule sous la paperasse. Ne t'inquiète pas, mon gars, je vais arranger ça, dit-il en envoyant valser sa capsule dans une jatte qui en contient déjà plusieurs milliers.

Chapitre 11

— Je vais avoir du mal à le supporter longtemps, grogne Jean-Louis Lemieux au téléphone.

— Tu m'avais promis de faire un effort, lui rappelle sa femme à l'autre bout du fil.

Après plusieurs tentatives, il avait fini par obtenir la communication avec Montréal. La ligne n'étant pas fameuse, il y a un décalage de quelques secondes entre les questions et les réponses.

— Je ne comprends vraiment pas ce qu'elle lui trouve, enchaîne-t-il.

— Et comment va Léa ?

— Et en plus c'est un... La petite est en forme. Et toi, tu es prête pour l'examen ?

— Bien sûr qu'elle est en for... Oui, j'ai ma dernière leçon de conduite aujourd'hui...

— Je suis sûr que ça va bien aller...

— Et quel temps vous avez ?

— Là, on a une éclaircie. L'hôtel est...

— Merci, moi aussi. Je voulais dire pour le test. Arrête de me couper tout le temps la parole, ça...

— Mais non je te coupe pas la parole, c'est toi qui...

— Nous, à Montréal c'est splendide.

Jean-Louis promet à son épouse de la rappeler le lendemain puis, sans perdre de temps, se dirige vers le bar situé dans le même espace que le comptoir d'accueil. Il est presque midi : l'heure d'un Havana Club 15 ans d'âge. Léa et son imbécile de mari sont en mission « reconnaissance » de l'hôtel, car Christian souhaite repérer la deuxième salle de musculation. Après quoi, ils fileront pique-niquer à la plage. Le bar est désert, il va enfin avoir la paix.

Le cigare acheté à l'aéroport de Varadero pendant que les autres récupéraient leurs bagages tient toutes ses promesses et accompagne merveilleusement son Cuba Libre. Rhum et Coke, il n'y a que ça de vrai. Le jeune Sigmund Girard a raison : personne ne vient l'obliger à aller fumer ailleurs. Ces vacances ont du bon, après tout. Sans compter le bonheur de passer du temps avec sa Léa chérie. Ce matin, en déjeunant en solo avec elle, il avait réalisé à quel point elle était encore

une fillette, avec sa moue boudeuse devant son refus de partir en excursion avec eux et sa façon enfantine de chuchoter quand elle avait des choses importantes à dire... Comme le temps a passé vite !

Soudain, un bruit métallique tire Jean-Louis de sa rêverie. Une nouvelle averse a éclaté et la pluie tambourine avec fracas sur l'auvent extérieur. Le barman ne prend pas la peine de tourner la tête. Sans doute est-il habitué aux sautes d'humeur de la météo à cette période de l'année, se dit-il en commandant un autre drink. Très vite, des vacanciers ruisselants émergent dans le hall, enturbannés dans leurs serviettes éponges beiges.

—Quelle malchance ! Moi qui commençais tout juste à m'amuser, glapit Claudette Roy qui, comme par magie, s'est matérialisée sur le tabouret de droite. Mes sandalettes sont vraiment fichues, cette fois !

—Si vous aviez vu la tête de mes parents quand ça s'est mis à tomber ! s'esclaffe Sigmund Girard en s'écroulant sur le tabouret de gauche. Les parents en slip sous la pluie... Trop drôle !

—J' imagine que mon quart d'heure de tranquillité est fini, soupire Jean-Louis en ne s'adressant à personne en particulier.

—Je suis vraiment désolée de vous déranger, je suis tellement sans-gêne, s'excuse Claudette. Mais les Morin... des gens vraiment sympathiques... voulaient retourner dans leur chambre immédiatement pour chercher les médicaments antiacides du monsieur. Comme ils habitent à l'autre bout, je me suis dit que j'allais faire un tour au bâtiment principal... Et pouf, me voilà !

Jean-Louis remarque le surplus de crème à bronzer qui a séché près de l'oreille de la femme et le cordon d'une algue brune collée sous sa semelle.

—Vous ne me dérangez pas vraiment, Claudette, c'est sorti comme ça, je suis parfois un peu bourru, dit-il, pris de remords.

—De toute façon, je ne vais pas vous embêter longtemps, je dois aller me changer. Oh ! Mais avec toute cette eau, je ne réussirai jamais à retourner à ma chambre ! Et pieds nus, en plus... répond-elle en se massant le gros orteil.

—Allez, je vous offre un verre, décide Jean-Louis. Vous voulez quoi ?

—Comme vous, glousse-t-elle.

Après que Jean-Louis ait passé la commande, le barman en vert pomme s'exécute sans mot dire.

— Moi, mes vieux, ils sont quand même retournés à la chambre. Y pouvaient pas rester tout nus dans l'hôtel !

— Tiens, t'es encore là, toi ? réplique le sexagénaire en se tournant vers l'adolescent.

— Je n'ai pas bien compris... C'est votre petit-fils ou il appartient à la famille des gens mal habillés ? souffle Claudette à son oreille.

— Non, il n'est pas à moi, celui-là, réplique Jean-Louis en tirant sur son Cohiba.

Tout en conversant, Claudette joue avec le mini parasol qui orne son verre, alors que Sigmund se commande un mojito.

— Dis donc, t'es sûr que t'as le droit de boire ça, le jeune ? demande Jean-Louis.

— Ben ouais. Hier, j'ai bien goûté le cocktail de bienvenue. C'était dégueu. J'ai seize ans... Alors à Cuba, j'ai l'droit.

— Si tu le dis, Sigmund.

— Tu t'appelles Sigmund ? Comme c'est joli, comme prénom, gazouille Claudette.

— Moi, j'trouve ça carrément débile.

— Au contraire, tes parents ont beaucoup d'imagination. C'est pas comme moi. Avec mon ex-mari, on avait un chat qu'on avait appelé Jean-Claude, alors...

— Mais non, c'est génial, comme nom, pour un chat !

La discussion se poursuit au-dessus de l'épaule de Lemieux, qui arque les épaules comme pour laisser les mots le survoler.

— En tout cas, poursuit Claudette, toute cette pluie va faire du bien à l'agriculture. Tout à l'heure, j'ai rencontré une dame qui s'y connaît en végétaux. C'était très intéressant comme conversation. Et toi, est-ce que tu aimes les plantes, Sigmund ?

— Ouais. Je milite vachement pour protéger la planète. Avec des copains, on a lancé une campagne pour bannir les contenants en polystyrène expansé. Le plastique numéro 6, c'est d'la merde.

— Ce n'est pas très poli de parler comme ça.

— Non, c'est le nom de la campagne... Le plastique numéro 6, c'est d'la merde.

— C'est original. Bravo, Sigmund ! applaudit Claudette.

— Je ne veux pas vous interrompre, coupe Jean-Louis, mais t'es

pas censé rester avec tes parents, toi ?

— Nan, j’suis tranquille pour un moment. On se r’commande une tournée ?

— T’as pas le droit de boire, le jeune.

— Monsieur Jean-Louis a raison, Sigmund, ce n’est pas raisonnable. C’est terrible les ravages que peut faire l’alcool chez les adolescents. J’ai lu un article, là-dessus... Moi, tu vois, je viens d’arrêter de fumer. Fumer, c’est très mal aussi.

Son verre à moitié vide, Claudette taquine les glaçons avec sa paille et s’absorbe dans la contemplation des bulles d’air qui montent à la surface du liquide noirâtre.

— Mon ex-mari disait que je ne tenais pas l’alcool, 3mais là, franchement, pfff... Ce n’est pas avec la quantité de rhum qu’il y a là-dedans que je vais danser sur la table, lâche-t-elle tout d’un coup, assombrie par ce souvenir. Et toi, tu as une petite amie, Sigmund ?

— Ouais, elle s’appelle Alice. On milite ensemble.

— Comme c’est romantique ! Moi, à ton âge, je ne savais même pas qu’on avait le droit d’avoir des opinions.

Jean-Louis se laisse bercer par la conversation, lançant de temps à autre un œil vers le lobby dans l’espoir d’y apercevoir sa Léa.

— Vous allez m’excuser, déclare-t-il au bout d’un moment, je commence à avoir faim...

— On pourrait manger ensemble, m’sieur !

— Je ne suis pas sûr que tes parents apprécieraient de te voir partir avec un vieil inconnu.

— Vous êtes pas un inconnu ! Et puis mes parents sont pour l’ouverture envers les autres. Ils pensent que je suis trop renfermé.

— Tu n’as pas du tout l’air renfermé, Sigmund.

— Vous voulez pas arrêter de m’appeler comme ça, tous les deux ? Ça me met mal à l’aise...

— Mais voyons, c’est un prénom très original. Tu devrais en être fier, dit Claudette. Tu as de la chance.

Sur ces mots, elle se tortille sur son tabouret, pendant que ses jambes croisées dévoilent les égratignures témoignant de son escapade à travers des buissons.

— Je ne veux surtout pas m’imposer, mais est-ce que je pourrais aussi me joindre à vous pour le repas ? s’enquiert-elle en baissant les yeux.

— Si ça peut vous faire plaisir...

— Comme c'est gentil, Jean-Louis. Vous, on peut dire que vous êtes vraiment sociable ! s'exclame-t-elle en lui empoignant le bras.

Docile, Sigmund les suit jusqu'à la salle à manger.

— C'est drôle, lâche-t-il, on a l'air d'une famille reconstituée.

— Tu te cherches des nouveaux parents ? grommelle le sexagénaire.

L'adolescent ignore la question et prend à son tour Claudette par le coude.

— Et vous, madame, vous n'avez pas d'enfant ? Moi, j'suis contre ça, la reproduction. Ça pollue trop la planète.

— Avec mon ex-mari, on n'a pas eu la chance d'en avoir et maintenant qu'il m'a quittée, je me vois mal refaire ma vie avec quelqu'un qui m'en fera.

— On sait jamais, réplique Sigmund. Y a des femmes vachement vieilles qui ont des bébés, vous savez.

Claudette se mord l'intérieur de la joue et sert son sac de plage contre sa poitrine, laissant ses compagnons la distancer. Un instant, par la baie vitrée du bar, elle prend le temps de contempler les cumulus de beau temps qui saupoudrent le ciel azur, cotonneux comme de gentils moutons. Elle inspire profondément, déglutit pour chasser la vilaine boule qui lui écrase la gorge et presse le pas pour rejoindre ses copains de table au buffet. L'un derrière l'autre dans la file des viandes, ils sont lancés dans une discussion sur les bonnes manières.

— Je trouve ça très bien d'exprimer ses idées, intervient Claudette. Mon ex-mari disait tout le temps qu'il avait honte de moi.

Encore une fois, le souvenir de leur excursion en bateau à Tadoussac lui revient en mémoire, s'accrochant comme un mauvais rêve. Mais, bien décidée à profiter au maximum du moment, elle chasse cette image en attaquant un morceau de poulet qui, dans sa sauce brunâtre, semble aussi coriace qu'une lanière de cuir. Il faudra qu'elle passe à la boutique de l'hôtel pour s'acheter de nouvelles sandales, note-t-elle mentalement.

— Sid, mon grand, tu as bien fait de ne pas nous attendre !

Vêtu d'un T-shirt arborant une tête de mort tirant sur un pétard, Roger Girard vient les rejoindre en compagnie de sa femme en treillis troué, enlacés comme un jeune couple, les joues rosies et les yeux brillants. La crinière de Michelle forme un chignon qui laisse échapper

quelques mèches rebelles. À leur arrivée, Sid baisse les yeux dans son assiette.

— On découvre ta garde-robe, mon chéri. Tu as vraiment apporté tous tes vêtements, ou quoi ? Mais finalement, c'est très utile. Ça ne fait pas vingt-quatre heures qu'on est là et déjà, on a besoin de faire une lessive parce qu'on sera bientôt à court de linge sec ! Quelle température incroyable, vous ne trouvez pas ? On a vu un magnifique arc-en-ciel, tout à l'heure. C'était de toute beauté ! Comme si les dieux mayas nous rappelaient leur existence...

— Tu dis n'importe quoi, maman. Les Mayas, c'est au Mexique. Club Méditerranée de Cancún, voyage initiatique au pays des Mayas, été 2012. J'avais dix ans je m'en rappelle très bien. Toutes ces *fucking* méduses...

— Sid, mon grand, ta maman est spécialiste du folklore sud-américain et elle sait très bien ce qu'elle dit. Pas vrai, mon cœur ?

— Ça, et les aquariums, le yoga, la périnatalité naturelle en milieu tropical... énumère Sigmund.

— Dites donc, vous en connaissez, des choses ! siffle Claudette. Moi, j'ai une mémoire de petit pois.

— Les anciens indigènes de Cuba, les Taïnos, sont d'origine maya, poursuit Michelle sur un ton docte.

— Encore un peuple exterminé par le capitalisme occidental ! maugrée l'adolescent.

L'arrivée des parents de Sigmund coïncide avec la prise de contrôle de la vésicule biliaire de Jean-Louis par le tandem Cuba Libre/cigare. Le cœur au bord des lèvres, il se lève en s'excusant, mais Roger le retient par la manche.

— Que diriez-vous de tous nous retrouver pour le souper, ce soir ? Ce serait sympa, non ?

— Laisse tomber, papa. Ils veulent peut-être qu'on leur foute la paix.

— Essaie de ne pas utiliser de gros mots, s'il te plaît, mon grand. La dame et le monsieur peuvent donner leur propre avis, non ?

— Je pense que j'ai un empêchement, ce soir, répond Jean-Louis en piétinant.

— Moi, ce sera avec grand plaisir, se réjouit Claudette. Et je suis bien contente d'avoir rencontré votre fils, ajoute-t-elle. Il est bien poli et très mûr pour son âge.

— On fait de notre mieux, dit la mère. On est très attentifs à son bien-être. Selon nous, la communication est la clé pour bâtir des relations harmonieuses et soudées. D'ailleurs, on a fait ce voyage pour cette raison. Le rite scandinave de la célébration des liens familiaux, vous connaissez ?

— Non, mais ça semble captivant. Vous êtes une famille exemplaire. Moi, ma famille...

Nauséeux, Jean-Louis patiente en concentrant toute son attention sur un chat orange qui grignote un reste de poulet sous la table. La queue de l'animal forme un angle à 90 degrés avec son dos. Se sentant observé, il se retourne, gonfle le dos et pousse un miaulement plaintif. Ses yeux ont la couleur de l'océan. Au contact des poils rugueux sur ses mollets, Claudette sursaute, se lève d'un bond et resserre les pans de son gilet.

— Je vais moi aussi vous laisser en petit comité. Si ça ne vous dérange pas trop, Jean-Louis, je vais repartir avec vous. Vous retournez bien vers Las Palmas ?

— C'est bien ça, répond-il à contrecœur.

— J'ai oublié mon parapluie sur la plage. S'il se remet à pleuvoir, on pourra s'abriter sous la serviette de l'hôtel. C'est bête, elle avait presque séché. Et puis, je pourrai vous faire la conversation ! Quel dommage toute cette pluie quand on est en vacances...

— Les dieux mayas, faut croire, marmonne Jean-Louis en lui attrapant machinalement le bras.

Chapitre 12

Le sol du bureau d'Itzamna est à présent recouvert de feuilles volantes, de trombones et de surligneurs, alors que le PC d'Eexos trône au milieu du fouillis. Le stagiaire, très rouge, explique à toute vitesse :

— Les facteurs extérieurs me paraissent des éléments essentiels à prendre en compte pour bien comprendre le fonctionnement de ces sociétés éphémères. Hier soir, à la bibliothèque, j'ai consulté plusieurs documents relatifs aux microcosmes vacanciers et tous renfermaient de nombreuses références à des facteurs qui ne sont ni politiques ni organiques. Regardez ce que j'ai trouvé !

Il tend alors à son maître de stage un catalogue du Club Méditerranée et une brochure de Tourland.

— Comme vous le voyez dans ces ressources documentaires, on parle surtout de la géographie et du climat, poursuit-il. Ceci est corroboré par les recherches que j'ai effectuées dans toutes les bases de données grâce à votre code d'accès. Merci en passant.

Itzamna ne l'écoute que d'une oreille distraite. Décidément, ces catalogues sont vraiment bien faits ! Ils donnent plein de bonnes idées de décoration. Les Petits ont fait de grands progrès depuis Lascaux.

— La question est la suivante, enchaîne Eexos : comment utiliser des facteurs non organiques ou organisationnels, la géographie ou le climat, par exemple, pour faire évaluer la dynamique sociétale ?

— Pardon, jeune homme, j'ai perdu le fil...

— L'influence de la géographie ou du climat sur les relations humaines... Ça me paraissait intéressant, comme approche, pour assurer la partie pratique de mon stage.

— Oui, c'est pas mal, rétorque Itzamna en se curant le nez.

— On pourrait modifier ces facteurs et voir ce qui se passe en bas.

Dans le bureau silencieux, Itzamna dévisage un moment le stagiaire. L'inquiétude lui fait froncer le sourcil droit, déformant son visage d'un mauvais rictus qui contraste avec la mine enjouée du jeune demi-dieu.

— Tu ne veux quand même pas tuer tous ces pauvres Petits juste pour ton expérience, non ? Je te préviens, je n'ai aucun volcan sous la main.

—Ce n'était pas du tout mon intention. On ne va pas refaire le coup du Vésuve, c'est du déjà-vu.

—Une très mauvaise idée des collègues italiens, si tu veux mon avis. De temps en temps, je me demande à quoi peuvent bien servir toutes ces réunions si c'est pour en arriver à prendre de pareilles décisions ...

Itzamna éructe une nouvelle fois, faisant trembler les murs.

—De toute façon, ce ne serait d'aucune utilité de les faire tous mourir, continue Eexos. Je m'intéresse à la dynamique sociale, pas aux morts-vivants.

—Tu me rassures. Je suis très sensible, tu sais. Et malgré tous leurs défauts, je les aime bien, les Petits, en bas.

—À vrai dire, je pensais qu'on pourrait plutôt jouer avec la météo. C'est bien, la météo, comme facteur externe, non ? s'inquiète soudainement Eexos en baissant la voix.

À cette idée, les yeux noirs du dieu maya s'assombrissent. Ses deux sourcils à présent froncés font complètement oublier sa figure débonnaire.

—Ne me parle pas d'ouragans ! rugit-il. On a déjà assez de mal à gérer les conséquences des mauvais choix des Petits en ce qui concerne le climat, ne compte pas sur moi pour en rajouter !

Le feu aux joues, Eexos déglutit plusieurs fois avant de répondre en bredouillant :

—Pardon Maître ! Je me suis mal fait comprendre. Je veux travailler à une échelle ultra locale, faire varier quelques équations climatiques et observer les conséquences interpersonnelles... Rien de méchant, promis !

—Dans ces conditions, c'est différent, consent Itzamna dont le visage se radoucit. Que proposes-tu ?

Mais, sans laisser à son stagiaire le temps de répondre, il se frotte les mains d'un air goguenard et ajoute :

—Je sais ! Qu'est-ce que tu dirais de créer une bonne petite canicule ? Comme à cette période de l'année, ils ne s'y attendent pas du tout, ça leur ferait bien plaisir. Et on verrait ce qui se passe. Ça pourrait être instructif et ça te ferait un joli sujet d'étude.

—J'avais pensé à quelque chose de beaucoup plus amusant, réplique le stagiaire, les cheveux à nouveau en bataille.

Chapitre 13

Trois jours ont passé depuis leur arrivée à Cuba. Comme tous les après-midi, Sigmund Girard retrouve Jean-Louis Lemieux au bord de la piscine du secteur Las Palmas. Torse nu dans son short en jean qui découvre ses genoux aussi carrés que blancs, il feint d'ignorer la bande de jeunes gens athlétiques qui s'élancent dans l'eau en aspergeant les abords du bassin, et cherche le vieil homme des yeux. Le coup de soleil qui lui couvre entièrement l'arrière des cuisses le fait grimacer lorsqu'il s'assoit sur sa chaise longue.

—Tiens, le chat roux moche n'est pas là, aujourd'hui. Domage, j'lui avais apporté le même poulet qu'hier, dit-il en gobant le morceau de viande.

Jean-Louis somnole en lisant *Vélo Mag*, une bouteille d'eau à ses côtés et sa casquette à carreaux lui protégeant le crâne. Ses paupières sont lourdes. Il a passé une autre nuit à endurer les ronflements de sa voisine de chambre.

—Votre copine Claudette n'est pas avec vous ? s'enquiert Sigmund.

—Elle est à la plage avec ses amis. La dame blonde et son mari bedonnant, les gens de Brossard. En passant, Claudette n'est pas ma «copine», comme tu le dis.

—*Fucking* soleil, marmonne l'adolescent en grattant sa peau rougie.

—Au fond, c'est une gentille personne, continue Jean-Louis. On marche ensemble tous les jours, parce qu'elle a encore peur de se perdre.

—C'est pas sa faute. Moi non plus, j'ai pas le sens de l'orientation.

—Pour tout te dire, son côté dramatique et déprimé m'épuise parfois un peu...

—Moi, je la trouve vachement sympa, cette dame. Pis c'est normal qu'elle ait le cafard. Son mec l'a quittée pour une petite jeune. Ça fait plaisir à personne ce genre de truc.

—Comment tu sais ça, toi ?

—Facile, elle arrête pas de parler de son ex. J'suis jeune, mais j'suis pas complètement cave, hein ?

Il adresse un clin d'œil à son interlocuteur et s'allonge sur son transat, les mains derrière la tête, content de lui.

—Moi, poursuit-il, j'trouve ça plus reposant une personne déprimée que des gens qui sautent en l'air pour n'importe quoi. Comme mes parents, par exemple. Votre femme, elle est aussi du genre à s'enthousiasmer pour un rien ?

—Oui, un peu, répond le sexagénaire en s'allumant une cigarette. Ce n'est pas de tout repos, tu as raison...

Il tire sur sa Du Maurier pendant quelques minutes puis, d'un geste précis, jette le mégot dans un verre en plastique contenant un fond de liquide brun. Sigmund observe chacun de ses mouvements avec admiration.

—Finalement, vous n'êtes jamais content de rien, reprend l'adolescent. Vous voulez juste qu'on vous laisse tranquille, c'est ça ?

—T'as pas tort, le jeune, admet Jean-Louis en retrouvant sa position allongée.

—Moi, j'vous aime bien, en tout cas. Vous m'faites un peu penser à Lénine, continue l'adolescent alors que Jean-Louis essaie de poursuivre sa lecture.

—Si tu le dis. Au fait, on est en plein mois d'octobre... T'es pas censé être à l'école ou quelque chose comme ça ? questionne ce dernier sans lever le nez de son magazine.

—J'suis en thérapie de rapprochement avec mes parents. Un truc qu'ils ont trouvé dans un bouquin. Il y a aussi ce psy, le Dr Duval, qui leur a conseillé de me faire manquer les cours pendant toute la semaine pour se consacrer à moi à temps plein. Bizarre, comme idée.

—T'as plutôt de la chance de rater l'école, non ?

—Vous dites ça parce que vous êtes vieux. C'est nul.

Le visage dissimulé derrière sa revue, Jean-Louis sourit en pensant à leur rencontre de la veille au bord de la plage. Michele et Roger Girard s'extasiant sur leurs ricochets, Sigmund assis sur le sable, souriant, les yeux dans le vague. Dès qu'il avait aperçu Jean-Louis, l'adolescent avait accouru vers lui en s'exclamant :

—C'est trop fort, cette tranquillité, ça donne des MDG !

—Des quoi ?

—Des MDG... Des moments de grâce, quoi. Vous connaissez pas ? Ça correspond à cet instant d'infini où l'esprit et le corps sont fusionnés dans un temps T et un lieu L et où les flux de l'univers

convergent vers un seul individu.

—T’as péché ça où, le jeune ?

—Nulle part... Ouais, vous avez raison, c’est carrément débile.

Depuis l’aube, des rubans de nuages pommelés glissent à vive allure sur la ligne d’horizon. Au bord de la piscine, alors que le soleil a disparu derrière la colline, le vent s’est levé. Étendus sur leur transat, Jean-Louis et Sigmund regardent l’eau se troubler au contact des fleurs de jaquier tourbillonnantes, indifférents au meuglement des vaches qui paissent dans les prés bordant l’hôtel. Quand le mugissement se fait trop insistant, d’un seul mouvement, ils se tournent côté campagne où ils peuvent voir quelques animaux maigrichons à flanc de coteau. Au zénith, un couple de faucons pèlerins dessine de grands cercles sur la toile du ciel. De temps en temps, avec la verticalité parfaite d’une affiche décrochée subitement de sa punaise, l’un d’eux s’abat au sol pour saisir un rongeur, pendant que les ruminants saluent l’exploit du regard en continuant leur repas et en jetant un meuglement sonore en direction de la piscine.

—Votre fille n’est pas là, aujourd’hui ? interroge Sigmund.

—Elle est partie à Varadero.

—Comme mes parents.

—Avec son imbécile de mari.

Jean-Louis s’étire, change de position et reprend sa lecture. Mais le cœur n’y est plus. Le piaillage des hirondelles de Cuba qui volettent autour de la piscine le berce, alors qu’il sombre dans une agréable torpeur.

—Vous n’avez pas l’air de beaucoup l’aimer, celui-là. Il a l’air plutôt sympa, je trouve.

Jean-Louis sourcille, tandis que Sigmund le fixe derrière ses lunettes de soleil.

—Toi, mon gars, tu aimes tous les adultes qui ne sont pas tes parents, fait-il remarquer en s’étirant avant de redresser le dossier de sa chaise longue.

—Vous exagérez un peu, m’sieur.

—Mais le cas de Christian Bellefeuille est désespéré, tu peux me croire.

—Votre fille, elle l’aime, non ?

—Léa aurait épousé le premier venu. C’est ce qu’elle a fait, d’ailleurs.

—Avec ses muscles et tout, il est plutôt pas mal, physiquement, poursuit Sigmund.

—Tu rigoles, le jeune ! Il est laid comme un hareng. Alors que ma Léa est si mignonne...

—Qu'est-ce que vous en savez ? Vous vous y connaissez en beauté masculine, vous ? Et elle en pense quoi, votre femme ? continue Sigmund en prenant la pose du Dr Duval en consultation.

Alors que le ciel est à présent complètement couvert, les derniers nageurs quittent progressivement les lieux, emmaillotés dans leurs serviettes éponge, laissant Jean-Louis et Sigmund seuls sous leur parasol. Au loin, on entend les sons étouffés d'une trompette et d'un accordéon. Les hirondelles se sont tues et les vaches ont disparu, emportant avec elles leur essaim de mouches, alors qu'un employé en vert pomme récupère les verres en plastique qui se sont envolés un peu partout autour du bassin.

—Ma femme, elle s'appelle Monique, en passant, ma femme l'aime bien, continue le vieil homme soudain en verve. Elle le trouve drôle, elle est bon public. Et puis, elle dit qu'il est attentionné avec Léa. J'te dirais qu'il a intérêt à l'être ou je lui casse la gueule !

—J'aimerais bien voir ça !

Jean-Louis lui rend son clin d'œil, puis poursuit.

—Elle est tellement peu sûre d'elle, ma petite Léa...

—Elle n'a quand même pas quatre ans.

—Tu ne manques pas de culot, le jeune, réplique Jean-Louis en fronçant les sourcils. De quoi tu te mêles ?

—J'm'excuse de vous dire ça, mais depuis tout à l'heure, vous parlez d'elle comme si c'était un bébé. Moi, si mes parents me traitaient comme ça, j'capoterais complètement.

—Et ils te traitent comment, tes parents ?

—Comme leur copain. Mais ça, c'est une autre histoire...

L'adolescent marque une pause, retire ses lunettes de soleil et les nettoie avec son short, le regard perdu. Assis au bord de la piscine, il arrose les environs à force d'y aller de battements de pieds de plus en plus forts, puis se retourne vers Lemieux, le T-shirt trempé, prêt à poursuivre son interrogatoire.

—Votre fille, elle l'a rencontré y a longtemps, ce type ?

Jean-Louis hésite à répondre, tiraillé entre sa gourmandise à parler de sa fille et sa réticence à s'étendre sur le cas de Bellefeuille.

—Ma Léa est un peu secrète, de temps en temps, alors on ne sait pas exactement depuis quand ils se connaissent, finit-il par avouer. Quand elle nous l'a présenté, on ne pensait vraiment pas que ça allait durer, tu peux en être certain ! On ne la voyait pas du tout avec ce genre d'homme...

Encouragé par les hochements de tête de Sigmund, il poursuit.

—La surprise, c'est que dix ans plus tard, ils sont encore ensemble, avec un bébé en route en plus. En même temps, Léa a besoin d'une épaule sur laquelle se reposer, la pauvre mignonne... Mais si tu veux mon avis, Christian n'est vraiment pas à la hauteur, conclut-il.

—Vous ne pensez pas qu'il est temps de couper le cordon ?

Jean-Louis se protège la poitrine de la main, comme si un coup venait de lui être porté droit au cœur.

—Je te demande pardon ? lance-t-il, interloqué.

—La laisser respirer, quoi ! Si elle l'aime, ce type, vous pouvez rien faire contre, non ?

—Où est-ce que tu es allé pêcher cette histoire de cordon, toi ?

—Ça fait partie des choses dont on a parlé, en thérapie, avec mes parents. Enfin, ça, c'était l'an dernier... Je pense que c'est réglé de ce côté-là. On est rendus dans la « théorie du lien filial harmonieux et réparateur », si j'ai bien suivi. Enfin, vous comprenez l'idée. Lui laisser son indépendance, faire ses choix et tout. Votre gendre que vous aimez pas, il lui a quand même fait un kid, non ?

—Je t'interdis de parler comme ça du bébé ! Ce n'est pas un « kid », comme tu dis, c'est la chose la plus merveilleuse au monde, c'est...

—Ben j'dis pas ça méchamment, elle est chouette, votre fille. Vous devriez p't'être juste la laisser respirer. Enfin, j'dis ça...

—Je vais méditer là-dessus, coupe Jean-Louis en ramassant son magazine d'un geste brusque.

« De quoi il se mêle, ce petit con ? », râle-t-il dans son for intérieur. Il se lève, fait mine de partir, scrute la surface de l'eau en plaçant les mains sur les hanches et finit par se rasseoir en tournant ostensiblement le dos à Sigmund.

—J'vous ai vexé, m'sieur ? Sérieux, excusez. J'ai dit ça parce que ça me passait par la tête... J'la connais pas, votre fille.

—Hum... bougonne Jean-Louis.

—Eh merde, vous êtes fâché ! J'ai fait une gaffe, j'm'excuse.

Tiens, si ça peut vous remonter le moral, j'veais vous raconter ma vie familiale minable.

— Je t'écoute, accepte Jean-Louis en secouant les jambes pour faire tomber ses tongs sur le carrelage, alors que les premières gouttes de pluie clapotent sur le parasol.

— L'employé en vert pomme, qui a terminé de nettoyer les abords de la piscine, rejoint son collègue sous l'auvent du bar flottant, et sort un paquet de cartes à jouer.

— Mes parents sont fous, commence Sigmund.

— Là, tu exagères un peu, le jeune.

— Non non, j'vous assure, ils sont complètement timbrés. Prenez ma mère, par exemple. Elle change de lubie en moyenne deux fois par an. Quand elle a un truc en tête, elle s'investit à fond et le monde arrête de tourner. L'an dernier, c'était la vie primitive en forêt tropicale et le folklore de la Nouvelle-France. L'année d'avant, la faune aquatique et le modern jazz, et l'année d'avant, la photo argentique en noir et blanc. Et je ne compte pas tous les trucs qu'elle a fait quand j'étais petit ou pas encore né.

Sigmund décrit les pièces de leur immense appartement montréalais, où les antiquités côtoient les courtepointes en patchwork, où les poissons exotiques guettent les masques précolombiens, et où l'on mange du couscous avec des baguettes chinoises en écoutant Duke Ellington...

— C'est assez intense, en effet. Et ton père ?

— Lui, il suit. Il embarque dans chaque trip à fond avec elle. Ils sont encore super amoureux et c'est ça, le problème, vous comprenez ?

— Ce n'est pas si terrible que ça, sourit Lemieux.

— Ils n'arrêtent pas de lire des bouquins et leur dernier truc, vu que ç'a l'air que je suis rendu à l'adolescence, c'est de me laisser m'exprimer totalement sans jamais m'imposer de limites.

— J'avais cru remarquer. C'est plutôt tranquille, pour toi, non ?

— Mais j'en peux plus, moi ! J'aimerais qu'il y ait un peu d'autorité dans cette famille !

Blotti dans sa serviette éponge, l'adolescent ressemble à un oisillon tombé du nid.

— Pour ce que j'ai dit au sujet de l'histoire du cordon et de votre fille, vous m'en voulez pas trop ? demande-t-il finalement d'une voix à peine audible.

—Ne te tracasse pas pour ça, Sigmund. Tu as la langue bien pendue pour un jeune de ton âge, mais c'est correct. Tu es un bon garçon.

—Vous m'promettez que vous êtes pas fâché contre moi ?

—Non non...

—On va encore passer du temps ensemble, hein ?

—Promis, Sigmund. Mais maintenant, il est l'heure que je téléphone à ma femme, dit Jean-Louis en jetant un œil à sa montre. Et puis, il fait frais tout d'un coup. On se verra plus tard, d'accord ?

Abandonnant l'adolescent à ses remords, Jean-Louis presse le pas vers le bâtiment d'accueil. Le vent qui a subitement tourné a fait chuter la température de plusieurs degrés. Embarrassé par sa chemisette lui collant à la poitrine, il laisse une rafale emporter sa casquette qui s'immobilise au sommet d'un cocotier, accrochée au tronc rugueux. Il peste, puis refait au petit trot le trajet qu'il connaît par cœur, utilisant sa serviette éponge pour se protéger le crâne. En chemin, il lance un salut familial au concierge, qui trimbale des outils et des pots de peinture dans sa voiturette de golf. Arrivé au comptoir des téléphones publics, il compose le numéro à toute allure et laisse s'écouler plusieurs interminables sonneries, tout en jouant nerveusement avec le fil tirebouchonné de l'appareil. « Elle n'est pas là », se désole-t-il avant de se décider à raccrocher. « Couper le cordon ? Moi ? Mais qu'est-ce qu'il est allé inventer, ce gamin ? »

Il n'a guère le temps de pousser sa réflexion : Claudette Roy, accompagnée de la grosse dame blonde, accourt vers lui. Son collier de perles en verroterie a laissé une vilaine marque sur son cou. À la main, son verre en plastique est encore à moitié rempli d'un liquide bleu vif.

—Oh là là ! C'est pas de veine, cette pluie ! On avait prévu une partie de volley-ball de plage...

Un terrible coup de tonnerre fait tressaillir les touristes. Dans un formidable vacarme, des trombes d'eau s'abattent brusquement sur les fenêtres du hall d'entrée.

—Vous voyez, monsieur Jean-Louis, je n'exagère pas. On dirait le déluge et en plus, on a perdu au moins quinze degrés en l'espace de cinq minutes... C'est fou, non ? Et je dois absolument aller me changer, moi ! lance Claudette, le paréo violet plaqué contre les cuisses.

—C'est vrai que dans cette tenue... commente Jean-Louis.

— Je file à la chambre, lance-t-elle. Dites, vous n'avez besoin de rien, vous, par hasard ? Vous pourriez peut-être m'accompagner... Avec ce qui tombe, je vais avoir du mal à arriver jusque-là. Heureusement que madame Morin m'a prêté des sandales en plastique !

Incrédules, ils observent le paysage noyé puis, tournant la tête vers la terrasse ouverte du bar et de la salle à manger, contemplent sans mot dire un ruisseau gargouillant d'écume se frayer un chemin entre les tables et les chaises.

— Je dois y retourner de toute façon pour chercher un chandail, lâche Jean-Louis. On y va ?

— Vous n'avez pas peur, avec toute cette eau ?

— On sera protégé par les arbres, ne vous inquiétez pas. Et puis, le gros de l'averse est derrière nous. Regardez, il pleut de moins en moins.

— Vous êtes vraiment mon sauveur ! gémit Claudette, accrochée à son bras.

C'est alors qu'une cascade sonnante de grêlons commence à cingler la surface du bassin d'agrément du lobby, faisant ployer ses nénuphars. L'averse parsème le sol d'éclats de glace qui rebondissent comme de gros diamants de pacotille, roulent jusqu'au réfectoire et finissent leur course près du buffet. Jean-Louis et Claudette se sont déjà élancés sur le sentier, courbés sous leur serviette de bain. Ils sont à mi-distance de leur bungalow quand le grésil cesse d'un coup, rendant la forêt au silence.

— Vous voyez, une petite averse tropicale de rien du tout. Je vous avais bien dit de ne pas vous tracasser...

L'écho de sa propre voix dans le profond silence fait frissonner Jean-Louis. Alors qu'un vautour disparaît dans la brume, l'atmosphère se colore d'un blanc laiteux. Puis les premiers flocons apparaissent, dansant dans l'air comme des confettis argentés sur le vert tendre des plantes. D'abord épars, ils finissent par emplir le ciel. Serrés l'un contre l'autre, les deux vacanciers voient les fleurs roses et rouges qui bordent la voie perdre leur couleur avant d'être recouvertes de mousseline blanche. À la fois émerveillés et stupéfaits, ils suivent la naissance de plaques de glace sur le chemin alors que la poudreuse, entravée par la végétation, s'amoncelle sous leurs yeux ébahis. En quelques minutes, le Costa Sol y Mar est enseveli sous une épaisse couche de neige.

Chapitre 14

À huit kilomètres de là, le village de Varadero est écrasé sous un soleil de plomb. Au marché aux puces, les touristes déambulent sous la canicule le long d'une rue passante où les carrioles tirées par des chevaux impassibles slaloment entre les vieilles autos des années 50. Une foule indolente, alanguie par la chaleur, erre à travers les échoppes. Des odeurs de friture s'échappent d'un brasero autour duquel se massent des amateurs de fruits de mer qui repartent les mains pleines de victuailles emballées dans du papier journal. Michelle et Roger Girard, qui arborent tous les deux un T-shirt commémorant la tournée canadienne de Megadeath, terminent de négocier un couvre-lit aux motifs naïfs. Puis, lassé de chiner au marché, le couple s'installe sur un banc, à l'écart de l'étuve joyeuse.

— Quel merveilleux petit village, fait remarquer Michelle. C'est tellement authentique. On sent la présence des anciennes forces de la nature, la puissance des instincts primitifs !

— C'est un privilège de partager ainsi le quotidien des gens, répond son mari en lui embrassant la main.

— Tu as raison, nous sommes choyés.

Dans un nuage de poussière, un autocar de la taille d'une semi-remorque dépose sous leurs yeux une cinquantaine de retraités transpirants.

— Une pause pipi rapide et visite du marché pendant quinze minutes ! Dépêchez-vous, les amis, on a rendez-vous à midi dans un restaurant typique et ensuite, on visite le musée d'art cubain. Allez, allez... au trot !

Les vieux descendent en rouspétant, pendant que leurs appareils photo et leurs sacs à dos encombrant le passage. Agenouillée près des Girard pour relacer ses souliers de marche, une dame lance à son mari :

— Je ne savais pas qu'on était dans un camp de travail. Je n'en peux plus, moi !

— Madame, on ne traînasse pas, tance le guide.

— Mais ma femme a des varices, plaide l'époux, et elle a mal aux jambes. On ne pourrait pas rester tranquillement dans l'autocar pendant que les autres vont visiter le marché ?

—Hors de question ! On reste tous ensemble. On ne va pas faire une exception pour vous, quand même ! J'suis pas payé à l'heure, moi, alors ne me faites pas perdre mon temps.

En ronchonnant, les retraités se séparent par sexe pour faire la queue devant le baraquement des toilettes.

—Mais laissez-moi passer, crie l'un d'eux, j'ai des problèmes de prostate, moi !

—On a tous des problèmes de prostate, mon vieux, maugrée un autre derrière lui. Pas la peine de râler...

—Je suis allergique aux fruits de mer, je ne peux pas aller à un autre restaurant ? J'ai repéré un fast-food un peu plus loin...

—Moi aussi, j'aimerais bien manger des frites.

—Ça va pas la tête ? s'emporte le guide. On ne fait pas du sur mesure, ici. Le propriétaire du restaurant est mon cousin, alors on y va sans discuter, compris ?

Tout en grignotant des arachides grillées, Roger et Michelle Girard regardent le groupe disparaître dans un vrombissement.

—Drôle de façon de voyager, constate Michelle. On a vraiment de la chance d'être au Costa...

L'autocar à peine parti, la place est prise par une calèche d'où descendent Christian Bellefeuille et Léa Lemieux.

—Comme on se retrouve ! On est dans le même hôtel, pas vrai ? s'exclame Christian en reconnaissant les époux Girard. Vous avez sympathisé avec mon beau-père...

—Tout à fait, c'est le nouveau copain de notre fils, alors, oui, forcément, je vois très bien qui vous êtes, répond Roger. Le hasard fait bien les choses, nous étions justement en train de dire qu'on avait choisi un hôtel vraiment sympathique.

Alors qu'ils ménagent une place à Léa sur le banc, Roger reprend :

—Vous avez fait de belles trouvailles ? Nous, on adore les brocantes...

—On va essayer de dénicher des peintures cubaines pour mettre dans le salon, ajoute Michelle dont la mine réjouie contraste avec le T-shirt aux motifs sanguinolents.

—De l'artisanat et des bijoux, aussi, pour ramener aux amis...

—Faire plaisir fait plaisir, récite Michelle.

—L'harmonie est dans l'harmonie, complète Roger.

Christian et Léa les écoutent en souriant, tandis qu'autour d'eux un flux continuels de touristes continue de se déverser vers le marché.

— Votre fils n'a pas voulu vous accompagner ? s'enquiert Léa en se massant le ventre.

— Sigmund ? Vous voulez rire ! Quand on lui a dit qu'on allait faire des achats, il nous a traités de salauds de capitalistes ignorants qui appauvrissent le Tiers monde. Mais on est habitués, il nous en faut plus pour nous décourager.

— Je ne veux pas critiquer, enchaîne Christian, ce n'est vraiment pas mon genre, tout le monde vous le dira, mais je trouve que les prix qu'ils pratiquent ici sont excessifs. On aurait la même chose à moitié prix en ligne, hein ? Mais Léa a quand même acheté une babiole. Tu leur montres, ma belle ?

La jeune femme extirpe de son fourre-tout un minuscule paquet emballé dans le même papier journal que celui du kiosque à crevettes. Il cache deux girafes en bois clair montées en boucles d'oreilles.

— On sent bien l'influence africaine, commente Michelle Girard en examinant attentivement les pièces. Je suis sûre que ce bijou a une histoire authentique pleine d'aventures et de rebondissements.

— Je pense qu'elles sont fabriquées en Chine, rigole Léa, mais je ne me sentais pas la force de discuter avec le vendeur. Alors j'ai préféré acheter. Il insistait tellement qu'il m'a fait un peu peur.

— Il t'a fait peur ? À toi... La lionne ?

— On en a déjà discuté, chéri. Tu sais que je suis un peu stressée en ce moment.

— Fallait me le dire. Viens, on va les ramener. Ou au moins, obtenir un meilleur prix, réplique Christian en prenant sa belle par les épaules.

Les deux couples conviennent de se retrouver plus tard pour partager le taxi qui les ramènera à l'hôtel, puis Christian et Léa plongent à nouveau dans la foule bigarrée, à la recherche de la boutique, une minuscule échoppe où un homme s'affaire justement à vendre le même bijou à un autre couple.

— Dis-donc, *amigo*, *you will reimburse my wife*. *It's l'arnaque*, ces boucles... *No autentico*, *nosotros not pigeons*.

— Tu y vas un peu fort, chuchote Léa. On ne peut pas parler aux gens comme ça.

— *I am not* laisser faire... *no pesos, no pesos*, continue Christian.

— Calme-toi, chéri, on part.

— *Si arnaco, no peso*, conclut Bellefeuille en fourrant les boucles dans son sac et en attrapant au passage un bracelet doré qu'il fait mine d'empocher. *You give present to my wife, amigo*.

Le vendeur siffle en direction de l'arrière-boutique, d'où deux mastodontes émergent. Le premier, ventripotent et moustachu, mesure près de deux mètres, tandis que le second, glabre et maigrelet, le dépasse d'une tête. Ils échangent un regard complice en avançant d'une démarche chaloupée. Agrippant la manche de Léa, Christian sent la transpiration mouiller le fond de son short.

— Tout doux, les gars, c'était une blague... Elle est bonne, non ? grimace-t-il en reposant le bijou sur l'étagère.

— T'inquiète pas, je te couvre, lui murmure Léa à l'oreille, les poings déjà serrés.

— Le visage patibulaire du géant se radoucit quand il se penche sur le gros ventre de la femme enceinte. D'une voix tendre, il s'exclame en français :

— Ah, vous voici enfin, on vous attendait ! Quel joli bébé, guililililili !

La seconde armoire à glace s'approche et gazouille à son tour :

— Guiliguili, il est beau le bébé... Guilililililili !

Dans un éclat de rire, Léa relâche la tension qui faisait battre ses tempes et rassure Christian d'une caresse dans le dos.

— Je m'appelle Emilio Lopez et voici mon frère Juan, déclare le premier colosse. On a étudié à la Sorbonne, à Paris, et on est spécialistes de la littérature médiévale en Europe occidentale.

L'énorme paluche d'Emilio engloutit la main de Christian, puis les deux géants étreignent Léa l'un après l'autre, la soulevant à chaque fois légèrement de terre. Indifférent à ces effusions, le propriétaire de la boutique part servir d'autres clients, alors que Michelle et Roger Girard franchissent la porte à leur tour.

— En voici une boutique populaire ! s'étonne Roger. Alors, c'est réglé votre problème de boucles d'oreilles ? S'il y a un souci, Michelle peut traduire. Elle a suivi des cours privés d'espagnol durant toute l'année.

— Tout va très bien, réplique Léa.

— On est même en train de se faire des copains, ajoute Christian avec une moue dubitative.

— Je me disais bien que vous étiez du type sociable, vous. Exactement comme votre beau-père.

— Permettez-moi de me présenter, les interromp le géant maigrichon. Chère madame, cher monsieur, je suis Juan Lopez. Mon frère Emilio et moi sommes spécialistes en littérature médiévale.

Si Roger Girard se dit impressionné, Michelle, pour sa part, les félicite pour leur excellent accent, en plus de les complimenter pour la beauté de leur pays et la propreté impeccable de ce si charmant marché. Pas étonnant que les Caraïbes soient une des destinations favorites des Canadiens. Il y a aussi l'Europe, bien entendu, mais avec toute cette belle végétation, Cuba est tellement moins cher et plus exotique...

— On ne va pas vous déranger plus longtemps, il est temps qu'on y retourne si on ne veut pas louper le buffet du midi, coupe Christian Bellefeuille en regardant sa grosse montre. Vous rentrez luncher avec nous à l'hôtel, les tourtereaux ? Après tout, c'est le principe du tout-inclus, pas vrai ?

Les quatre Québécois saluent à la ronde et s'apprêtent à rejoindre la cohue de chalands dans la lourdeur du début d'après-midi, quand Emilio Lopez se poste devant la porte de la boutique pour observer totalement l'étroit passage.

— Que diriez-vous de partager notre repas ? propose-t-il dans la pénombre.

— Dacodac ! s'empresse d'accepter Roger Girard. Ça nous changera des carottes râpées.

— Ce serait un honneur et un plaisir, ajoute Michelle. Faire la connaissance de vrais locaux, c'est formidable. Quel dommage que Sigmund ne soit pas là...

— Désolé, réplique Christian en prenant Léa par la taille, mais on va vous fausser compagnie. Ma femme est un peu fatiguée, pas vrai ? Et puis, vu son état, on ne voudrait pas risquer une intoxication alimentaire. Sans vouloir critiquer votre gastronomie, bien sûr. C'est pas mon genre de dire du mal...

— Mon père nous attend à l'hôtel, rectifie Léa en donnant un coup de coude dans les côtes de son époux. Il ne faudrait pas qu'il s'inquiète, vous comprenez ?

—Nous, on est certains qu'il ne s'inquiétera pas, affirme l'un des mastodontes après avoir échangé un regard complice avec son collègue. Mais si vous voulez, on va vérifier.

—Vérifier? Comment ça, *vérifier*?

—Attendez-moi un instant, je vais faire quelques incantations et je reviens, lance le géant moustachu.

—Ces Cubains ont un sacré sens de l'humour, marmonne Christian en se massant les côtes.

Après avoir toisé Bellefeuille de toute sa hauteur, Juan Lopez retourne au fond du magasin pendant que les Girard en profitent pour fouiner dans les paniers en osier débordant de bibelots. Malgré sa chemise ouverte sur son torse musclé, Christian a la mine d'une chenille au milieu d'un poulailler.

—Je ne suis pas très à l'aise avec cette histoire d'incantations, chuchote-t-il en fixant ses chaussures de sport.

—Pas de panique, je suis là, le rassure Léa en lui gratouillant l'omoplate.

Après avoir passé les cordages d'une marionnette autour de son immense main, l'autre géant se penche délicatement vers le ventre de Léa, puis mime une histoire silencieuse au bébé invisible.

—Je me demande quand va revenir son copain, souffle Christian. Dès qu'il arrive, on file!

À cet instant, Emilio Lopez réparait, le pouce en l'air :

—Votre papa va très bien. Il n'a pas du tout hâte de vous voir revenir. Enfin, pas vous, madame. Vous, il vous adore. Mais vous, monsieur, il ne peut pas vous supporter. Désolé.

Et, s'adressant aux époux Girard :

—Pas la peine de vous presser vous non plus pour rentrer à l'hôtel, votre fils se porte beaucoup mieux quand vous n'êtes pas là. Sans offense, madame. Alors, si vous nous faites l'honneur de vous joindre à nous pour le déjeuner, ça nous fera extrêmement plaisir de vous faire une place à notre table.

—Quelle charmante invitation! jubile Michelle. Mais quelle drôle d'idée pour ce qui est de Sigmund... Oui, c'est le prénom de notre fils. Un garçon adorable. C'est vous qui lui avez dit que notre fils était resté à l'hôtel?

—Vous savez bien que non, répond Léa.

Emilio et Juan leur offrent un sourire rassurant.

— Un bon plat de spaghetti, ça vous dit ? demande le plus grand.

— Ça ne fait pas très gastronomie régionale, tout ça...

— Désolé, mais on n'a pas eu le temps d'apprendre à cuisiner local.

— Ah bon... Vous n'êtes pas d'ici, alors ?

— D'ici ou d'ailleurs, quelle importance...

— Mais vous avez des noms cubains, pourtant.

— Ça tombe bien, hein ?

« C'est des guignols, ces types », se dit Christian en son for intérieur.

« Ils dégagent une belle énergie », pense pour sa part Michelle.

« Au pire, je les dégomme en moins de deux », se promet Léa.

« Ils sont drôles avec leur gros nez », pouffe le bébé dans le ventre de sa mère.

— On vous suit, tranche Roger Girard.

Précédée par les frères Lopez, la troupe se faufile parmi les badauds, puis bifurque vers une ruelle conduisant à la plage. Les mains en visière pour se protéger du soleil, ils cheminent mollement, engourdis par la chaleur et l'humidité et respirant avec difficulté l'air saturé de parfums. Au-dessus d'eux, les sternes marines ondulent sous le regard morne des pélicans paressant sur la digue.

— Quelle nature généreuse, souffle Michelle. Passe-moi les jumelles, chéri !

Alors qu'elle se concentre sur les oiseaux, son regard est attiré par une masse obscure qui barre le lointain vers le sud. La ligne menaçante, qui s'épaissit en de sinistres volutes, semble progressivement manger l'azur.

— C'est curieux, on dirait que ça se couvre par là-bas, vers l'hôtel. Il y a même des éclairs... Heureusement, ça n'a pas l'air de venir par ici.

Pendant que les jumelles passent de main en main, Christian en profite pour se vider une bouteille d'eau sur la tête.

— Une chance qu'on n'y soit pas, dit-il, ruisselant. Léa déteste les orages. Pas vrai, ma belle ? Au fait, c'est encore loin, chez vous, les amigos ?

D'un pas joyeux, les deux géants entraînent leurs invités vers une cabane en bois au porche rouge et jaune. Devant la porte, une vieille Chevrolet chauffe au soleil comme un gros scarabée. « Ah, les

fameuses vieilles américaines de Cuba ! », lance Roger pendant qu'un des hôtes les précède à l'intérieur et que l'autre ferme la marche. La maison, pimpante, respire le propre et la fraîcheur. Dans le vestibule, une collection d'objets hétéroclites fait pousser des exclamations aux Girard :

— Est-ce que ces statuettes sont à vendre ? Elles dégagent des ondes de fertilité exceptionnelles... Elles seraient fantastiques dans le living-room, à côté de ces pièces qu'on a dénichées au marché aux puces aztèque de Repentigny. Qu'est-ce que tu en penses, mon chéri ?

— Vous magasinez les antiquités aztèques en banlieue de Montréal ? Elle est bien bonne ! lance Christian.

— Vous seriez étonné...

La table, impeccablement dressée pour six personnes, attire tous les regards.

— Vous attendiez des gens ?

— Vous quatre, évidemment. Avec nous deux, ça fait six, réplique l'un des colosses en y allant d'une petite révérence.

— Mais comment avez-vous su que nous allions nous rencontrer ?

— Pour tout vous dire, on a été embauché à la pige par un stagiaire, explique le moins grand des deux géants.

— Je comprends, dit Roger Girard. Quelqu'un de l'office du tourisme ?

— Du bureau régional, plutôt.

— Très bien, très bien.

— Ils font des expériences sociologiques, là-haut, continue le mastodonte en pointant un doigt en l'air.

— Très bien, très bien, répète Roger Girard en examinant le plafond.

— Alors, on leur donne un coup de main, enchaîne Emilio Lopez en arrivant avec un plat en porcelaine fumant, un tablier en dentelle noué autour de ses énormes hanches.

Les pâtes baignent dans une sauce rosâtre. Chacun se sert copieusement, puis le cuisinier ventripotent porte un toast avant d'engouffrer en une bouchée aussi colossale que bruyante la moitié de son plat.

— C'est délicieux, déclare Michelle en s'essuyant la bouche. Cette petite touche de coriandre avec l'ail, de la cuisine cubaine ty-

pique ! Bravo, messieurs, pour ce mélange culinaire nord-sud.

— C'est très bon, mais je ne goûte pas la coriandre, plutôt le thym, la contredit Léa. Et tous ces légumes, ça fait du bien. Après trois jours à suivre le régime de l'hôtel, c'est exactement ce dont je rêvais...

— Je ne vois pas où il y a des légumes, ma belle ! C'est une sauce à base de viande hachée. Exactement comme celle de ta mère...

— Mais non, c'est la sauce crémeuse aux champignons dont je cherche la recette depuis des lustres, soutient Roger Girard.

Perplexe, chacun fixe son assiette et termine de manger en silence, pendant que le tintement de l'argenterie résonne dans le vaste salon. Après le dessert, une tranche de gâteau goûtant à la fois les pommes, le caramel et les fraises, Emilio Lopez s'excuse et disparaît dans une pièce voisine, laissant ses invités seuls avec Juan, qui se lance dans un exposé magistral sur le roman médiéval tout en servant le café. Personne n'ose l'interrompre. Alors qu'il achève, Michelle applaudit.

— Comment ai-je pu vivre aussi longtemps sans soupçonner que tout cela existait ?

— Quoi ? Que les prépositions en roumain du 15^e siècle étaient placées après les adjectifs difficiles ? Effectivement, ça manquait aussi à ma culture, elle est bien bonne !

— Voyons, Christian, tente Léa.

— Les adjectifs qualificatifs, corrige Juan.

— Chéri, tu penses qu'ils offrent des cours de littérature médiévale comparée à l'UQAM ? demande Michelle à son époux sans prêter attention à Christian.

Après une quinzaine de minutes, Emilio Lopez réapparaît, alors que Christian et Roger ont allumé des cigares et que Léa admire à la dérobée les biceps de son jumeau.

— Tout est réglé, messieurs dames, vous pouvez retourner à l'hôtel, annonce le géant moustachu.

— Ils ont terminé, là-bas ? s'enquiert Juan.

— Je n'ai pas tous les détails opératoires, mais Eexos m'a donné le OK pour réunir le groupe. Préparez-vous, les amis, on va vous appeler un taxi.

Christian prend une longue bouffée de cigare et, tout en faisant un clin d'œil à Roger, déclare :

— Je me disais bien que ces deux types étaient bizarres.

— Réunir le groupe ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?
poursuit Roger en expirant la fumée par le nez.

Emilio dévisage son frère avec une moue hésitante.

— On leur explique, *hermano* ?

— On n'est pas supposé.

— Mais on est des gars sympas...

— Et Eexos faisait tellement pitié, hier soir, au pub...

Chapitre 15

La veille, les frères Lopez avaient pris un verre au O'Godies, un établissement ouvert tous les jours depuis la création du monde et fréquenté par le commun des Immortels. Les divinités en appréciaient l'ambiance décontractée et le décor chaleureux, tout en vieux chêne sombre, acajou et terre de Sienné. On y croisait toutes sortes de personnalités : des grands pontes, comme Jésus ou Bouddha qui s'y détendaient avant d'aller souper quelque part, parfois ensemble, parfois séparément, de vieux ringards comme Zeus qui avaient connu leur heure de gloire et qui aimaient rabâcher les oreilles des plus jeunes de leurs exploits passés, des cadres de l'administration, comme Yahvé et Satan, ou encore des esprits sains en formation.

Le pub était également un lieu de rencontre populaire auprès des anges gravitant dans l'univers des divinités en *free lance*, et qui espéraient pouvoir y rencontrer des collègues et, éventuellement, des clients. Juan et Emilio Lopez étaient de ceux-là. En arrivant à la taverne, ils avaient immédiatement repéré le jeune Eexos, le nez dans sa pile de livres.

— Un prospect pour nous, avait glissé Emilio à son frère en lui donnant un coup de coude.

De fait, Eexos avait le profil du type qui ne demande qu'à être aidé. Les deux frères s'étaient donc installés à sa table sans cérémonie pour lui présenter leur offre de service. Le visage d'Eexos s'était aussitôt éclairé.

— Vous ne pouvez pas savoir à quel point vous tombez bien, avait-il bredouillé.

— Explique-nous le problème, mon garçon. Et d'abord, dis-nous où tu es basé et qui est ton maître de stage. Ne t'inquiète pas, on connaît tout le monde, ici, depuis le temps qu'on traîne dans le milieu...

— Je suis basé dans les Caraïbes, île de Cuba, à Varadero. C'est là que je fais mon terrain, sous la supervision de Itzamna. Vous le connaissez ?

— Cette vieille branche ? Tu parles ! Comment va-t-il ?

Heureux de décrire son intimité naissante avec le dieu maya, Eexos avait rangé ses livres dans son cartable, avant de s'installer plus

confortablement pour terminer son verre de lait.

— Itzamna semble en forme. Ça ne fait que quelques jours que j'ai commencé à travailler avec lui, mais à ce que j'ai vu jusqu'à présent, il va bien. Vous savez sans doute qu'il est à la retraite.

— On a vu passer l'information dans la Gazette du Palais. Donc, ils l'ont posté dans les Caraïbes ? C'est sympa. Enfin, ça dépend où... Mais si tu veux vraiment te reposer, disons que Varadero est l'endroit idéal, avait commenté Juan Lopez.

— C'est même carrément ennuyant, comme affectation. Je me demande comment il occupe ses journées, avait renchéri son frère.

— Je pense qu'il lit beaucoup. Et il observe en bas, évidemment.

— Au fond, on en revient toujours à ça, pas vrai ? avait déclaré Juan en levant sa chope.

— Aux P'tits Humains !

— Aux P'tits Humains !

— On s'en lave pas les mains ! avaient-ils trinqué tous les trois.

Ils avaient recommandé une tournée, puis fait rouler la conversation autour du système bureaucratique de la boîte, avec ses bons et ses mauvais côtés. Le nouveau plan quinquennal allait-il dans la bonne direction ? Le ministère de la Démographie n'était-il pas en train de prendre trop de place ? Et le Programme spatial, là-dedans ? Une impasse ou un progrès nécessaire ? Finalement, Eexos était entré dans le vif du sujet.

— Je ne peux pas me plaindre de mon stage. Il y a toujours tellement de choses à apprendre avec les Petits, mais je crains d'avoir visé trop haut. Comme je vous l'expliquais, je m'intéresse à la sociologie des microcosmes et j'aimerais soumettre mes résultats au ministère de la Génétique, avait-il annoncé, la poitrine gonflée, fier comme un paon.

— *I'll drink to that !*

La réaction des deux pigistes avait ravi le stagiaire. Tous s'accordaient pour dire que ces prétentieux du ministère de la Génétique n'avaient rien produit de nouveau depuis longtemps et qu'un peu de sang neuf ne pourrait que leur être bénéfique. Eexos avait alors expliqué sa théorie : les relations interpersonnelles familiales gagneraient en qualité si la composante génétique était un peu mise de côté. Un thème intéressant au sujet duquel les frères Lopez se souvenaient voir lu un article dans le Journal de l'Académie. Les chopes s'étaient entre-

choquées de nouveau, puis, une moustache de lait autour de la bouche, Eexos s'était lancé dans les explications techniques, gribouillant sur une serviette en papier et ponctuant chacune de ses idées d'un trait de crayon.

— J'aimerais comprendre comment fonctionne cette composante génétique, surtout si on la mettait à l'épreuve dans le cadre d'une expérience microsomale non agressive. On pourrait isoler les facteurs à risque pour ensuite proposer des améliorations. Ultimement, cela contribuerait à améliorer les relations interpersonnelles à l'intérieur du clan familial ! Qu'est-ce que vous en dites, les gars ?

Guettant l'approbation des deux géants après son exposé, Eexos avait passé une main tremblante dans sa tignasse avant de lisser les bords de sa tige.

— C'est pas mauvais, comme idée, avait finalement lâché Juan Lopez. Pas nouveau, mais pas mauvais.

— Oh merci ! Je ne prétends pas être un grand génie. Je ne suis qu'un stagiaire, après tout, avait concédé le jeune demi-dieu, soulagé.

— C'est grâce à des jeunes comme toi qu'on progresse, avait renchéri Emilio. Et la multidisciplinarité est à la mode, tu iras loin, mon garçon. Qu'est-ce qu'on peut faire pour toi ?

— Eh bien, voilà : pour mon expérience, j'ai trouvé des sujets intéressants, mais je manque de temps.

— Tu veux un petit coup de main du destin ? On est là pour ça. *Hermano*, sors-lui la grille tarifaire.

Chapitre 16

S'éventant avec l'enveloppe jaune contenant le contrat signé par Eexos, Juan Lopez termine son café en cette chaude après-midi d'octobre, pareissant avec ses convives devant la grande table encore garnie des restes de leur festin.

— J'en sens deux qui sont réceptifs, mais je ne suis pas certain pour les deux autres, lance le mastodonte en se servant une seconde tasse.

— Bon diagnostic, acquiesce son jumeau.

Puis, se penchant à nouveau vers le ventre protubérant de Léa Lemieux, il s'exclame :

— Évidemment, on ne parle pas de toi, ma mignonne. Guilililili !

La jeune femme se dégage de l'étreinte du géant et, les poings sur les hanches, dans une expression mi-figue mi-raisin, l'oblige à soutenir son regard : « Qui est réceptif à quoi, à la fin ? Et vous la donnez, l'explication de vos cachotteries ? Nous renvoyer à l'hôtel ? De quoi parlez-vous ? Nous y retournerons comme des grands, au moment qui nous conviendra. »

— Bien dit ! Ma lionne se réveille, approuve Christian.

Mal à l'aise, Juan Lopez se balance sur sa chaise et répond :

— On ne peut pas vraiment vous expliquer pourquoi, mais en gros, il y a quelqu'un quelque part qui voulait que vos unités familiales éclatent pour des durées variables.

— Que nos unités familiales éclatent ? De quoi s'agit-il exactement ?

— OK, on va prendre ça différemment. Vous êtes en vacances en ce moment ?

— C'est exact.

— Vous, vous avez un père, et eux ils ont un fils, c'est bien ça ?

Emilio ramène les assiettes sales à la cuisine, pendant que Juan s'empêtre dans ses explications.

— On n'est pas au courant de tout...

— Vous n'êtes pas dans le secret des dieux... Elle est bonne, hein ?

— Tais-toi, s'il te plaît, chéri, commande Léa en posant la main sur l'épaule de son époux.

— Comme je le disais, on n'est pas au courant de tout, répète le géant. On nous a simplement demandé de séparer votre groupe pendant quelques heures, le temps qu'ils mettent en branle leur mécanique, là-haut. C'est maintenant chose faite, alors 75% du groupe peut retourner à l'hôtel. Grosso modo, évidemment.

— Qu'est-ce que vous nous chantez là ? insiste Léa.

Se portant à la rescousse de son frère, le moustachu explique :

— Ce qu'il essaie de vous dire, c'est que ce n'est pas la peine d'essayer de nous tirer les verres du nez. On va être francs avec vous, les Petits : on est juste des pigistes. On est payé au contrat. On ne fait même pas vraiment partie de la boîte, alors...

— On ne nous dit pas grand-chose, poursuit Emilio. La seule chose dont on est sûrs, c'est que votre groupe peut et doit retourner à l'hôtel. Et d'ailleurs, si j'étais à votre place, je me dépêcherais d'y être avant la tombée de la nuit. Il va faire un froid de canard, là-bas.

— Mais voyons ! s'étonne Roger. Ici, c'est la fournaise... Comment voulez-vous qu'il fasse froid à l'hôtel ?

— Jetez un œil à la fenêtre.

Aussitôt, tous se précipitent vers la véranda, où ils réalisent que l'écharpe de nuages grisâtres s'est transformée en une épaisse gelée aussi noire que la nuit qui obscurcit la moitié du ciel. Le magma localisé côté sud a fait disparaître la cheminée de l'usine de traitement des eaux, alors qu'une sinistre muraille mouvante se dresse à l'horizon.

— Quel phénomène météorologique intéressant ! s'exclame Michelle.

Le géant glabre se tourne vers Léa et, cachant son embarras derrière un sourire bon enfant, annonce :

— Par contre, la jeune dame et le petit bébé devront rester avec nous.

Médusés, Christian et Léa le dévisagent.

— Désolé, on a des ordres, indique l'autre, qui en voyant Léa serrer à nouveau les poings, s'empresse d'ajouter : tout doux, madame. Comme vous le savez, la violence physique ne résout pas les problèmes, sans compter que vous n'êtes pas en état de vous battre.

— Christian, fais quelque chose ou je les envoie au tapis.

— Je ne veux pas vous critiquer, c'est pas mon genre, mais là, je suis perdu... Tout à l'heure, vous parliez de séparer le groupe, puis de le reconstituer, et maintenant, vous voulez enlever ma femme ? Si

c'est une blague, elle n'est pas drôle du tout !

— L'enlever ? Vous y allez avec de grands mots. Non, on doit juste la garder avec nous quelque temps, pendant que ça cristallise. C'est dans notre ordre de mission : la petite dame et le bébé à naître restent ici pour le moment.

— Et puis, avec la température qui vous attend là-bas, c'est plus prudent pour elle de rester ici, croyez-nous, précise le jumeau.

Léa scrute le lointain, pendant que ses sourcils blonds froncés intensifient la dureté de son visage. Des éclairs menaçants percent les rideaux de pluie qu'elle devine au loin. La foudre qui crève le couvert nuageux la fait frissonner. Elle prend une grande inspiration et, se tournant vers les frères Lopez, reste bouche bée. Alors que son regard se radoucit, un chat orange à la queue cassée vient se frotter contre sa jambe. Christian lui prend la main, la pause délicatement sur son ventre, l'embrasse sur le front, replace une mèche derrière son oreille et dit :

— À bien y réfléchir, ce n'est peut-être pas si absurde, non ? Tout ira bien, ma lionne, et je vais veiller sur beau-papa !

Chapitre 17

Au Costa Sol y Mar, Jean-Louis Lemieux et Claudette Roy ont réussi à regagner leur bungalow in extremis, juste avant qu'un déluge de neige fondue ne transforme la voie en pataugeoire d'eau glaciale. La porte de sa chambre étant à nouveau bloquée, Claudette se réfugie chez son voisin où la petite bouilloire électrique est vite allumée. Pelotonnée sur le canapé qui fait face au lit, elle sirote son Nescafé en se mouchant. « Mes cheveux doivent être à faire peur », soupire-t-elle, enroulée dans une couverture. Accoudé à la fenêtre, Jean-Louis observe des touristes en short greloter sur le sentier, leur visage en partie caché par des petits nuages de vapeur qui s'échappent de leur bouche tordue par le froid.

— Heureusement que ma Léa est à Varadero. J'espère qu'il fait meilleur qu'ici, soupire-t-il en voyant s'égrener les minutes sur la pendulette de sa table de nuit.

— On ne va quand même pas rester bloqués ici toute la journée, gémit Claudette après avoir tourné la dernière page de *Vélo Mag*.

Pour une fois, Jean-Louis partage son avis. Le spectacle improbable de la piscine charriant des glaçons comme un immense verre de vodka le convainc de retourner au bâtiment principal avant que les choses ne se dégradent encore davantage. Et puis il a faim et s'est habitué à faire des allers-retours entre sa chambre et le buffet : ces intempéries ridicules ne lui feront pas changer sa routine.

— Je vous prête un pull et on repart, dit-il d'un ton autoritaire.

En chemin, ils croisent le concierge qui, du menton, leur offre une place dans sa voiturette de golf dont les roues chuintent dans la gadoue. D'autres vacanciers sont déjà recroquevillés à l'intérieur du véhicule, principalement dans le compartiment à bagages. Madame Morin de Brossard sert son châle en soie sur sa grosse poitrine comme si sa vie en dépendait, pendant que son époux regarde défiler le paysage d'un air morne, en essuyant de temps en temps ses lunettes de soleil avec sa chemisette trempée. À peine l'équipage est-il arrivé à destination que le concierge repart secourir d'autres voyageurs abandonnés au bord de la route, sous les cocotiers, le pouce en l'air.

— Quel homme admirable. Toujours prêt à aider tout le monde, commente Claudette en admirant le dos musclé qu'elle devine sous

l'uniforme mouillé de Miguel. Quand je pense que mon ex-mari avait arrêté de faire de la musculation sous prétexte que je ne faisais aucun effort. Au fait, Jean-Louis, vous me trouvez trop grosse, vous aussi ?

C'est ainsi qu'ils retrouvent Sigmund Girard et une vingtaine d'autres touristes dans le hall d'entrée, tous désœuvrés et blottis les uns contre les autres sur les fauteuils en rotin. Pieds nus, l'adolescent tortille des orteils dans les flaques qui s'accumulent près du bar. Exécutant un pas de danse, il envoie une gerbe d'eau en direction d'un bataillon de retraités en grande conversation avec le représentant de Tourland. Visiblement mécontent, ce dernier gesticule avant de se lever brusquement pour se précipiter vers sa voiture qui disparaît en zigzaguant dans la neige.

— Tu n'as pas froid aux pieds, le jeune ? demande Jean-Louis.

— Ça va, la céramique est encore tiède. C'est *fucking weird* comme sensation. Et de toute façon, mes Converse sont dans la chambre et mes parents ont oublié de me laisser la clé. Je vais quand même pas me balader en tongs, non ?

Engoncée dans le gros chandail rouge de Jean-Louis, Claudette ressemble à un rôti de veau bien frais. « Au moins, je suis au chaud », se console-t-elle devant l'air transi d'une dame âgée qui grelotte dans la nappe à fleurs qui lui sert de cape. La pauvre lui fait tellement pitié qu'elle file au bar pour lui commander un cocktail. Entre rescapés climatiques, on s'entraide, n'est-ce pas ? Ragaillardie, la vieille reprend des couleurs et partage son drink avec son amie drapée dans une serviette éponge. Satisfaite d'avoir accompli son devoir, Claudette retrouve sa place près de Jean-Louis. Mais au fait, a-t-il des nouvelles de sa famille ? Comment vont-ils rentrer à l'hôtel ? Les routes sont-elles sûres ? Est-ce qu'il y a du bon liquide lave-glace à Cuba ? Elle a beau l'interroger, l'autre n'a aucune réponse.

Quand, en fin d'après-midi, Christian Bellefeuille et les époux Girard réapparaissent finalement à bord d'un taxi qui s'évanouit dans la tempête en patinant aussitôt après les avoir déposés, Claudette et Jean-Louis sirotent des Cuba Libre au bar, tandis que Sigmund tente de les initier au poker. Les bras tendus, Michelle et Roger se précipitent vers leur fils et l'embrassent fébrilement sur le front. Pour sa part, Christian amorce une accolade vers son beau-père, mais au dernier moment, lui envoie une grande tape dans le dos.

— Où est Léa ? bougonne le sexagénaire.

— Elle est restée à Varadero... Ne t'inquiète pas, je t'expliquerai plus tard.

— Restée à Varadero ? s'étonne Jean-Louis en sentant un vent glacial lui effleurer l'échine.

— Elle est avec deux gentils messieurs. Pas de quoi paniquer... Un petit kidnapping entre amis, si tu préfères, se risque à expliquer Christian.

— Tu es vraiment le roi des imbéciles avec tes blagues ! Où est-elle ? répète Jean-Louis en foudroyant son gendre du regard.

— Figure-toi qu'au marché, elle a rencontré un de ses collègues de travail... Enfin... quelqu'un avec qui elle fait des cours de tricot prénatal. Tu connais Léa... Toujours prête à essayer de nouvelles activités, improvise Christian.

Voyant ce dernier dans l'embarras, Michelle Girard s'approche, prend Jean-Louis par le bras dans un geste rassurant et dit :

— On peut lui dire la vérité sans crainte, voyons. Je suis certaine que monsieur Lemieux comprendra très bien la situation.

D'une voix flûtée, avec force de détails sur le confort de la demeure des deux Cubains, Michelle parle du sympathique repas qu'ils ont savouré là-bas, de l'ambiance décontractée, de la nécessité pour la jeune femme enceinte de se reposer, d'éviter les orages, de s'épanouir dans la nature généreuse et de méditer devant la mer. En un mot : de profiter du temps splendide à Varadero.

— Du temps splendide ? Vous plaisantez, ou quoi ?

— Ça paraît difficile à croire, mais c'est une véritable étuve, là-bas ! J'ai même attrapé un coup de soleil, renchérit Roger en exhibant son épaule écarlate.

— Waouh ! T'as fait pire que moi, papa, t'as vraiment l'air d'un *fucking* homard !

— Quelles belles petites familles vous formez, interrompt Claudette, les joues rosies par l'alcool.

— Je vous les prête quand vous voulez, ces deux-là !

— Allons allons, mon grand garçon, reste poli, réplique le père.

— En passant, est-ce que quelqu'un comprend ce qui se passe dehors ? C'est quoi cette tempête de neige ? demande Bellefeuille pour changer de sujet. On a eu un mal fou à arriver jusqu'ici. J'ai bien cru que notre chauffeur de taxi allait nous abandonner en route.

—C'est probablement El Niño, répond Claudette. Oh là là ! Les changements climatiques, c'est épouvantable, vous ne trouvez pas ? Je me demande ce qu'en pense mon amie de Brossard...

—En attendant, une bonne partie des touristes a fichu le camp. Et regardez autour de vous, c'est à n'y rien comprendre ! maugrée Jean-Louis.

Les tourbillons argentés colorent l'horizon d'une teinte métallique, laissant percer un jour blafard à travers les fenêtres du lobby. Les flocons de neige agrippés aux carreaux sont mêlés de grains de sable et dégoulinent sur le verre en de fines traînées brunes. Le long du stationnement presque désert, les régimes de bananes scintillent sous le verglas.

—Pauvre Nature, soupire Michelle, une main sur le cœur et la gorge nouée. Je ne sais pas comment tous ces splendides arbres vont s'en sortir...

—Moi, c'est plutôt mes pieds que je plains, se lamente Claudette en contemplant ses orteils bleuis par le froid et leur vernis à ongles tout écaillé.

—Les Girard, si vous voulez repasser à votre chambre, vous devriez demander un *lift* à Miguel avant qu'il ne soit trop tard. Et toi, Christian, va donc nous commander quelque chose au bar, ordonne Jean-Louis. Finalement, ce n'est pas plus mal que ma Léa ne soit pas là, ajoute-t-il pour lui-même, se promettant de taire à son épouse l'épisode de cette séparation aussi insolite que providentielle.

Mais Miguel est introuvable, trop occupé à installer des chauffages d'appoint au bar et dans la salle à manger, à calfeutrer les issues et à patrouiller dans les couloirs à la recherche de bris à réparer. Quant au directeur du Costa Sol y Mar, il a réuni un comité de touristes pour faire le point sur la situation, et ce, dans les trois langues et avec sa bonne humeur habituelle : les routes pavées qui conduisent aux secteurs d'habitation ne sont plus praticables ; les cuisiniers, plongeurs, serveurs, femmes de chambre, jardiniers, préposés à l'accueil et au bar ont été autorisés à rentrer chez eux ; tous les touristes sont confinés dans le bâtiment principal jusqu'à nouvel ordre. Il s'agit d'une tempête sibérienne ultra localisée, puisque seul le périmètre de l'hôtel semble touché. La direction remercie donc son aimable clientèle pour sa patience et sa compréhension pendant ce petit contretemps, des parapluies seront gracieusement distribués en témoignage d'amitié.

— On est enfermés ici pour toujours ! Et tout seuls, en plus, gémit Claudette, c'est horrible...

— Moi, je trouve ça plutôt rigolo, comme histoire, sauf que mon iPod est resté dans la chambre. Fais chier ! maugrée Sigmund.

Chapitre 18

Les touristes du Costa Sol y Mar s'installent pour la nuit au bord de la piscine intérieure du centre de fitness. Fièremment guidés par Christian Bellefeuille, un habitué, ils découvrent les lieux. Un escalier débouchant près du bar les conduit vers une salle de gym entièrement équipée, don d'un ancien champion de boxe argentin ayant fait fortune dans les boîtes en carton : un mécène attaché au Costa pour y avoir rencontré son épouse vingt ans plus tôt, selon les informations obtenues par Bellefeuille auprès de l'entraîneur. Le mobilier est recouvert de coussinets douilletts et imperméables aux motifs abstraits, une contribution de l'épouse du millionnaire argentin qui adorait attendre son ex-boxeur de mari en barbotant dans la piscine.

Ils sont une trentaine à regarder les heures s'écouler dans la pénombre, attentifs aux borborygmes du bassin et à la montée des eaux. Les gargouillis de la tuyauterie semblent amplifiés par le silence de la nuit. Le système de pompage, en partie obstrué par des débris de toutes sortes, mugit tel un immense intestin. Seule Claudette Roy ronfle paisiblement, blottie dans une serviette de bain, imperturbable au milieu des vacanciers insomniaques.

Le lendemain matin, les fenêtres du demi-sous-sol sont enfouies sous la neige, empêchant la lueur du jour d'y pénétrer. Sonnés par les odeurs de chlore qu'ils ont respirées pendant toute la nuit, les muscles gourds, les résidents émergent un à un d'un sommeil douloureux, pareils à des convalescents au réveil d'une opération. Les bras ballants, ils errent dans l'hôtel désert.

Néanmoins, la journée s'organise : ignorant les risques de débordement, les plus jeunes profitent de la piscine intérieure, alors qu'au lobby, des tables de poker, de Uno et de bridge ne désemplissent pas. Dans le hall d'accueil, les mains pressées contre les vitres encore tièdes de l'aquarium tropical, certains observent avec curiosité le mobilier extérieur se couvrir d'une épaisse croûte blanche, comme la terrasse d'une station de ski en plein mois de février. De son côté, Christian Bellefeuille tue le temps à transpirer dans la salle de gym. Souriant à son reflet, il admire ses biceps gonflés et moites. Des gouttes de sueur perlent jusque dans ses favoris. « Cheveux plats, ventre plat », récite-t-il avant de filer sous la douche, rassuré de savoir Léa à l'abri.

Le deuxième jour, une mauvaise surprise attend les touristes alors qu'ils s'apprêtent à partager un nouveau repas aux chandelles. Le directeur de l'hôtel, emmitouflé dans un gros manteau vert pomme, cadeau du mécène argentin, annonce dans les trois langues que les réserves d'eau potable pourraient rapidement s'épuiser parce que toute la tuyauterie de l'hôtel a gelé pendant la nuit. Et comme toutes les routes sont bloquées, il leur faudra faire preuve de calme et de patience, et commencer à rationner les jus de fruits.

— Mais que personne ne panique, ajoute-t-il. Le bar, lui, est bien garni ! L'aimable clientèle du Costa peut être assurée que les secours arriveront bien avant que la dernière bouteille de rhum ne soit entamée.

Le brouhaha des réactions masque le cliquetis des ustensiles, chacun ayant son opinion sur la situation. Les pronostics vont bon train, les paris fusent, des pesos passent de main en main au-dessus des assiettes pauvrement garnies de crudités molles et de pâtes nature.

— De mieux en mieux ! commente Jean-Louis, attablé entre Claudette et Sigmund.

Aujourd'hui encore, le coup de téléphone quotidien à Monique a été un échec, au même titre que les tentatives de connexions au réseau Wi-Fi à la réception déserte. Les épaules basses, Jean-Louis retourne dans la salle à manger. Résigné à participer à la corvée de débarrasage des tables, il empoigne au passage un chariot chargé d'assiettes, Sigmund sur les talons.

— Vous trouvez pas que c'est marrant, m'sieur ? On est comme des naufragés ! s'exclame l'adolescent. Mais me demandez pas de faire la vaisselle, hein !

Sa mère le rassure : comme à chaque repas, elle prend les choses en main et jongle avec les produits nettoyants dans l'immense cuisine industrielle désormais aux mains des vacanciers. Les torchons de cuisine s'envolent, on économise l'eau dans la bonne humeur et une vieille dame entonne un refrain bientôt repris par tous. *Besame, besame mucho...* chante le chœur des touristes. Claudette, qui a intégré l'équipe du séchage avec les retraités, fredonne en se dandinant, pendant qu'un homme au crâne dégarni esquisse un pas de danse avant de lui tendre la main. Un couple s'est déjà lancé dans une rumba, au son de la guitare grattée par le directeur de l'hôtel, dont les sourcils broussailleux se soulèvent au rythme de la musique.

Jean-Louis ne partage pas leur optimisme. Si les choses ne s'améliorent pas, ils seront bientôt condamnés à se nourrir de boîtes de conserve et tout le monde finira avec la diarrhée, une perspective peu réjouissante. L'absence de sa petite Léa, heureusement épargnée par cette situation grotesque, la promiscuité, l'ennui et les blagues de Christian lui pèsent chaque heure davantage. Au matin du troisième jour de blizzard, sa décision est prise.

— Je vais tenter une sortie, annonce-t-il. Je pars à Varadero à pied pour rejoindre Léa.

Finissant leurs tartines à la confiture dans une odeur de café noir, ses compagnons jettent un œil à l'extérieur : des déchets pourrissant sur le tapis neigeux sont attaqués par une armée de mouettes.

— Je viens avec vous, m'sieur, décide aussitôt Sigmund. J'en peux plus de rester enfermé ici !

— Sid, mon grand, tu es bien sûr ? questionne Roger en passant une main affectueuse dans la tignasse de son fils. Bravo pour cette initiative, Jean-Louis, on vous accompagne !

— Ah ben non, alors ! C'est pas drôle si vous venez, les parents.

— Tu peux compter sur moi aussi, beau-papa, ajoute Christian.

— Et vous allez m'abandonner ici toute seule ? demande Claudette d'une petite voix. Si ça ne vous dérange pas, j'aimerais bien venir avec vous...

« Et merde ! » soupire Jean-Louis.

— Je vais préparer des sandwiches, dit Michelle en claquant des doigts.

— Et moi, chercher des serviettes de bain propres pour nous protéger du froid. Ah non... Zut ! Il n'y en a plus dans le bâtiment principal... Quelle catastrophe !

— Pas de souci, Claudette. Il me semble que j'en ai vu à la buanderie, lance Michelle, qui comme une vieille copine, l'empoigne par l'épaule pour l'entraîner au sous-sol.

On entend chuchoter et s'esclaffer les deux femmes, alors qu'elles disparaissent dans l'escalier de service.

— Tu as une mission pour moi, beau-papa ?

— Arrête de m'appeler comme ça. Et va voir si tu peux nous trouver une radio, commande Jean-Louis, subitement inspiré.

— Une radio ? Qu'est-ce que vous voulez faire d'une radio, m'sieur ? demande Sigmund.

—N’importe quoi pour me débarrasser de lui. Et toi, le jeune, tu veux te rendre utile ?

—Tout ce que vous voudrez, patron !

Une heure plus tard, tous les membres du petit groupe sont sur le pied de guerre, chargés de couvertures et de serviettes de bain moelleuses. Michelle a confectionné des sandwiches au fromage en puisant dans les dernières réserves de pain tranché de l’hôtel. Quant à Roger, il a fait main basse sur quelques bouteilles de rhum, histoire de ne pas mourir de froid. Ils fourrent tout leur matériel dans des sacs à dos à l’effigie de Che Guevara empruntés au kiosque à souvenirs et se dirigent vers la sortie. À la porte de l’hôtel, on les dévisage avec un mélange d’envie et de nonchalance. La bande d’étudiants carburant au rhum depuis deux jours n’a aucune envie d’abandonner les lieux, tandis que les retraités auraient bien donné un coup de main, mais avec leurs rhumatismes, il ne serait pas prudent de mettre le nez dehors. Quant aux deux couples de Brossard, ils sont devenus inséparables : pas question d’interrompre leur interminable tournoi.

Harnachés comme des alpinistes, les six aventuriers passent sous une haie d’honneur. Le directeur de l’hôtel, le costume fatigué, la larme à l’œil, serre Jean-Louis dans ses bras, l’assure en trois langues de sa complète admiration et lui souhaite une agréable randonnée de la part de toute l’équipe du Costa Sol y Mar.

—On ne va pas se laisser impressionner par un peu de neige, on est des Québécois, après tout !

Le petit groupe sort dans le blizzard.

Chapitre 19

— Je me demande comment ils vont se débrouiller, nos Petits...

— Ça risque d'être intéressant. Va donc chercher des bretzels.

Du sommet du mont Tipurno, Eexos et Itzamna jouissent d'une excellente vue. L'effet est réussi : la zone de basse pression de 1,56 km² a été circonscrite au périmètre du Costa Sol y Mar et ceinturée par des zones de haute pression partout ailleurs sur la péninsule. Du grand art. Après avoir potassé le Guide complet de la météorologie terrestre (édition révisée) et fait leurs gammes en matière de thermoclines, ils s'étaient même payé quelques heures de travaux pratiques sous la supervision du duo assommant Père Noël et Saint-Nicolas, ces inséparables qui ne travaillent qu'un seul mois par année et qui passent les onze autres à donner des leçons à tout le monde. Thor avait validé la démarche et signé toutes les autorisations. Bien sûr, il avait encore fallu s'expliquer avec les gars affectés aux décors : quelques centaines de cocotiers et autres bégonias exotiques auraient du mal à se remettre de la chute extrême des températures. Sans broncher, Itzamna avait rempli tous les formulaires de décharge concernant la perte d'habitats fauniques résultant des expériences de son stagiaire. À présent douillettement installés, ils peuvent enfin profiter du spectacle.

— On n'y a pas été de main morte, tout de même, siffle Itzamna. Quel bon boulot !

— Je me demande même si on n'y a pas été un peu trop fort. Je me doutais bien que mon protocole d'expérience était ambitieux. Quand je pense à toutes les conséquences...

— Pas de problème, mon gars, on va faire passer ça dans la prochaine année budgétaire, et les vérificateurs n'y verront que du feu.

— Et les arbres ?

— Tu sais bien qu'avec leurs réseaux de racines, ils sont potentiellement immortels...

— C'est vrai, j'avais oublié. Et les oiseaux tropicaux, les petits animaux, les insectes et les vers de terre ?

— Ils ont tous été prévenus. Comme la zone de gel est très localisée, ils iront se protéger ailleurs. On a la situation bien en main.

— J'apprécie beaucoup votre aide, poursuit Eexos avec un trémolo dans la voix. Vous êtes certain que ça ne vous embête pas, tout

ce travail supplémentaire ? J'avais cru comprendre que vous préféreriez mener une vie tranquille depuis votre retraite parce que vous aviez assez donné à l'époque précolombienne...

— Si tu savais comme ta petite histoire m'amuse ! Je m'éclate comme un fou ! Et puis, on n'est pas en train de déclencher une guerre mondiale, une vraie catastrophe naturelle ou quelque chose du genre. On travaille en microcosme. Tout ça n'est pas bien méchant.

Confortablement carré sur son canapé, la vieille divinité caresse son crâne chauve et s'allume une pipe.

— Ça te dérange si je fume ?

— On est dans votre bureau. Je ne vais quand même pas vous dénoncer aux services de l'hygiène.

— Quelle bande de casse-pieds, ces gratte-papiers ! Je ne vois pas en quoi ça les dérange. C'est pas comme si on avait des poumons.

— Je sais, c'est idiot.

Ils observent la troupe d'Humains avancer dans la neige. D'ici, le cortège leur semble à peine plus grand qu'une colonne de hamsters.

— Ils ne se débrouillent pas si mal, les Petits. C'est bizarre, ils ont même l'air habitués à ce type de climat. J'aurais peut-être dû choisir d'autres cobayes, constate Eexos en mordillant son crayon.

— Pourquoi tu n'en prends pas d'autres, fiston ?

— Parce que j'ai commencé à travailler sur eux. Si je change de sujets d'étude maintenant, on va perdre trop de temps. Sans compter que j'ai déjà fait intervenir les frères Lopez dans le dossier.

— Les frères Lopez ! Ça fait une éternité que je ne les ai pas vus, ces deux-là ! Tu n'oublieras pas de me transmettre leur facture, je la ferai passer en frais de matériel. On a un budget pour ça.

— J'espère que je n'abuse pas trop du système avec toutes ces demandes, continue Eexos, pensif. Mais ce stage me tient vraiment à cœur.

Itzamna le tranquillise, il applaudit son sens du devoir et sa persévérance. Rougissant, Eexos poursuit :

— Je pense être sur la bonne voie avec mon projet. Si j'arrive à trouver une corrélation entre les relations interfamiliales et la sociologie des microcosmes, je pourrais peut-être décrocher une bourse et écrire un article pour le Journal de l'Académie...

Le dieu maya siffle d'admiration. Ce jeune a une telle ambition ! Eexos rougit de plus belle.

— Comme je vous l’ai déjà dit, je rêve de faire carrière dans la fonction publique et j’ai besoin d’un bon dossier pour les impressionner.

— Je suis certain que tous ces fonctionnaires seront baba.

— Ce que j’aimerais vraiment, c’est entrer au ministère de la Génétique.

Le sourire bienveillant du Maître disparaît.

— Le ministère de la Génétique ? gronde-t-il. Ces gars-là n’ont rien inventé depuis au moins cent mille ans. Ils n’ont même pas réglé le problème des dents de sagesse, alors que c’était déjà inscrit dans le plan quinquennal de 1265...

Contrarié, Itzamna soupire bruyamment. Alors que des volutes de fumée lui sortent par les narines, il se racle la gorge, provoquant aussitôt un coup de tonnerre dans les basses couches de l’atmosphère. Il ôte ses lunettes et s’essuie les yeux, pendant qu’Eexos file lui chercher un verre d’eau.

— Le dossier des dents de sagesse est particulièrement épineux, si je peux me permettre, risque ce dernier en revenant avec une carafe. Voilà un bon moment qu’ils sont en bisbille à ce sujet avec les gars de la Diététique. Ça semble politique, tout ça.

— Et le dossier de l’appendice, ça remonte à quand ? renchérit Itzamna. Ce truc qui enquiquine les Petits depuis toujours, alors qu’on sait très bien qu’il ne sert strictement à rien. Désolé, fiston, mais ils campent sur leur position depuis tellement longtemps que, parfois, je me demande s’il y a vraiment des dieux sérieux qui travaillent dans leurs bureaux ou s’ils passent leur éternité à jouer au golf...

Itzamna rallume sa pipe et tire quelques bouffées avec un agacement qui en dit long sur son mépris du système. Sa voix est plus calme quand il reprend :

— Sans vouloir te blesser, j’ai entendu dire que la Génétique est la voie de garage pour les fonctionnaires qui ont échoué au concours du ministère de la Démographie...

Le paquet de bretzels d’Eexos tombe à terre, éparpillant du gros sel sur le tapis Persan du Maître. D’un geste de la main, il fait disparaître son dégât et réplique :

— C’est bien vrai, tous mes copains ne rêvent que d’une chose : travailler à la Démographie...

— Faire mourir les Humains par ci, les faire naître par-là, répar-

tir les populations, réguler le sexe-ratio, c'est d'un ennui ! Si tu veux mon avis, ils se prennent beaucoup trop au sérieux, poursuit Itzamna.

— Mon rêve serait de redonner ses lettres de noblesse à la Génétique, comme au moment de la Fondation...

— C'est beau l'idéalisme de la jeunesse !

Pris par sa vision, l'air grave, Eexos baisse les yeux avant d'ajouter :

— Il ne faut quand même pas oublier que dans l'organigramme de la boîte, c'est le ministère de la Génétique qui est censé chapeauter tous les autres et détenir le plus de budget !

— Ça, c'était au début. Depuis, de l'eau a coulé sous les ponts et ces prétentieux de la Démographie ont pris le pouvoir. Mais quoi qu'il en soit, tu auras droit à une belle lettre de recommandation de ma part. J'espère que ça t'aidera.

Ils continuent d'observer la marche des Humains. Itzamna jette un œil distrait en bas tout en tirant sur sa pipe, tandis que Eexos ne perd pas une miette du spectacle sur le mur d'écrans, appuyant de temps à autre sur un bouton pour grossir l'image.

— On dirait bien que le vieux a pris les commandes, commente Itzamna au bout d'un moment. C'était prévu ?

— Plus ou moins. J'hésitais entre lui et un Petit plus jeune issu de la région, mais je ne voulais pas brouiller les cartes en mélangeant les autochtones avec les vacanciers. Ce vieux s'en tire plutôt bien, d'ailleurs.

— En même temps, on dirait que tout ça l'ennuie profondément.

— J'avais noté ce paradoxe. À votre avis, pourquoi est-il ennuyé par son nouveau statut de chef de la bande ? s'enquiert Eexos en pointant son index vers l'écran.

— Parce qu'il veut juste qu'on lui fiche la paix, peut-être ?

— Précisément. Et pourquoi a-t-il malgré tout pris de plein gré la tête du mouvement ?

— Parce qu'il n'arrive pas à lutter contre ses instincts génétiques ? demande le Maître,

— Bingo ! s'écrit Eexos, les yeux pétillants de bonheur, avant de recoiffer ses cheveux et de se servir à son tour un verre d'eau.

— Alors, c'est ton hypothèse de travail ? interroge Itzamna.

— J'en mettrai ma main au feu. Si elle pouvait brûler, évidemment. Mais vous comprenez l'idée.

—Mais qu'est-ce qui se serait passé si ce Petit n'avait pas assumé son rôle de leader comme tu le pressentais ? Ou s'ils avaient tous décidé de rester bien au chaud dans leur complexe hôtelier ?

—J'ai pris le risque. Après tout, c'est ça, la science.

Itzamna se délecte de la scène : empêtrés dans la neige jusqu'aux genoux, les Petits ressemblent à de bons vieux hommes des cavernes allant à la chasse. Voilà qui rappelle de bons souvenirs !

—Ton vieux Petit est devenu le mâle alpha, en quelque sorte, c'est bien ça ?

—Il ne veut se reproduire avec personne, corrige Eexos. Donc, dans son cas, on ne peut pas parler de mâle alpha.

—C'est vrai, j'avais oublié. Tu sais, à mon âge, les cours théoriques sont un peu lointains...

Itzamna réfléchit un instant.

—Un mâle sigma, peut-être ?

—Pourquoi pas ? Si vous le permettez, je proposerai cette définition dans mon article pour l'Académie. Je vous citerai, évidemment.

—Allons allons, fiston, je suis loin de tout ça.

En bas, le vent a redoublé. Luttant pour avancer malgré la poudreuse, la troupe a peu progressé.

—En tongs, ça ne doit pas être évident, commente Itzamna.

—C'est ça qui est amusant, poursuit Eexos. Et puis, c'est pratique, ça me laisse un peu de temps pour penser à ce qui arrivera ensuite.

—Tu vas continuer à les embêter ? Tout de même, les pauvres Petits !

—C'est toute l'idée de mon expérience, rappelez-vous. Jouer sur des facteurs externes pour transcender les relations génétiques jusqu'au point où la résolution des conflits sera pour eux la seule façon de s'en tirer.

—Régler son Œdipe ou mourir gelé, c'est ça ? suppose Itzamna en s'extirpant de son sofa. Je vais nous commander quelque chose d'un peu plus consistant à nous mettre sous la dent. Les voir faire autant d'exercice m'a ouvert l'appétit. Je te prends quoi, fiston ?

—N'importe quoi sans tomate, merci beaucoup.

Dans un nuage de fumée violette, le dieu maya réapparaît avec un hamburger et un shish-taouk qu'il tend à son stagiaire.

—Une fois que j'aurai isolé les composantes génétiques généra-

trices de conflits, la première partie de mon expérience sera terminée, déclare Eexos entre deux bouchées.

— Parce qu’il y aura une deuxième partie ?

— Évidemment ! Enfin, ça dépendra du budget.

— Je te l’ai dit, fiston : tu as carte blanche.

Chapitre 20

Claudette Roy n'a jamais rien vécu d'aussi excitant de toute sa vie. Bien sûr, c'est difficile. Il se pourrait bien qu'ils meurent tous de faim et de froid, ou qu'ils finissent comme ces pauvres chasseurs au Yukon... Une catastrophe. Surtout elle, dans sa petite robe décolletée uniquement recouverte d'une veste en polyester prêtée par madame Morin de Brossard. Mais comme c'est amusant d'être au cœur de l'action ! Le jeune Sigmund, par contre, a l'air de trouver l'aventure plus difficile. « C'est dommage de passer à côté d'un si bon moment », pense-t-elle.

— Fais chier toute cette neige ! râle l'adolescent. Sid, mon grand garçon, tu vas y arriver. Je sais que tu es très fort. Bientôt un homme, hein ? l'encourage Girard. Et puis, n'oublie pas que c'est toi qui as voulu venir.

— Quelle odyssée palpitante ! s'exclame Michelle. On est là, face aux éléments, dans notre état primal, en sandalettes de plage, proches de nos émotions, sans détail superficiel pour nous éloigner de notre Voie intérieure, loin de toute civilisation...

— Faut quand même pas abuser, maman ! Le Costa est à moins de deux cents mètres... grogne Sigmund.

À la file indienne, le groupe chemine lentement, Jean-Louis à sa tête. Les racines des arbres tombés en travers du chemin les obligent à escalader des monceaux de matière végétale mêlée de boue givrée qui obstruent çà et là les sentiers rendus méconnaissables. Dépassant les Girard et Claudette Roy, Christian Bellefeuille rattrape son beau-père au pas de course, tel un militaire sur un champ d'entraînement. Une fois à sa hauteur, haletant, il reprend la conversation arrêtée abruptement avant le départ.

— Faut surtout pas t'inquiéter, Jean-Louis, Léa est entre de bonnes mains.

— Qu'est-ce que tu en sais ? Si ça se trouve, elle est terrorisée. On ne les connaît pas, ces deux types.

— Terrorisée ? Jamais de la vie ! Vous savez, elle est bien plus forte que tu ne le crois, rétorque Bellefeuille, les yeux sur son chronomètre et le pouce sur la carotide.

— Je connais ma Léa mieux que toi. Tu ne vas quand même pas

apprendre à un père comment est sa propre fille, maugrée Jean-Louis.

— Pas de problème, je ne voulais pas te stresser. Disons que, d'un commun accord, on a décidé que c'était mieux pour tout le monde si elle restait à l'abri. Une bonne idée, d'ailleurs, parce qu'avec toute cette neige, on n'allait quand même pas la traîner dehors... Elle n'avait pas ses pneus d'hiver. Elle est bonne, hein ?

— On n'aurait jamais eu à sortir de l'hôtel si elle était avec nous, gronde Lemieux. Je te rappelle que c'est pour aller la chercher qu'on a organisé cette stupide expédition !

— Euh... mais oui... c'est vrai. J'avais oublié. C'est idiot, hein ?

Jean-Louis hâte le pas pour mettre de la distance entre eux. L'odeur des végétaux en décomposition lui donnant la nausée, il augmente son allure et essaie de se projeter dans un paysage amical : une longue route lisse, sans embâcles et sans fin. Il s' imagine sur son vélo, au 3e plateau, enfin seul et heureux. C'est le mois de mai, les lilas sont en fleurs et l'air embaume. Tous les sens tendus vers sa vision, il peut presque sentir la brise lui caresser la nuque. Il va mieux.

— Eh m'sieur, ça vous dérange pas si je vous parle un peu ?

Reprenant brusquement pied dans la réalité, Jean-Louis découvre la mine penaude de Sigmund. Pauvre gamin.

— Tu tiens le coup, mon gars ? Tu n'as pas trop froid ?

— Nan... Le froid, c'est rien. J'suis plus capable d'être à côté de mes vieux. Ils vont me rendre cinglé !

— Je comprends parfaitement ton problème.

— Ils sont pas méchants, mais qu'est-ce qu'ils peuvent être caves, des fois ! Ah, la famille ! dit le garçon en poussant un gros soupir. Oh, s'cusez, j'disais pas ça pour vous. Avec votre fille qui s'est fait kidnapper et tout... Ça doit être dur.

— Pour te dire la vérité, je ne suis pas vraiment inquiet, avoue Jean-Louis en jetant des coups d'œil furtifs à son gendre.

— Ben alors, pourquoi on n'est pas resté à l'hôtel ?

Jean-Louis soupire. Mais qu'est-ce qu'ils ont tous à être après lui ? L'adolescent aurait très bien pu rester à l'hôtel. Tout le monde aurait pu rester ! Honteux de sa mauvaise foi envers Christian, il rumine en silence et finit par lâcher, entre ses dents serrées :

— Je n'en pouvais plus d'être enfermé, voilà tout. Et puis, je voulais retrouver un peu de tranquillité. C'est raté, on dirait.

— Je vous crois pas, réplique Sigmund en le regardant fixement

dans les yeux. Vous êtes inquiet pour votre fille, c'est obligé !

— Je t'assure que c'est vrai.

— Vous ferez croire à personne que ça vous dérange pas qu'elle soit restée à Varadero sans prévenir personne. C'est de la pensée positive, et je m'y connais, le Dr Duval en parle tout le temps !

— Je te rappelle que le téléphone est coupé depuis que la tempête a éclaté. Même si elle avait voulu me prévenir, elle n'y serait pas arrivée. Et puis, j'ai parlé à tes parents. Leur description des deux types m'a rassuré. Ils m'ont dit que c'était deux messieurs charmants, cultivés et aux petits soins avec leurs invités

— Et si c'était des tueurs en série ?

Le sexagénaire se tourne vers l'adolescent.

— Tu regardes trop la télé, le jeune. Je connais ma Léa. Elle a juste besoin d'être rassurée, la cocotte. Elle a dû se sentir à l'aise, avec eux. Comme un petit enfant, elle fonctionne à l'instinct.

Mais, en repensant à leur discussion au bord de la piscine et aux allusions douteuses du gamin sur sa difficulté à laisser sa fille vivre sa vie d'adulte, il s'interrompt. Sigmund le fixe sans comprendre, puis poursuit :

— Vous savez, faut pas croire tout ce que racontent mes parents. À les écouter, tout le monde est gentil et *extraordinairement* intéressant. Ils sont incapables de critiquer quoi que ce soit, ils sont continuellement heureux et trouvent que la vie est toujours belle, même si depuis quelques jours, c'est carrément un cauchemar !

— Et toi, ils ne te critiquent jamais ? s'emporte Jean-Louis en remarquant le rictus insolent qui soulève la lèvre de l'adolescent. Pourtant, de temps en temps, t'aurais bien besoin qu'on te remette à ta place, le jeune !

— Mais je demande que ça, moi...

Les yeux de Sigmund s'emplissent soudainement de larmes, alors qu'il enfouit son visage dans la serviette éponge qui lui sert de passe-montagne. Devant ce spectacle, Jean-Louis sent l'émotion le gagner. « Pauvre gamin... » songe-t-il à nouveau. Il passe son bras au-dessous de son épaule et lui réchauffe les doigts en les frottant contre les siens. Ils marchent ainsi sans mot dire, veillant à ne pas glisser sur les feuilles de palme gluantes, aveuglés par les milliers de flocons qui dansent mollement sous leurs yeux. Au bout d'un moment, Jean-Louis brise le silence.

— Pour en revenir à Léa, j'ai dans l'idée qu'elle savait très bien ce qu'elle faisait en restant là-bas. Tes parents ont bien dit que, de la fenêtre de la maison, ils avaient vu la tempête arriver sur notre hôtel. Et ça, ça n'a pas dû lui plaire.

— Mais si vous êtes pas vraiment inquiet, ça veut dire qu'on s'est vraiment lancé dans cette expédition pour rien ? C'est carrément débile !

— Mais je ne t'ai rien demandé, moi ! Vous vous êtes tous ligüés contre moi pour me pourrir l'existence, ou quoi ? demande Jean-Louis avant de stopper net devant un amoncellement de troncs glacés qui obstruent complètement le chemin.

Le reste du groupe les rejoint en clopinant. Ce ne sera pas facile à enjamber, surtout pour ceux qui sont en tongs. Y a-t-il un autre chemin ? Et si on coupait à travers la forêt pour rejoindre la plage ?

À leur gauche, la pinède frissonne sous les bourrasques. Des stalactites géantes dégoulinent le long des branchages, mais le tapis d'aiguilles qu'ils devinent sous la neige est praticable. De là où ils sont, ils entendent le bruit des vagues : la plage n'est plus très loin.

— On coupe par ici, commande Christian en prenant la tête du convoi. Avec le vent du large, la plage sera sûrement dégagée et on pourra enfin marcher normalement.

— Dacodac ! approuve Roger, la barbe hirsute. Avec un peu de chance, on pourra rejoindre l'hôtel voisin en moins d'une heure. Là-bas, ils pourront nous aider.

— Et on arrivera à Varadero par la plage... C'est si romantique ! s'exclame Michelle en prenant le visage de son époux à deux mains pour déposer un baiser sur ses lèvres gercées.

La plage est balayée par une bise sifflante qui saupoudre les algues accrochées aux rochers d'un sucre de glace. Partiellement visible malgré les rafales, l'hôtel Principe Del Paraiso se dresse devant eux, immense et majestueux, tel une oasis dans le désert gelé. Au fur et à mesure qu'ils progressent vers leur but, pelotonnés sur eux-mêmes pour se protéger des éléments, la force du vent décroît. Mètre après mètre, ils sentent le mercure remonter puis, soudainement, voient apparaître le soleil. Bientôt en nage, Claudette se débarrasse de sa serviette de bain, qu'elle plie avec soin avant de la fourrer dans son sac de plage et de sortir ses lunettes de soleil. Elle est aussitôt imitée par Michelle, qui en profite pour nouer sa crinière rousse en une tresse

lâche qu'elle place nonchalamment sur son épaule.

—C'est étrange, on dirait qu'on est complètement sortis de la zone de précipitation. Décidément, la météorologie tropicale est passionnante, tu ne trouves pas, mon chéri ? demande-t-elle en se tournant vers son fils.

—M'en fous, répond Sigmund en jetant son sac à dos au sol.

—Si ça ne te dérange pas trop, tu devrais essayer de parler poliment à ta mère, mon grand, intervient Roger. Mais je comprends que toute cette aventure te bouleverse. À notre retour, tu reprendras tes séances d'acuponcture.

Comme tous les autres, Sigmund ne peut quitter des yeux le palace qui, malgré la distance, éclabousse le panorama de son aura de luxe.

—Le Principe del Paraiso... C'est l'hôtel le plus chic de la péninsule, explique Roger. Complètement privé et en dehors de l'économie cubaine. Il faut compter au moins six mois d'attente pour réserver une chambre. Ils ont un chef pâtissier français classé par le guide Michelin et le séjour coûte en moyenne sept cents dollars la nuit, sans compter l'accès à la piscine qui est tarifé.

—*Fucking cool* ! Quand je pense qu'on a failli y aller...

—Tu oublies que c'est toi qui as refusé d'y aller sous prétexte que c'est un hôtel pour bourgeois capitalistes délinquants, rappelle Michelle à son fils. Mais heureusement qu'on s'est retrouvé au Costa, un endroit avec de bonnes ondes qui respire le bonheur et la paix...

Les époux Girard se prennent la main en soupirant d'aise, leurs vêtements dégoulinants de neige fondue.

—Ouais... En tout cas, je sens que je vais m'offrir quelques MDG dans leurs chambres à sept cents dollars ! conclut Sigmund.

—Ah bon, on va passer la nuit là-bas ? s'inquiète Claudette.

—C'est Jean-Louis qui va décider... C'est lui le chef, pas vrai ?

—Notre sauveur ! roucoule Claudette en s'asseyant sur son sac. Oh zut ! J'ai failli écrabouiller les sandwiches. Quelqu'un a un petit creux ?

Tous les yeux se tournent vers Jean-Louis, en quête d'une approbation.

—D'accord, c'est l'heure de la pause. Autant se restaurer avant d'arriver à l'hôtel. Ça allègera les sacs, car la route est encore longue. Reposez-vous, je vais continuer à marcher un peu.

—Il n'en est pas question. Vous restez avec nous ! ordonne Claudette d'un air à la fois maternel. Vous avez besoin de grignoter quelque chose, vous aussi. Il faut bien manger après un effort physique. Monsieur Bellefeuille sera sûrement de cet avis.

—Claudette a raison, c'est un endroit idéal pour un petit gueuleton. Et puis, on ne sépare pas le groupe. Pas vrai, beau-papa ?

De mauvaise grâce, Jean-Louis s'installe sur une chaise longue laissée à l'abandon pour avaler son casse-croûte, qu'il accompagne d'une rasade de rhum. À l'image de Michelle, tout le monde s'étend sur la plage. Puis, pieds nus dans le sable tiède, savourant le chatouillis des vagues sur leurs orteils meurtris et la caresse du vent léger sur leur visage, ils reprennent leur marche.

—Au moins, on va essayer de passer inaperçus, pas la peine de se faire remarquer, lâche Jean-Louis lorsqu'ils commencent à croiser des touristes trimbalant des serviettes de plage turquoise aux couleurs de leur palace.

—Pas de souci, le rassure Roger. Il y a sans doute un chemin discret pour rentrer dans l'hôtel. Personne ne fera attention à nous. Et puis, nous sommes des touristes comme les autres, pas vrai ?

En approchant, ils constatent que les architectes du Principe del Paraiso ne se sont pas donné la peine de dessiner un labyrinthe de petits sentiers étroits et casse-cous pour accéder à la plage. Ici, on peut admirer l'océan peu importe où l'on se trouve et l'on pénètre dans le hall principal en traversant une terrasse solarium donnant directement sur l'océan, et particulièrement populaire en ce début d'après-midi. En apercevant les nouveaux arrivants, les touristes bronzés les dévisagent d'un air dégoûté. Gravissant la volée de marches, le groupe découvre un lobby couvert de miroirs dans lesquels se reflètent à l'infini leurs visages égratignés et les serviettes de plage noires de crasse dépassant de leur sac à dos. Claudette s'y reconnaît à peine. « J'ai l'air d'une rescapée d'un naufrage dont les vêtements auraient rétréci au lavage » soupire-t-elle. D'un air désespéré, elle cherche Michelle du regard. La belle rousse la gratifie d'un large sourire. Dans son T-shirt satanique, elle ressemble à une adolescente rebelle de quarante-cinq ans, libre et décomplexée. « Ici, tout n'est que luxe, calme et volupté... », chantonne-t-elle en admirant le mobilier sobre et moderne du hall, le sol en marbre impeccablement entretenu et les rhododendrons en fleurs qui jettent des touches satinées sur les murs.

Dans un français parfait et avec un air pincé, le Cubain en costume beige qui vient à leur rencontre leur signifie que l'hôtel est complet.

— On ne veut pas de chambre, commence Jean-Louis. On vient du Costa Sol y Mar...

— Je vois, dit le majordome en faisant volte-face sans cacher son mépris. Je vais chercher le directeur.

Abandonnés avec les autres au milieu du hall, les époux Girard en profitent pour filer au kiosque d'information touristique afin d'obtenir des renseignements sur les excursions offertes à partir de cet hôtel. Sigmund s'est affalé sur un délicat canapé en bambou, dont les coussins en lin sont aussitôt recouverts de boue. Pour sa part, Jean-Louis cherche des yeux une cabine téléphonique, histoire d'annoncer enfin à Monique le pétrin dans lequel il s'est fourré. Mais déjà, le directeur du Principe del Paraiso revient, accompagné d'un moustachu arborant une toque de chef et un tablier tricolore. Dès qu'il les voit, Christian se précipite, la main tendue.

— Bravo, vous avez un super bel hôtel ! Je ne veux pas critiquer, mais comparé au nôtre, c'est très classe, pas vrai ?

Le cuisinier français ne daigne même pas traduire. De son côté, le patron se tourne vers Jean-Louis et lui fait signe de s'expliquer.

— On vient de l'hôtel d'à côté, s'exécute Jean-Louis. On est arrivés à pied, en coupant par la plage pour échapper à la tempête...

— Une tempête ? Quelle tempête ? demande le chef cuisinier en fronçant les sourcils.

Devant la mine ébahie de l'autre, Jean-Louis s'emporte :

— Mais enfin, le cataclysme météorologique qui nous est tombé dessus ! Regardez, on voit certainement les éclairs d'ici, continue Jean-Louis en pointant l'horizon.

Mais au-dessus du Costa Sol y Mar, le ciel est parfaitement limpide.

— C'est impossible ! s'exclame Christian. On peut vous jurer qu'il y a une sacrée tempête de l'autre côté de la baie... Il y a même de la neige !

— De la neige ? réplique le cuisinier avec un regard mauvais. Mais nous sommes à Cuba ici, voyons. Il n'y a jamais de neige !

Voyant qu'un petit groupe de curieux s'est formé autour de leurs compagnons, les Girard se joignent à la conversation.

—De la neige et de la grêle ! précise Michelle.

—Mais vous êtes complètement saouls, ou quoi ? vocifère l'homme à la toque avec un accent marseillais. Visiblement, le rhum cubain ne réussit pas à tout le monde ! À moins qu'à côté, on vous ait servi de l'alcool de très mauvaise qualité, ce qui ne m'étonnerait pas, vu la piètre qualité de cet établissement...

—On est parfaitement sobres ! réplique Roger Girard dont l'haleine trahit la dernière rasade engloutie lors du pique-nique sur la plage.

Le directeur du Principe del Paraiso se pince les lèvres et lève les yeux au ciel.

—On va vous appeler un taxi *para regressar al otro hostel*, lâche-t-il en agitant la main vers l'océan d'un geste impatient.

—Nous, on veut pas y retourner ! La piscine est cassée et elle rote toute la nuit, intervient Sigmund dans un effluve de vodka.

—Et en plus, vous faites boire les mineurs... C'est du propre, ça ! Je pourrais appeler la police, s'emporte le chef cuisinier.

Jean-Louis prend une grande inspiration et hausse le ton.

—Reprenons tous notre calme. Sigmund, va boire un grand verre d'eau pour te remettre les idées en place. Roger, voici des pesos, allez donc acheter des brosses à dents pour tout le monde.

Puis, s'adressant au chef :

—Pas de problème, monsieur, on ne veut pas d'ennuis. On se repose un peu et on file. En attendant, pouvez-vous me dire où sont les téléphones publics ? Je dois appeler ma...

Mais il n'a pas le temps de terminer sa phrase, car Claudette Roy lui agrippe le bras : elle vient d'apercevoir son ex-mari au bar.

Chapitre 21

En contemplant le ciel, Léa Lemieux constate qu'un cumulonimbus menaçant se déplace à grande vitesse vers le sud, tout en assombrissant l'horizon. Pourtant, aucun souffle de vent ne fait danser les palmes des cocotiers. Elle déguste une boisson à la mangue alors que Juan Lopez lui chante une berceuse dans une langue inconnue et qu'Emilio, penché sur son ventre saillant, improvise un spectacle de marionnettes avec de vieilles chaussettes. De gros nounours, ces deux-là !

En milieu d'après-midi, au cœur du village de Varadero, la jeune femme se laisse séduire par les boniments d'un vendeur installé sur une placette et jette son dévolu sur un chapeau de paille orné d'un ruban rouge. Inutile de marchander, elle prendra aussi ce joli collier. La journée est parfaite. Assise au pied d'une statue au milieu d'un carrefour animé, elle s'étire, caresse son ventre et bâille. Pourtant, elle sent confusément qu'il manque quelque chose (ou quelqu'un ?) à sa plénitude, mais renonce à se casser la tête. Il fait si beau ! Elle prend une grande inspiration pour laisser pénétrer l'air salé au plus profond d'elle, puis ferme les yeux pour mieux se laisser bercer par le doux brouhaha, jusqu'à ce qu'une ombre la tire de sa rêverie.

— Bonjour, mademoiselle, lance un homme affublé d'un bob aux couleurs de la Banque Nationale. Vous pourrez peut-être nous renseigner, on cherche un bon restaurant.

— Je ne connais aucun endroit, ici, répond-elle.

— Allons, allons, vous avez bien un copain ou un cousin qui tient un bouiboui.

— Mais monsieur, je suis une étrangère... Tout comme vous.

— Vous vous moquez de moi. Vous vendez des souvenirs !

— Vous devez faire erreur, je ne parle pas un mot d'espagnol, rectifie-t-elle.

L'homme insiste. Pris dans les embouteillages depuis un bon quart d'heure, il a eu tout le loisir d'observer le petit manège auquel elle se livre avec les pauvres touristes innocents.

— Allez, chérie, on s'en va, dit-il d'un air mécontent en tirant sa femme par la manche.

Léa reste perplexe. Quel jour sommes-nous ? *Jueves* ? *Miercoles* ? Où est-elle ? Et pourquoi a-t-elle la sensation de flotter ? Elle retrouve ensuite les frères Lopez affalés dans des hamacs sous le porche de leur jolie maison rouge et jaune. Ils l'attendaient : est-ce qu'elle veut grignoter quelque chose ? A-t-elle apprécié sa promenade ? Les voyant boire une bière et fumer chacun un cigare, elle s'installe à l'ombre, sur une balancelle dans le jardin. « Non, merci, je veux juste me reposer un peu ».

C'est alors qu'une douleur lui transperce les reins. À l'intérieur de son ventre, le bébé vient de donner un terrible coup de pied. « Calme-toi, mon chéri, rendors-toi... » Mais quelques secondes plus tard, une nouvelle crampe lui arrache un cri. Cette fois, les frères Lopez se précipitent vers elle.

— Votre bébé a envie de sortir, dit Juan.

— C'est impossible... gémit Léa, c'est encore trop tôt ! Pas maintenant, bébé, pas maintenant...

La panique l'envahit. Ses cordes vocales ne répondent plus, alors que de grosses gouttes de sueur perlent sur son front hâlé. Pendant qu'un spasme lui fait fermer les yeux, sa mémoire lui revient avec une effroyable lucidité : Christian ! Mais les mots s'étranglent dans sa gorge.

— Vous dites quoi, ma chère enfant ?

Elle n'a pas le temps de répondre ou d'entendre la suite. Son cerveau est envahi par la brume.

— On dirait bien qu'on a une petite situation d'urgence ici, *hermano*, lance Emilio, penché sur la jeune femme évanouie.

— Je vais passer un coup de fil au Central. Ils doivent avoir des instructions. Je reviens dans deux minutes. D'ici là, arrange-toi pour que le bébé reste tranquille. Chante-lui une berceuse, quelque chose de léger.

Le mastodonte s'accroupit près de la jeune femme et chantonne :

— Là, là, petit Petit, on reste bien tranquille.

Au bout de quelques minutes, son jumeau crie de loin :

— Je tombe tout le temps sur le répondeur. Ils ont dû partir pour le lunch. Ces fonctionnaires... On fait quoi, *hermano* ?

— Il faut jeter un œil au Guide de terrain. Je crois qu'il y a un chapitre sur ce genre de situation. On va suivre la procédure, c'est ce qu'il y a de plus sûr.

Juan acquiesce. Il ne faudrait surtout pas s'attirer des ennuis avec le client. Déjà qu'ils ne sont pas très bien payés... Une rupture de contrat n'arrangerait rien. La mission était claire : veiller sur la jeune dame, non l'aider à accoucher. Le géant caresse la tête de Léa posée sur ses genoux, la soulève avec un soin infini, se dégage, place un coussin sur le banc, se relève de toute sa hauteur, puis se penche à nouveau pour lui poser un baiser sur la joue.

— Le guide est quelque part dans les archives, je m'en occupe, dit-il. Je vais aussi regarder l'entente qu'ils nous ont fait signer quand on a remporté l'appel d'offres. Pendant ce temps, contacte le syndicat des pigistes, juste pour le cas où on aurait besoin d'un avocat... Au boulot !

Ils laissent Léa assoupie et filent au grenier où Juan s'agenouille devant d'une malle antique. Le géant prend une grande inspiration et plonge dans la montagne de documents jetés là pêle-mêle.

— À la fin de chaque siècle fiscal, on a le même problème, soupire-t-il. On devrait essayer de se discipliner avec la paperasserie. Bon, voici l'entente. Regardons ça de plus près...

Il chausse une paire de lunettes. Le document est clair : « Toute initiative personnelle qui tournerait mal est à la charge des contractuels ». Ont-ils pensé à renouveler l'assurance ? Il entend son jumeau émettre un grognement. Voyons ce que dit le syndicat...

— Mon numéro de membre ? Vous dites qu'on n'a pas renouvelé notre cotisation depuis 5579 ans ? Mais enfin, monsieur... On est les frères Lopez... Nous sommes connus dans le métier... Ah, vous êtes nouveau ? Faites une recherche, voyons ! Ce sera un peu plus compliqué qu'on pensait, admet-il en raccrochant. Le mieux est de voir ce que va nous dire Itzamna. Il nous connaît bien, lui...

Un lourd classeur sous le bras, Emilio arrive à la rescousse avec le Guide de terrain numéro 28. Il chausse à son tour ses verres correcteurs et parcourt le sommaire : « Les Humains à travers les âges ; La communication verbale et non verbale ; L'art du camouflage ; La persuasion : une affaire de professionnels, exercices pratiques, etc. etc. ».

— Tiens, je pense que c'est là : « Les situations d'urgence : éthique et responsabilités ».

Après s'être éclairci la gorge, il commence sa lecture tout haut, d'abord d'un ton enjoué, puis avec de moins en moins d'enthousiasme dans la voix : « Une situation critique pouvant engendrer un état de dé-

trousse non listé dans les objectifs généraux de l'entente doit être réglée à l'avantage des Humains, si ladite situation ne risque pas d'entraîner des conséquences en contradiction avec la planification quinquennale en cours. Auquel cas, la décision penchera en faveur de l'Entente spécifique signée entre les ministères, en l'absence de clause consignée au dossier. Ultimement, toute décision doit être entérinée par le Client qui, au besoin, réunira une commission d'éthique pour statuer sur le bien-fondé de ladite décision. »

Pendant ce temps, sous le porche ensoleillé, son lourd ventre renversé sur le côté, Léa se retourne dans son sommeil. « Papa ! Papa ! » entendent-ils entre deux gémissements.

— Elle devrait plutôt appeler son mari, non ?

— Pauvre petite...

— Elle a l'air toute perdue.

— Elle est toute mignonne.

— Une enfant...

Les jumeaux échangent un regard ému, puis s'exclament en chœur :

— On la ramène à l'hôtel !

D'un seul mouvement, leur regard se tourne vers l'océan. Le magma noir est toujours localisé à la verticale de l'hôtel Costa Sol y Mar. Les deux mastodontes fixent alternativement la jeune femme et le ciel.

— On prend le risque, *hermano* ? demande finalement Juan.

— On prend le risque !

Ils appelleront Eexos ou Itzamna durant le trajet. S'ils font échouer l'expérience, ils risquent la radiation du syndicat des pigistes... Sans compter qu'avec plus de 5000 ans de retard dans les cotisations, personne, là-haut, ne leur fera de cadeau. Mais impossible de laisser la pauvre accoucher ici toute seule ! Alors, tant pis pour la procédure. La vieille cylindrée a des taches de rouille sur les essieux. Sur la banquette arrière en cuir sombre, ils placent la tête de la jeune femme contre la vitre avec un petit coussin. Puis Juan s'installe au volant et démarre en trombe.

Chapitre 22

Philippe Roy ne reconnaît pas immédiatement son ex-épouse. Installé face à une jeune femme dont Claudette ne peut distinguer le visage, il est absorbé dans la contemplation d'une plante verte posée sur le coin du bar. Sa compagne gigote et éclate de rire, visiblement emballée par son récit, pendant que lui reste de marbre, les yeux dans le vague, pensant visiblement à autre chose. Saucissonnée dans sa robe de plage pleine de sable et les cheveux en bataille, Claudette n'en croit pas ses yeux : n'aura-t-elle donc jamais la paix ? Elle recule d'un pas, sans pouvoir détacher son regard de la scène. Trop tard : il la remarque enfin. Son visage se décompose. Toujours en discussion avec le chef cuisinier, Jean-Louis tressaille quand elle lui saisit vigoureusement le bras.

— On ne va quand même pas partir d'ici sans s'en jeter un petit au bar, n'est-ce pas, mon cher ?

— Vous avez un problème, Claudette ?

— Pas le moins du monde, ment-elle.

Elle force Jean-Louis à s'asseoir au comptoir à ses côtés en le poussant dans le dos. Les membres endoloris après cette traversée de la forêt tropicale sous la neige, le sexagénaire se laisse faire. Au fond, l'idée était de se reposer avant de repartir pour Varadero, alors pourquoi pas devant un verre ? Le barman les toise d'un air mauvais : puisqu'ils n'ont pas le bracelet turquoise de l'hôtel attaché au poignet, ils devront payer leurs consommations. Claudette lance un coup d'œil à son ex-mari, qui, bouche bée, observe la scène, puis jette sur le comptoir une liasse froissée de billets de vingt dollars canadiens qu'elle a pêché au fond de son sac de plage.

— Ce sera suffisant pour deux Cuba Libre, jeune homme ? s'exclame-t-elle en espagnol.

Le barman revient avec les cocktails après avoir discrètement empoché une partie de l'argent et s'être assuré que son chef ne l'a pas vu. Nul danger, ce dernier est trop occupé à discuter avec Christian Bellefeuille au milieu du hall.

— Alors comme ça, vous parlez espagnol ? demande Jean-Louis. Vous ne me l'aviez jamais dit. Vous êtes une petite cachotière, dites donc !

—Vous ne savez pas à quel point, rétorque Claudette avec un regard énigmatique qui s'adresse autant à Jean-Louis qu'à Philippe Roy. Vous voyez l'homme qui est assis là-bas et qui a l'air d'avoir mal à l'estomac ? C'est mon ex-mari. Faites semblant de m'embrasser !

—Ça ne va pas la tête ? s'écrie Jean-Louis.

—Moins fort ! C'est un cauchemar de le croiser ici, vous ne pouvez pas vous imaginer, lui glisse-t-elle à l'oreille. Cet homme m'a fait endurer de telles humiliations ! Et voyez avec qui il se pavane... C'est une honte !

Jean-Louis se retourne en douce pour observer le couple. L'homme d'âge mûr, qui a effectivement une mine déconfite, leur jette des regards apeurés en catimini. Il est cintré d'un peignoir en satin bourgogne et a du gel dans ses cheveux noirs ramenés en arrière, et sans doute, aussi, un peu de cirage, ce qui lui donne l'air d'un mafioso à la sortie du bain. «Trop bronzé», juge Jean-Louis. La marque de ses Ray-Ban fait ressortir son nez, qu'il a long et osseux. La jeune femme est quant à elle vêtue d'une tenue de tennis du dernier chic. Ses chaussures de sport d'un blanc étincelant sont agrémentées de paillettes et son polo, sage à l'avant, s'ouvre à l'arrière sur un décolleté plongeant sur son dos nu. Dans un nuage d'eau de Cologne, elle frétille en racontant une histoire. Saisissant les mots «rorqual commun» et «phytoplancton», Jean-Louis en conclut qu'ils discutent d'horticulture.

—C'est votre ex-mari ? Bizarre, je ne vous voyais pas avec ce genre d'homme, si vous me permettez cette remarque.

—Oh, mais il n'était pas du tout comme ça, l'année dernière... Ça, je peux vous le jurer. Oh là là ! Non, pas du tout comme ça !

Sigmund les rejoint au bar, abandonnant ses parents à la contemplation d'un aquarium géant au moins trois fois plus grand que celui du Costa.

—Je prendrais bien un verre, moi aussi.

—Tu ne vas pas commencer, Sigmund ! Déjà que tout à l'heure, on s'est fait remarquer à cause de ton haleine. Tu n'as pas honte d'avoir piqué de la vodka au Costa avant notre départ ?

—Allons, Jean-Louis, ne soyez pas rabat-joie avec ce garçon. Viens, Sigmund, je t'offre quelque chose, dit Claudette en agitant son argente pour capter le regard fuyant de Philippe Roy.

Puis, avec mille précautions, elle extrait une cigarette tordue et pleine de sable de son fourre-tout.

—C'est ma cigarette de jugement, chuchote-t-elle. Je la garde avec moi pour me rappeler à quel point c'est mal de fumer... Ça fait partie de ma technique pour mettre fin à cette mauvaise habitude.

D'une voix aigüe, certaine d'être entendue de loin, elle réclame du feu à Jean-Louis. Des filaments de tabac s'échappent du tube grisâtre. Penchée sur le briquet que lui tend le sexagénaire, elle essaie d'embraser sans succès la vilaine chose miteuse et humide qui lui pendouille aux lèvres puis, découragée, l'écrase dans le cendrier en marbre rose qui trône sur le comptoir. Après s'être recomposé un sourire qu'elle espère décontracté, elle se tourne vers Sigmund.

—Alors, dis-moi, quel est le genre de musique que tu écoutes, Sid? J'ai remarqué que, dans votre famille, vous aimiez bien les groupes de rock un peu violents, je me trompe?

—Mes parents empruntent mes T-shirts. Mais le vrai spécialiste, c'est moi ! lance fièrement l'adolescent.

—Comme c'est intéressant, raconte-moi tout ça ! Tu sais que j'adore les jeunes et la modernité, enchaîne-t-elle sans quitter son ex-mari des yeux et en appuyant sur chacune de ses syllabes.

S'en suit un long exposé sur les nombreuses différences entre le death métal et le heavy métal traditionnel. Rayonnant, Sigmund ne lui fait grâce d'aucune subtilité.

—Le problème, c'est que les gens font tout le temps des raccourcis. Mais les vrais amateurs savent bien que...

—Au fait, ce serait bien de se fumer un bon petit joint, l'interrompt Claudette. Tu en as amené avec toi? Je peux te payer, tu sais, dit-elle en exhibant à nouveau ses billets chiffonnés.

—C'est quoi vot' problème, madame? Vous êtes déchaînée, ou quoi? J vous rappelle que j'suis juste un ado, moi...

Des visages offusqués se tournent vers eux. Abasourdi, Jean-Louis veut rentrer sous terre. Si l'ex de Claudette ne l'a pas remarquée, c'est qu'il est à la fois sourd et aveugle. Quatre mètres plus loin, Philippe Roy fait toujours semblant d'écouter sa compagne, pendant que Claudette vide son verre d'un trait et en commande un autre. Après quoi, elle se tourne ostensiblement vers Jean-Louis et entreprend de lui masser l'avant-bras en poussant des petits gloussements.

—Mais voyons, Claudette, calmez-vous !

— Ces histoires de satanisme m'ont terriblement excitée, roucoule-t-elle.

— J'pense que j'vais vous laisser... dit Sigmund.

— Mais non, Sid, reste là ! ordonne Jean-Louis. Et vous, Claudette, ça suffit ! Je pense que votre ex a bien compris le message.

Claudette se retourne en tapinois pour constater que le type et sa jeune dinde ont quitté leur table. Elle s'écroule sur le comptoir.

— Oh là là, Jean-Louis ! Si vous saviez comme je me sens mal ! Vous pensez que je lui ai fait de l'effet ? Vous pensez que je l'ai rendu un peu jaloux ?

— Difficile à dire...

— Je me suis conduite comme une imbécile. Quelle honte...

— Ne vous inquiétez pas, Claudette. Vous étiez sous le choc et vous avez improvisé quelque chose, voilà tout.

— Mais quelle réaction stupide de ma part ! Penser le rendre jaloux, c'était ridicule ! s'exclame-t-elle en redressant les bretelles de sa robe.

— Pas de souci. Je vous connais assez, maintenant, pour savoir que vous n'essayiez pas de me faire du charme...

— Et toi, Sigmund, ajoute Claudette en lui lançant un regard tristounet, je suis désolée de t'avoir mis mal à l'aise avec mon histoire de drogue. C'était stupide de ma part. Oh là là ! De la drogue... Quel malheur s'il m'a prise au sérieux. Vous imaginez le scandale ? Il pourrait me dénoncer aux autorités cubaines et je serais retournée de force au Québec. Mon patron l'apprendrait, mes collègues aussi. Oh, mes pauvres collègues ! Elles qui ont été si gentilles de m'offrir ce voyage. J'irais certainement en prison, oh là là ! se lamente-t-elle en sortant un lambeau de mouchoir de son sac de plage avant de se moucher bruyamment.

— Ça ira pour cette fois, mais faites gaffe à l'avenir, réplique l'adolescent en tapotant son bras potelé d'un geste réconfortant. Tiens, ça fait longtemps que j'ai pas vu mes parents, moi, ajoute-t-il en se levant.

Ayant fini avec l'analyse des mérites comparés des aquariums tropicaux et des peintures murales traditionnelles dans les halls d'hôtel, les époux Girard ont rejoint Christian Bellefeuille, toujours en discussion avec le chef français à quelques pas du bar. Leurs échanges ont pris une nouvelle tournure depuis qu'ils se sont trouvé un intérêt

commun pour les marchés immobiliers mondiaux, les taux de change et la Banque mondiale.

—Ce type est épatant ! lance Christian de loin. On a eu de la veine de tomber sur lui. Il me donne tout plein de conseils. C'est bon pour la famille, pas vrai, beau-papa ?

Jean-Louis se sent trop las pour l'envoyer promener.

—Et la bonne nouvelle, c'est qu'il a un cousin chauffeur de taxi qui conduit un minibus. Il est prêt à nous emmener tous ensemble à Varadero dès qu'on sera prêt à partir. Il nous fait ça gratos parce qu'il m'aime bien ! C'est sympa, hein ?

—T'aurais pas pu le dire plus tôt ? Allez, les amis, on repart !

Rafrâchis, recoiffés et débarrassés de leurs serviettes de plage dégoûtantes, ils se dirigent d'un pas léger vers le stationnement du Principe del Paraiso, en se promettant de revenir dans ce palace un de ces jours. Le soleil plombant du milieu d'après-midi a assourdi jusqu'au bourdonnement des insectes. Dans le minibus garé en plein soleil, les sièges en cuir dégagent une odeur nauséabonde et leur brûlent les cuisses. Le cousin du chef cuisinier les presse de s'installer sans faire de chichis, expliquant qu'il ne veut pas faire attendre les touristes qu'il a déposés au village en matinée. Son français maladroit laisse percer une pointe d'accent du sud de la France.

Comme Claudette a trop chaud, on lui accorde la meilleure place, à côté du conducteur. Elle baisse la fenêtre et s'évente avec son *Journal de Montréal*, la main droite tendue à l'extérieur, les doigts écartés dans la brise. Ils ont déjà parcouru quelques mètres lorsqu'elle aperçoit, dans le rétroviseur, un homme échevelé qui court derrière le véhicule. Miguel.

—Señora, attendez-moi !

Des débris de palmes sont accrochés à son uniforme qui a perdu toute sa superbe, et une serviette crasseuse aux couleurs du Costa Sol y Mar dépasse de son sac à dos. Il se précipite vers eux en laissant une traînée de sable mouillé sur son passage. La camionnette s'immobilise et Claudette ouvre la portière. Miguel se précipite vers elle, la prend dans les bras et l'embrasse passionnément.

Chapitre 23

Titre du mémoire : «Comment l'extérieur agit-il sur l'intérieur?»

Sous-titre : «Influence des facteurs géo climatiques sur les relations de clan rapprochées chez *Homo sapiens*, un cas pratique.»

Auteur : Eexos, sous la direction de Itzamna

Remerciements : «Les crédits habituels, ne pas oublier le Grand Manitou.»

Résumé : «On sait depuis la Nuit des temps (Julien - 4001, Gloden *et al.*, sous presse) que les relations interpersonnelles sont d'un haut degré de complexité chez *Homo sapiens*. En dépit des efforts répétés de la communauté des dieux pour simplifier ces relations par l'envoi de catastrophes dites naturelles et de despotes sanguinaires (Inis, 1933) pour aider l'espèce à canaliser ses émotions et, dès lors, à accéder à une qualité de vie supérieure à l'instar d'autres espèces animales ou végétales sur Terre, comme les cèdres du Liban *Cedrus libani* (Poukh, 267), on observe une érosion sans fin desdites relations. L'objectif de cette étude de terrain est de mesurer l'évolution des relations de clan rapprochées (dites «relations familiales») en situation d'urgence climatique afin de valider l'hypothèse de PlacK selon laquelle les facteurs externes peuvent avoir des impacts durables sur la géométrie des interrelations humaines au niveau microlocal.»

Hypothèse : «Les relations de clan rapprochées ne sont pas figées au-delà d'un certain seuil à déterminer en laboratoire. En cas de stress induit par des facteurs géo climatiques externes, la géométrie des interrelations humaines est susceptible de mouvement ($p \leq 14$).»

Matériel et méthode : «Une cohorte de sujets dont l'âge varie entre - 7 mois à + 62 ans a été placée en isolement. Pour multiplier les observations et les types d'interactions possibles, deux sous-ensembles ont été isolés. En utilisant le matériel météorologique *ad hoc*, un stress de catégorie 8 a été induit. Les observations ont été effectuées par caméra vidéo devant témoin.»

Résultats : «À faire.»

Eexos relit son texte, mais cette fois, à haute voix.

— Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Bravo, ça fait très sérieux, affirme Itzamna.

Ils viennent de terminer de luncher. Pendant que le jeune demi-dieu corrige les dernières coquilles, ajoutant et retranchant des virgules en tirant la langue, son maître de stage allume sa pipe, allongé sur son sofa dans une pause alanguie.

— On a un message, constate-t-il en entendant le répondeur bipper. Les frères Lopez... Ils ont un pépin, en bas, avec la femme enceinte. Ils ont décidé de la rapatrier sur la zone d'étude plus tôt que prévu. Un problème reproductif, on dirait.

Eexos, qui était parti se brosser les dents, revient au pas de course.

— Ce n'est pas un pépin, c'est la seconde partie de mon expérience.

— Très bien. Avais-tu rempli un formulaire pour prévenir les frères Lopez?

— Zut, j'ai complètement oublié! répond le jeune stagiaire en passant une main nerveuse dans ses cheveux. Vous pensez que j'ai fait une très grosse gaffe?

— Ne t'inquiète pas, ce sont des pros. Je vais leur passer un coup de fil pour vérifier que tout va bien. Va te rincer, tu as encore du dentifrice sur la joue. Ça me rappelle l'époque où j'avais de vraies dents... C'est enquinquant comme tout à entretenir, tu ne trouves pas?

Mais Eexos a déjà rallumé les écrans pour voir comment les Petits vont gérer la suite de la crise, alors qu'Itzamna compose le numéro des frères Lopez. Peine perdue, la communication ne passe pas. Avec cette purée de pois, rien d'étonnant. Il a à peine le temps de raccrocher que la sonnerie retentit: c'est le syndicat des pigistes.

— Une demande de numéro d'autorisation de procédure? C'est pour quel contrat? Ah, les frères Lopez. Justement, on parlait d'eux. Oui, monsieur, pas de problème, on les a embauchés récemment... Oui, on est au courant... Pas de problème, je vous l'envoie par fax.

Il s'étire et raccroche le combiné.

— Les frères Lopez ont contacté le syndicat des pigistes pour vérifier s'ils avaient le droit de mener l'opération et voilà qu'on m'appelle pour contre-vérifier la procédure parce que nos deux amis avaient égaré leur numéro de contrat. Il a aussi mentionné quelque chose au sujet d'un retard de paiement dans les cotisations, mais je ne suis pas sûr d'avoir bien compris...

— Que s'est-il passé? demande Eexos en rajustant sa toge.

— Ils ont dû mettre en branle une procédure exceptionnelle par inadvertance. Depuis que tout est informatisé, le simple mot « urgence » a déclenché une alerte dans le système et les gars de la comptabilité ont reçu l'ordre de vérifier si ces deux pigistes étaient bien sous contrat avec nous.

— Ça ne rigole pas avec la bureaucratie, dites donc ! commente Eexos.

— Je ne te le fais pas dire, mon garçon.

Pendant qu'Itzamna tapote son coussin en velours et bâille comme si cette longue explication l'avait épuisé, Eexos termine de relire ses notes. Plus bas, les Petits sont en mode « déplacement » et parlent peu, c'est donc l'occasion de poursuivre la rédaction de son mémoire. Alors qu'Itzamna somnole, son nez busqué frémit au son du téléphone. Qu'est-ce qu'ils ont encore à leur empoisonner la vie ? Le Central veut s'assurer que le paiement pour les deux pigistes est préautorisé.

— Encore une formalité administrative ? remarque Eexos.

— Je n'en peux plus, siffle Itzamna. Ça n'en finit pas ! C'est comme ça depuis le scandale des commandites...

— Ça me dit vaguement quelque chose...

— Ça remonte à plusieurs centaines d'années. Oh, une histoire toute bête. À l'époque, le ministère de la Géographie voulait faire l'inventaire exhaustif des planètes habitables de l'univers. Un assez gros projet sur lequel pas mal de dieux avaient planché. Moi, j'étais encore au ministère de la Biodiversité, où on avait d'autres chats à fouetter avec les revendications des autres formes de vie pour le partage des territoires, mais ça, c'est une autre histoire. Bref, les gars de la Géographie avaient pondu leur cahier des charges, et ont finalement décidé de sous-contracter la chose au ministère de la Chimie Appliquée, avec l'accord de l'administration centrale, évidemment. Tu me suis ?

— Continuez, dit Eexos en tripotant les commandes des moniteurs pour améliorer la qualité de l'image.

À présent bien réveillé, Itzamna poursuit.

— Bien sûr, les gars de la Chimie Appliquée étaient très contents car ça leur permettait de justifier leurs subventions. Sauf qu'eux-mêmes ont décidé d'embaucher des contractuels pour faire le boulot à leur place. Quand le Central s'en est rendu compte, ils ont fait un tralala pas possible. Bien sûr, le syndicat des pigistes a été mis en cause.

S'en est suivi un gros branle-bas politique, avec licenciement de dieux et tout et tout. Bref, toute cette histoire a déclenché un profond changement dans les procédures d'emploi des contractuels. Depuis, ils contre-vérifient tout ce qu'on fait. Tout, absolument tout.

— Ça fait beaucoup de paperasserie pour pas grand-chose, vous ne trouvez pas ?

— À qui le dis-tu ! Les temps ont bien changé... Je me souviens de l'époque où on pouvait embaucher n'importe quel pigiste sans passer par son supérieur, c'était bien pratique.

Eexos lance un regard amusé à son aîné qui, plongé dans ses souvenirs, nettoie sa pipe d'un air distrait.

Chapitre 24

Les derniers billets mouillés de Claudette ont convaincu le cousin du chef cuisinier du Principe del Paraiso de leur prêter son tacot. Tant pis pour les touristes en balade : ils se trouveront bien un autre taxi. À bord de la camionnette, Jean-Louis Lemieux, Claudette Roy, Christian Bellefeuille et la famille Girard foncent vers Varadero sur la route nationale. Miguel, au volant, sert la main de Claudette au-dessus du levier de vitesse.

À travers les vitres embuées, ils voient défiler des prés où paissent des chèvres dont les longs poils laineux retiennent la poussière. Sur les bancs publics ou sur le bord des trottoirs, des femmes et des hommes coiffés de paille se reposent, une bouteille d'eau à la main, dans ce paysage sec que surplombe un ciel jauni, en s'éventant avec des journaux roulés en cornet. Des oiseaux de proie patrouillent dans les hauteurs, alors que la puanteur du goudron surchauffé colle aux narines.

La camionnette gagne Varadero en contournant le marché central et en empruntant un dédale de ruelles ombragées désertées par les autocars de touristes qui leur préfèrent les plus larges avenues bordées de commerces. Roger guide Miguel vers le bord de la plage. La maison des frères Lopez apparaît au détour du chemin. Christian est le premier à constater que la vieille cylindrée a disparu. La mort dans l'âme, il tambourine à la porte, faisant résonner les coups dans un bruit sourd qui lui étreint un peu plus le cœur à chaque tentative. Peu à peu gagné par la panique, il insiste et attend une réponse en transpirant. Résigné, il se prépare déjà au pire quand les autres l'écartent en se bousculant. Michelle saisit la poignée de la porte qui s'ouvre immédiatement, et précède la troupe à l'intérieur. Rien n'a bougé. Les bibelots sur les étagères sommeillent dans la torpeur de l'après-midi, toujours embaumés dans une agréable odeur de lessive. Sous le porche, une carafe de jus de mangue tiédit au soleil et des mouches volettent autour de trois verres à moitié vides.

— Ils ont filé ! lâche Christian en s'écroulant sur le sol de la véranda.

— D'abord lentement, puis avec de plus en plus de violence, il martèle de la paume de la main le bois rouge et jaune. Les coups finissent par noircir ses jointures alors que sa bouche se tord en une

grimace de désespoir qui enlaidit son visage poupin.

— Je n’aurais jamais dû la laisser seule ici ! Je n’ai pas pu la protéger, je suis un moins que rien ! sanglote-t-il.

Tout autour de lui, ses compagnons gardent le silence, les yeux baissés, envahis par la surprise et la tristesse, incapables de regarder plus longtemps le spectacle de Christian avec ses fières épaules affaissées, son front ridé sous la tension et ses yeux baignés de larmes. N’y tenant plus, Jean-Louis s’agenouille à côté de son gendre.

— Ça va aller, mon Cricri, ne t’inquiète pas, je suis certain que la petite va bien, l’assure-t-il en lui tapotant le dos.

— Tu ne comprends rien ! C’est moi qui l’ai abandonnée ici toute seule. S’il est arrivé quelque chose, je suis le seul responsable... Je ne m’en remettrai jamais ! C’est l’amour de ma vie, tu comprends ? L’amour de ma vie !

Le vieil homme entoure de ses bras le pauvre bougre. Christian resserre son étreinte, puis s’abandonne complètement. Jean-Louis sent sa gorge se serrer.

— Ça va aller, mon Cricri, ça va aller, tu n’y es pour rien. Je ne veux pas que tu te sentes coupable. Je suis idiot...

Au même moment, un vol de mouettes rieuses file vers le large. Leur concert masque les sanglots des deux hommes. D’abord par pudeur, puis par désœuvrement, le reste de la bande est retourné à l’intérieur de la maison. Soudain, une exclamation retentit : Claudette sort en courant, Miguel sur les talons.

— Ils ont laissé un mot, ils ont laissé un mot !

Elle examine la missive en plissant les yeux, pendant que Jean-Louis aide Christian à se relever.

— Ils disent qu’ils sont partis nous rejoindre au Costa ! annonce-t-elle en trépignant.

D’un seul mouvement, tous les yeux se braquent vers la mer, en direction de l’hôtel. À l’horizon, quelques cirrus s’effilochent dans un paysage immensément bleu. La tempête qui déchirait le ciel au-dessus du Costa Sol y Mar s’est éteinte, comme une bougie qu’on aurait mouchée d’une chiquenaude. Sans prendre le temps de se concerter, la troupe s’engouffre dans la camionnette que Miguel fait bondir dans un crissement de pneus. Laissant derrière eux le village de Varadero somnolant dans la chaleur de la fin d’après-midi, ils s’élancent sur le chemin côtier parsemé de ponts et de digues qui enjambent l’océan.

Des dizaines d'oiseaux marins pirouettent dans les airs, alors que la camionnette fonce au fil de l'eau.

Claudette a sorti ses lunettes de soleil, la tête légèrement inclinée contre la fenêtre ouverte du véhicule, les cheveux au vent. Cette fois, elle ne les a pas protégés contre les embruns. Les yeux perdus dans l'indigo de la mer, elle croit apercevoir le dos courbé d'un géant qui s'enfonce dans les profondeurs. «Une baleine, une baleine! s'écrit-elle. C'est pourtant vrai que c'est majestueux...» Sur la banquette, Jean-Louis et Christian sont assis côte à côte et gardent le silence. Le vieil homme a posé une main protectrice sur la cuisse de son gendre, qui se ronge les ongles d'un air sombre. Tout à l'arrière du véhicule, Sigmund et Michelle sont assoupis, la tête du garçon appuyée contre le creux du cou de la mère. Un sourire aux lèvres, le père caresse les cheveux de son rejeton. Claudette brise à nouveau le silence :

—Avant Miguel, la seule chose qui me rendait vraiment heureuse, c'est quand j'inaugurais une nouvelle éponge pour nettoyer la salle de bain...

Le principal intéressé pose ses doigts sur sa joue.

—Je vais te réparer. Entièrement, promet-il.

La route serpente à présent à travers les collines. Fermement cramponné à sa ceinture de sécurité, Jean-Louis se souvient du voyage en autocar qui les a menés au Costa Sol y Mar quelques jours auparavant. Une éternité ! Que fait Monique en ce moment ? se demande-t-il en regrettant la quiétude de son bungalow de banlieue.

Lancée à toute allure, la camionnette traverse des localités artificielles où logent les membres du personnel des hôtels de la péninsule. Certains attendent l'autobus, car c'est bientôt l'heure du quart de soirée. Arborant des tenues aux couleurs de leur employeur, ils plaisantent, fument, lisent des magazines ou discutent à l'ombre des arbres. Le nombre de T-shirts vert pomme augmente, signe que la bande approche de sa destination.

En passant la grille de l'hôtel, ils ne remarquent pas la vieille Chevrolet qui file à toute vitesse dans la direction opposée, brinquebalante dans son nuage de poussière. L'entrée de l'hôtel est encombrée par un autocar déversant un troupeau de Québécois pâlichons arrivés dans la matinée et dirigés avec fermeté par leur dynamique gardien aux couleurs du Costa. Le sol est jonché de vestiges de la tempête que des employés s'affairent à nettoyer sous l'eau savonneuse. De part

et d'autre du chemin principal, les palmiers royaux ont retrouvé leur majesté, alors qu'au pied des massifs de fleurs débarrassés de leurs flocons, des milliers de pétales tapissent l'allée de confettis multicolores. Maestro au cœur de l'action, gesticulant dans les trois langues pour superviser l'arrivée des nouveaux arrivants, servant les cocktails de bienvenue tout en donnant un coup de main avec les bagages, le directeur de l'hôtel rayonne dans son uniforme repassé. En voyant s'approcher Miguel et le groupe, son visage s'éclaire davantage.

— Les aventuriers sont de retour... *Bienvenido* !

Miguel lance un baiser de la main à Claudette et saute dans une voiturette chargée de valises. *Hasta luego, mi amor*... Le sang aux joues et la vision brouillée par les larmes, Christian se précipite dans le hall en bousculant les chariots. Cachée par une colonne en stuc, Léa est assoupie sur un canapé près du bar. Le chat orange à la queue cassée ronronne à ses côtés, indifférent aux allers et venues. Jean-Louis, qui l'a repérée le premier, la contemple sans un mot. « Ma toute petite chérie », se retient-il de dire à haute voix.

— Elle est ici, Christian, tout va bien.

Le jeune homme se précipite. Un rayon de soleil couchant perce les nuages alors qu'il étreint sa Léa de toutes ses forces.

— C'est tellement émouvant de voir les amoureux à nouveau réunis, s'émeut Michelle en posant une main tremblante sur le dos de son fils. N'est-ce pas, mon chéri ?

— Ouais, c'est cool, lâche Sigmund en se dégageant dans un haussement d'épaules.

Arrivé derrière sur la pointe des pieds, Roger l'empoigne sous les aisselles et le soulève du sol.

— Devinez quoi ? Nos bagages sont arrivés !

L'adolescent tréssaille, cherche à se libérer, se débat, puis trébuche et lance un juron avant de se sauver en courant. Le regardant s'éloigner, triste et résignée, Michelle crispe la mâchoire et prend son époux par la main.

— On respire un grand coup, dit-elle en lui effleurant la barbe. Et allons-nous changer, tu veux bien ?

Mais un attroupement de curieux se presse autour d'eux. Les Morins de Brossard, les retraités et même les étudiants chahuteurs qui reviennent de la piscine : tout le monde veut savoir comment ils s'en sont sortis dans la tempête ! Les questions fusent, ils veulent tous les

détails ! Jean-Louis préfère s'isoler au bar, ravi de retrouver son tabouret habituel. Pourtant, il ne peut s'empêcher d'écouter les autres raconter leur épopée. Ils en ont vu de la neige et de la glace aujourd'hui ! Chacun dans sa langue et avec son accent, les touristes les félicitent avant de regagner la plage pour une dernière baignade avant le souper. L'air du crépuscule est tiède, une légère brise fait virevolter les quelques feuilles déposées sur le bassin d'agrément.

Seul au bar, Jean-Louis savoure son Cuba Libre, incapable d'identifier le sentiment qui peu à peu, obscurcit sa bonne humeur et gâte la saveur de sa boisson. Soudain morose et assailli de pensées cafardeuses, il sent son cœur se gonfler de réconfort au contact d'un genou qui le frôle sur le tabouret voisin. Enfin de la compagnie ! Mais non, c'est juste le directeur de l'hôtel qui s'est arrêté au bar, le temps de distribuer quelques ordres. Jean-Louis s'excuse : ils n'ont pas pu envoyer de secours, mais il espère que les résidents de l'hôtel n'ont pas trop souffert durant cette folle journée de tempête. Comment s'en sont-ils tirés avec le chauffage ? L'eau potable ? La nourriture ? Peut-il se rendre utile pour réparer les dégâts ? Doit-il aller chercher sa boîte à outils ? *Don't worry, no se preocupe*, tout va bien, le rassure le directeur. Le soleil est réapparu à la minute où ils ont quitté l'hôtel et l'équipe complète des employés est immédiatement revenue pour tout nettoyer. C'est déjà un mauvais souvenir, tout est rentré dans l'ordre dans la matinée. Il quitte Jean-Louis en lui serrant la main, car le buffet va ouvrir ses portes et il veut s'assurer que tout est en place.

— Vous êtes vraiment certain que je ne peux pas vous offrir un verre ? C'est sympa de discuter avec vous, tente le vieil homme alors que l'autre s'éloigne vers la salle à manger.

Le sexagénaire cherche Claudette des yeux. A-t-elle besoin de lui pour retourner dans sa chambre ? Se souvient-elle du chemin ? Et Sigmund, est-ce qu'il aimerait boire un verre avant le repas ? Pour la première fois depuis son arrivée à Cuba, Jean-Louis retourne seul à sa chambre.

Chapitre 25

Les coups qui tambourinent à sa porte réveillent Jean-Louis Lemieux en sursaut. Le visage blême, Christian Bellefeuille lui annonce que les contractions ont commencé et qu'il a un besoin urgent d'un pansement, car dans sa précipitation, il s'est entaillé l'orteil contre la porte voisine. La tête ensommeillée de Claudette Roy apparaît par l'embrasure. Derrière elle, torse nu, Miguel demande :

— *Hay un problema ?*

Il est cinq heures du matin. Le concierge enfle son uniforme à la hâte et allume le moteur de la voiturette de golf qu'il a stationnée au pied du bâtiment. D'un mouvement rapide, il fait disparaître les gouttelettes de rosée qui s'accrochent encore sur le pare-brise. L'humidité déjà perceptible annonce une journée torride. Soutenue par son mari, la femme enceinte apparaît sur le seuil. Jean-Louis l'aide à grimper dans le véhicule, Claudette s'installe à côté du conducteur et tout le groupe file dans la pénombre. À cette heure matinale, le hall du Costa Sol y Mar est désert. Les poissons tropicaux somnolent dans leur aquarium, tandis que le veilleur de nuit en vert pomme fait de même derrière le comptoir d'accueil.

Installée dans un fauteuil en rotin, Léa ferme les yeux, un sourire aux lèvres. Son père et Christian lui tiennent chacun une main.

— Je vais essayer de me reposer un peu, tout va bien, ne vous inquiétez pas, les rassure-t-elle.

Ne pouvant quitter la jeune femme des yeux, Christian la couve d'un regard à la fois amoureux et euphorique. Les mains tordues par le stress, Jean-Louis, pour sa part, parcourt le hall à grandes enjambées en tempêtant : « Il faut tout de suite la conduire à l'hôpital ! Pourquoi est-ce qu'il n'y a personne, ici ? Où sont les taxis ? Qu'on aille chercher le directeur, un médecin... C'est une urgence ! » Sereine malgré la douleur qui l'assaille à intervalles réguliers, Léa rassure son père à nouveau : « Attendons un peu, pas la peine de se dépêcher. Je pense qu'on a tout le temps... » Le chat orange ronronne à ses pieds, alors que les premiers rayons du soleil nappent le hall d'une lumière d'or saluée par le ballet des femmes de chambre et des serveurs qui répandent sur leur passage une bonne odeur du café. Les vacanciers les plus matinaux s'amènent, serviette de plage en main, pour ne rien

rater de cette belle matinée. Parmi eux, Michelle et Roger Girard, enlacés. Elle en robe à fleurs légère, lui une chemisette en lin. Sigmund les suit de loin, l'air encore plus renfrogné qu'à l'habitude.

—Quelle magnifique journée pour donner la vie! s'exclame Michelle en passant sa main dans les cheveux de Léa. Tu as l'air merveilleusement sereine, c'est beau à voir. Nous resterons avec vous jusqu'à l'arrivée de l'ambulance. Roger chéri, va donc nous chercher à manger au buffet.

—Vous êtes vraiment adorables, souffle Léa.

—Restez là, on s'occupe de tout! lance Claudette qui n'a pas lâché la main de Miguel.

Adossé à la fontaine, Sigmund s'assoit à terre, ignorant les autres. Ses écouteurs aux oreilles, il lance un regard mauvais aux adultes qui circulent près de lui. «*Fucking* soleil!» ronchonne-t-il en sortant ses lunettes fumées et en détournant le regard du jus de fruit que lui présente son père. Le groupe a rapproché des tables basses et se prépare à déjeuner dans le lobby autour de Léa, dont la tête repose sur les genoux de Christian. Par intermittence, une ombre de douleur déforme son doux visage alors qu'elle suit des yeux les allers-retours de Jean-Louis entre le stationnement et le comptoir d'accueil. Le front trempé et les oreilles rougies par la colère, le vieil homme continue de bouillonner:

—Comment pouvez-vous manger et discuter comme si de rien n'était alors que la petite souffre le martyr? Qu'est-ce qu'on attend pour appeler des secours?

—Je ne souffre pas, papa. Je me sens bien, ici.

—Elle délire complètement, la pauvre cocotte! Vous délirez tous! peste Jean-Louis.

Il passe nerveusement les doigts sur son crâne luisant, ignorant les gouttes qui dégoulinent sur le col de sa chemisette.

—Christian, je t'ordonne d'appeler immédiatement une ambulance! gronde-t-il.

Le pied posé sur un coussin, Christian grignote une tartine en prenant soin de ne pas l'émietter sur Léa. Sans se presser, il termine sa bouchée, boit une gorgée de jus et s'essuie les mains.

—Je ne veux pas te contredire, beau-papa, mais je pense qu'il faut laisser Léa décider pour elle-même. C'est elle qui accouche, non?

—C'est n'importe quoi ! Quel crétin ! fulmine Jean-Louis. Dire des choses pareilles alors qu'elle est à l'agonie !

—Je vais très bien, papa. Pour la dernière fois, fais-moi confiance.

—Essayez de relaxer, Jean-Louis, dit Michelle en posant une main apaisante sur l'épaule du sexagénaire. Dans mes cours de périnatalité tropicale, on nous a expliqué l'importance de laisser la future maman prendre les décisions. Votre fille est merveilleuse, elle sait exactement ce qui se passe dans son corps. Si elle vous dit qu'elle ne souffre pas, il faut la croire.

—Mais vous êtes tous irresponsables, à la fin ! Irresponsables et inconscients... Vous êtes des inconscients ! répète Jean-Louis, les yeux écarquillés par la colère.

Tous les regards se tournent vers lui, alors qu'il hausse d'avantage la voix, prêt à crier.

—C'est quand même moi le père, après tout ! C'est moi qui prends les décisions !

Et, se tournant vers Michelle avec des éclairs dans les yeux :

—Et vous, inquiétez-vous de votre fils au lieu de vous occuper de ma fille ! Et fichez-moi la paix avec votre enthousiasme, votre calme olympien, votre morale à la noix et vos conseils tordus ! C'est insupportable !

Le sourire de Michelle s'efface alors que seules les respirations hachées de Léa brisent le silence. Sigmund, qui s'était rapproché pour se servir à boire, s'exclame :

—Je vous l'avais bien dit, m'sieur. Ma mère, elle pense qu'elle sait tout, mais elle ne sait rien. Même qu'elle est à moitié folle...

L'adolescent ne voit pas venir la main de son père. La gifle claque.

—Toi, Sigmund, explose Roger, tu vas t'excuser immédiatement auprès de ta maman et arrêter de nous parler sur ce ton ! Oui, c'est une situation de crise, mais on est des adultes, on est capables de gérer tout ça et on n'a pas besoin de tes commentaires ! Si tu veux continuer à faire la gueule, tu vas plus loin et tu nous fous la paix ! Si tu restes, tu te tais !

Et, s'adressant à Bellefeuille :

—Et vous, Christian, soyez un homme : c'est vous le futur père. Prenez vos responsabilités et faites taire le vieux ! Merde, alors !

La main sur sa joue en feu, interdit, Sigmund fixe tour à tour son père et sa mère. Christian ouvre la bouche pour répliquer quand un rugissement déchire le silence. Michelle se précipite vers Léa : le bébé arrive !

En position de gardien de but, Michelle s'agenouille entre les jambes ouvertes de la jeune femme, puis, d'un ton autoritaire, somme Christian de placer entre ses dents un objet dans lequel elle pourra mordre. Le futur père ramasse la première chose qui lui tombe sous la main, la courroie du sac de plage de Claudette. Léa croque dedans en lui faisant un clin d'œil, pendant qu'impassible, Michelle lui transmet les directives pour placer son souffle. Elle l'encourage, lui parle fermement, lui masse le ventre et distribue les ordres. Les yeux ronds, Sigmund regarde sa mère avec admiration. Il s'approche de son père, lui prend la main et fond en larmes alors qu'un immense sourire de reconnaissance envahit son visage. La gorge serrée, Roger répond à son étreinte.

Les doigts de Léa disparaissent dans la patte d'ours de Christian.

— Bravo, ma lionne, tiens le coup.

— Papa n'a pas été tendre avec toi, souffle-t-elle.

— Si tu savais comme je m'en fous. L'important, c'est toi.

— Ce n'est pas un tout petit bébé qui va me faire mal...

— Je suis là, ma chérie.

— Je sais.

— Tu es une championne.

— Quand ce sera fini, rappelle-moi de parler à papa, dit-elle entre deux contractions.

— Concentre-toi sur le bébé... Tu parleras plus tard.

— Non, c'est très important, au contraire... J'en ai assez de me cacher. Je suis une lionne, pas vrai ?

Léa halète de plus en plus rapidement et pousse un rugissement qui fait frissonner les nénuphars du bassin. Tous ceux qui l'entourent ont cessé de respirer. Personne n'a prêté attention à la sirène du véhicule d'urgence ni à la civière transportée sur les lieux. En retrait avec le directeur de l'hôtel, les ambulanciers observent la scène en silence.

— Et maintenant, on pousse ! ordonne Michelle Girard.

Un voile de brume cache le soleil, pendant que Michelle et Léa hurlent d'une seule voix. Aussitôt, le vagissement du nouveau-né résonne dans le hall du Costa Sol y Mar.

— C'est une fille ! annonce fièrement Michelle.

— Je sais, les jumeaux me l'avaient dit, murmure Léa.

N'y tenant plus, Sigmund se jette dans les bras de sa mère qui le repousse doucement.

— Moi aussi je t'aime, Sid. Mais j'ai encore du travail. Jean-Louis, vous êtes prêt à couper le cordon ?

Au sommet du mont Turpino, Eexos décapsule sa *cerveza* sous le regard bienveillant d'Itzamna.

— Tu vas me manquer, fiston. On s'est bien amusés, tous les deux.

Le jeune demi-dieu vise la jarre débordant de capsules et effectue un lancer parfait.

FIN

